

The background of the book cover features a red robe draped over a figure, with a golden cross mounted on a staff positioned vertically on the right side.

Ellis Peters

Le champ du potier

grands détectives

**10
18**

ELLIS PETERS

LE CHAMP DU POTIER

Traduit de l'anglais par Serge CHWAT



CHAPITRE UN

La foire de Saint-Pierre de cette année 1143 s'était terminée la semaine précédente et chacun reprenait une vie normale ; pendant le mois d'août, il n'avait pas plu, le blé moissonné avait déjà été chargé sur les charrettes et engrangé quand frère Matthieu, le cellerier, vint pour la première fois parler au chapitre d'une affaire qu'il avait discutée pendant plusieurs jours, au cours de la foire, avec le supérieur du prieuré augustinien de Saint-Jean-l'Évangéliste situé à Haughmond, à environ quatre milles au nord-est de Shrewsbury. Haughmond avait été fondé par FitzAlan, maintenant tombé en disgrâce et dépossédé de ses biens pour avoir soutenu le château de Shrewsbury contre le roi Étienne. La rumeur disait qu'il avait quitté la France, où il avait trouvé refuge, et était de retour en Angleterre, en sûreté à Bristol, auprès des forces de l'impératrice. Mais la plupart de ses tenanciers locaux étaient restés fidèles au roi et avaient conservé leurs terres. Grâce à leurs dons et à leur clientèle, le prieuré était florissant et constituait un voisin très respectable avec lequel on pouvait commerçer à l'occasion, et chacun y trouvait son compte. Selon frère Matthieu, une occasion se présentait qu'il ne fallait pas manquer.

— La proposition pour cet échange de terres est venue de Haughmond, commença-t-il, mais c'est à l'avantage de nos deux maisons. Je m'en suis déjà ouvert au père abbé et au père prieur. J'ai sous la main un plan approximatif des deux champs concernés. Ils sont tous deux de bonne taille et ont à peu près la même valeur. Celui qui nous appartient est en gros à un mille et demi de Haughton et il est bordé de tous côtés par des terres que le prieuré a reçues en don. Il appert clairement qu'ils

apprécieraient d'ajouter ce terrain à ceux qu'ils possèdent déjà, ce qui représenterait un gain de temps et leur épargnerait des allées et venues inutiles. Quant au champ que Haughmond souhaiterait nous donner en échange, il se situe de l'autre côté du manoir de Longner, à deux milles à peine de chez nous, mais trop éloigné de Haughmond. Pour moi, il est clair que c'est une proposition intéressante. Je me suis rendu sur place, la transaction est raisonnable, et je recommande de l'accepter.

— Si ce champ est de l'autre côté de Longner, intervint frère Richard, le sous-prieur qui était né à deux pas du manoir et connaissait la région comme sa poche, quelle est sa situation par rapport au fleuve ? Ne risque-t-il pas d'être inondé ?

— Non. La Severn passe bien à proximité, mais la rive est haute, avec une prairie en pente régulière plantée d'arbres et de buissons le long de la crête pour protéger du vent. Jusqu'à il y a quinze mois, c'est frère Ruald qui s'en occupait. Il y a certes deux ou trois petites carrières d'argile sur la berge, mais je crois qu'elles sont épuisées. On appelle ce champ le champ du potier.

Il y eut comme une vague qui parcourut le chapitre ; toutes les têtes se tournèrent dans la même direction et pendant un instant, aussi discrètement que possible, tous les regards se portèrent vers frère Ruald. C'était un homme mince, calme et grave, avec un long visage austère aux traits d'une parfaite régularité, d'une beauté classique sur laquelle l'âge n'avait pas de prise. Pendant les heures de la journée consacrées aux dévotions, il donnait l'impression d'être presque en extase. Ses vœux définitifs remontaient à deux mois seulement. Il avait pris conscience de son désir d'entrer dans les ordres après avoir été marié pendant quinze ans et entretenu le champ du potier pendant vingt-cinq. Avant d'être admis et de trouver la paix, cela avait été pour lui une véritable torture tant le désir de la vie religieuse le tenaillait. Cette paix, qui, depuis, ne semblait pas l'avoir quitté un seul instant. Tandis que tous l'observaient, il gardait un calme absolu. Chacun connaissait son histoire, qui était plutôt bizarre et compliquée, mais cela ne le gênait pas : il était là où il voulait être.

— C'est un bon pâturage, dit-il simplement. On pourrait aisément le cultiver, si cela était nécessaire. De plus, il est situé

trop haut pour que l'inondation représente un danger. L'autre champ, évidemment, je ne le connais pas.

— Il est peut-être un peu plus grand, prononça frère Matthieu après réflexion, la tête penchée sur le côté, examinant attentivement ses parchemins en plissant les yeux. Mais, à cette distance, nous épargnerons temps et travail. Je considère qu'il s'agit d'une transaction équitable.

— Le champ du potier ! déclara le prieur Robert, pensif. C'est ce champ qui avait été acquis avec l'argent de la trahison de Judas, pour y enterrer les étrangers. Je suppose que ce nom ne saurait être de mauvais augure.

— Il provient seulement du métier que j'exerçais, répondit Ruald. La terre est innocente. Seul l'usage qu'on en fait peut la gâcher. J'y ai travaillé honnêtement avant de connaître ma vraie vocation. C'est une bonne terre, qui trouvera peut-être une meilleure utilisation que pour un atelier et un four à chaux comme j'en avais. Une courette aurait suffi pour cela.

— Y accède-t-on facilement ? demanda frère Richard. Le champ s'étend sur la rive opposée par rapport à la route.

— Il y a un gué un peu plus haut en amont et un bac encore plus près du champ.

— Cette terre fut donnée à Haughmond il y a un an seulement par Odon Blount de Longner, rappela frère Anselme à l'assistance. Blount a-t-il quelque chose à voir dans cet échange ? L'a-t-on simplement consulté ?

— Vous vous souvenez sans doute, répondit patiemment frère Matthieu, qui, comme à son habitude, n'avait négligé aucun point, que Odon Blount l'aîné est mort au début de l'année, à Wilton, dans l'arrière-garde qui protégeait la retraite du roi. Son fils, qui se nomme aussi Odon, est à présent seigneur de Longner. Oui, nous sommes allés le voir. Il n'a élevé aucune objection. Désormais, c'est la propriété de Haughmond. A Haughmond de s'en servir au mieux de ses intérêts. Or, manifestement, cet échange l'arrange. Il n'y a aucun obstacle de ce côté-là.

— Aucune restriction non plus sur la manière dont nous pourrons l'utiliser à notre tour ? questionna vivement le prieur. Il y aura accord selon les termes habituels, chaque partie

pouvant user de ces deux champs comme elles l'entendent ? Nous aurons le droit de bâtir, de le cultiver ou de le conserver comme pâturage, à notre convenance ?

— Tout à fait. Si nous tenons à le labourer, il n'y aura pas d'empêchement.

— Il me semble, émit l'abbé Radulphe, avec un long regard circulaire aux visages attentifs de ses ouailles, que nous en avons entendu assez. Si l'un d'entre vous a un autre point à soulever, c'est le moment ou jamais.

Dans le silence attentif qui s'ensuivit, plus d'un, animé d'une innocente curiosité, se tourna vers frère Ruald toujours aussi austère, qui, seul, semblait à mille lieues de la discussion. Il connaissait pourtant mieux que personne les qualités de cette terre où il avait travaillé pendant des années, et, de même, c'était lui le mieux qualifié pour décider s'il fallait approuver l'échange proposé. Mais il s'était déjà exprimé sur ce sujet, comme c'était son devoir et il ne voyait rien à ajouter. Quand il avait tourné le dos au monde et qu'il avait enfin pu répondre à l'appel de Dieu, le champ, le four, la maison et même sa famille s'étaient évanouis pour lui. Il ne parlait jamais de sa vie antérieure, peut-être n'y pensait-il jamais. Pendant toutes ces années, il s'était égaré loin de son foyer, voilà tout.

— Très bien ! s'écria l'abbé. Il est patent qu'à Haughmond, comme ici, nous avons tout à gagner à cet échange. Vous voudrez bien en parler avec le prieur et établir le document en conséquence, Matthieu. Dès que nous aurons fixé une date, nous verrons à désigner des témoins et j'y apposerais mon sceau. Une fois que ce sera terminé, frère Richard et frère Cadfael pourraient, je pense, aller jeter un coup d'œil au terrain et envisager la façon de l'utiliser au mieux.

La mine satisfaite, frère Matthieu roula ses plans d'un mouvement vif. C'était son rôle de veiller aux propriétés et aux fonds de la maison, de tenir le compte des terres, des récoltes, des dons et legs, en calculant les profits que pouvait en retirer l'abbaye des Saints-Pierre-et-Paul ; aussi avait-il évalué le champ du potier d'une manière toute professionnelle et ce qu'il voyait lui plaisait bien.

— Pas d'autre affaire à traiter ? demanda Radulphe.

— Non, père.

— En ce cas, le chapitre est fini pour aujourd’hui ! L’abbé se leva et prit la tête des religieux qui sortaient de la salle capitulaire pour aboutir dans le cimetière parmi les herbes du mois d’août que le soleil avait décolorées.

Après vêpres, frère Cadfael se rendit en ville à la fin de l’après-midi, alors que le soleil commençait à décliner, pour y souper avec son ami Hugh Beringar et rendre visite à Gilles, son filleul. Agé de trois ans et demi, il était grand et fort et se conduisait un peu comme un tyran bienveillant envers toute la maisonnée. Du fait qu’un parrain a un devoir sacré envers celui qui lui a été confié, Cadfael avait la permission d’aller en ville assez régulièrement, et si le temps qu’il passait avec l’enfant était davantage consacré à jouer avec lui qu’à lui parler de Dieu et de la religion, ni Gilles ni ses parents ne s’en étaient jamais plaints.

— Il vous écoute beaucoup mieux que moi, constata Aline, avec un regard souriant, empreint de sérénité. Mais vous vous fatiguerez avant lui, je vous assure. Enfin, vous avez de la chance, le marchand de sable va bientôt passer.

Elle était aussi blonde que Hugh était brun, blonde comme les blés, avec une ossature fine, et légèrement plus grande que son époux. L’enfant tenait d’elle ; lui aussi était long et mince, avec des cheveux très pâles. Un jour, il dépasserait son père d’une bonne tête. Hugh lui-même le savait très bien. Il l’avait compris la première fois où il avait vu son héritier, un enfant de l’hiver, né à l’approche de Noël. Il n’aurait pas pu rêver plus beau cadeau pour les fêtes. A présent, à trois ans passés, il avait autant d’énergie qu’un jeune chien éclatant de santé, et la même propension à s’endormir quand il avait dépensé toutes ses forces. Aline le prit dans ses bras pour le coucher, et Cadfael et Hugh restèrent seuls à bavarder amicalement en buvant un verre de vin et en reconSIDérant les événements de la journée.

— Le champ de Ruald ? murmura Hugh, quand il entendit parler de ce qui s’était passé le matin au chapitre. C’est le grand champ, à côté de Longner, où il avait son appentis et son four, non ? Je me souviens qu’il avait été donné à Haughmond, j’ai

servi de témoin. Au début du mois d'octobre, l'an passé. Les Blount ont toujours été généreux envers Haughmond. Ce n'est pas que les chanoines se soient beaucoup servis de cette terre depuis qu'on la leur a offerte. Elle sera bien mieux entre vos mains.

— Il y a belle lurette que je ne suis pas allé par là-bas mais pourquoi l'a-t-on négligée à ce point ? Quand Ruald est entré au couvent, il n'y avait personne pour reprendre son affaire, ça je le sais, mais au moins Haughmond a installé un locataire dans la maison.

— C'est vrai ; une veuve plus toute jeune, incapable d'entretenir le terrain. Maintenant, même elle est partie. Elle s'est installée chez sa fille, en ville. Le four a été pillé, on en a volé les pierres, et la chaumière menace ruine. Les chanoines ne se sont même pas donné la peine d'y engranger leur foin, cette année. Ils seront sûrement soulagés de ne plus avoir à s'en occuper.

— Les deux parties y ont trouvé leur compte, répondit Cadfael, méditatif. Et selon Matthieu, à Longner, le jeune Odon Blount n'a soulevé aucune objection. Maintenant, il est possible que le prieur ait commencé par lui demander la permission puisque le champ venait d'abord de son père. Quel dommage que le donateur ait rejoint son créateur avant l'heure, poursuivit-il tristement, et qu'il ne soit pas là pour donner son sentiment sur cette affaire !

Odon Blount l'aîné, du manoir de Longner, avait confié ses terres à son fils et héritier quelques semaines seulement après avoir donné le champ au prieuré, et il avait pris les armes pour rejoindre les armées du roi Étienne qui assiégeaient alors l'impératrice et ses forces à Oxford. Il avait survécu à cette campagne pour mourir à peine quelques mois plus tard lors de la défaite inattendue de Wilton. Le roi, ce n'était pas la première fois, avait sous-estimé son plus redoutable adversaire, le comte Robert de Gloucester ; il avait mal calculé la vitesse de mouvement de l'ennemi et, avec sa seule avant-garde, il s'était mis dans une situation périlleuse, dont il ne s'était sorti que grâce à l'action héroïque de son arrière-garde, qui avait coûté sa liberté à William Martel, l'intendant du roi, et à Odon Blount la

vie. Étienne, pour qui l'honneur n'était pas un vain mot, avait dépensé une fortune pour racheter Martel. Mais personne en ce bas monde ne pouvait plus payer la rançon d'Odon Blount. Son fils aîné lui avait succédé en tant que seigneur de Longner. Son fils cadet, novice à l'abbaye de Ramsey, se rappelait Cadfael, avait ramené le corps de son père pour qu'on puisse l'enterrer, en mars.

— Il était grand et mince, je me souviens, dit Hugh, quarante-deux, quarante-trois ans au plus. Et bel homme avec ça ! Pas un de ses fils ne lui arrive à la cheville. C'est drôle, le destin. Son épouse a quelques années de plus, elle est si malade qu'elle n'est plus que l'ombre d'elle-même et ne cesse de souffrir. Pourtant elle est toujours là ; c'est lui qui est parti. Elle ne vous a jamais demandé de remèdes, la châtelaine de Longner ? J'ai oublié son nom.

— Donata, dit Cadfael. Elle s'appelle Donata.

Tiens, c'est vrai. Il fut un temps où sa servante venait fréquemment chercher des potions pour la soulager. Mais je ne l'ai pas revue depuis au moins un an. J'ai pensé qu'elle allait peut-être mieux et que mes herbes ne lui étaient plus utiles. Il est vrai que je n'ai jamais pu l'aider à grand-chose. Il est des maux devant lesquels je me sens impuissant.

— Je l'ai vue lors des funérailles d'Odon, répliqua Hugh, fixant d'un air sombre à travers la porte ouverte du hall la lumière bleue de ce crépuscule d'été se répandre sur son jardin. Non, il n'y a pas de rémission. Il ne lui reste plus que la peau sur les os. Je vous jure, sa main était complètement transparente quand elle l'a levée et son visage avait la couleur de la lavande en automne, avec des rides si profondes !... Odon m'avait demandé de passer quand il a décidé de prendre la route d'Oxford afin de participer au siège. Je comprenais mal qu'il puisse la laisser, vu son état. Étienne ne l'avait pas appelé et même si cela avait été le cas, il n'avait nul besoin de se déplacer lui-même. Il ne devait pour tout service qu'un écuyer armé et monté pendant quarante jours. Pourtant il a mis ses affaires en ordre, légué son château à son fils et il est parti.

— Parce qu'il ne supportait peut-être plus de rester, suggéra Cadfael, et d'avoir chaque jour sous les yeux cette détresse qu'il ne pouvait ni empêcher ni soulager.

Il s'était exprimé d'une voix très basse, et Aline qui regagnait la grande salle à cet instant précis n'entendit pas ses paroles. De voir cette femme radieuse, cette mère pleinement heureuse leur fit bannir leurs tristes pensées, et ils revinrent à de meilleurs sentiments afin de ne pas troubler sa sérénité. Elle vint s'asseoir près d'eux, les mains vides pour une fois, car il n'y avait plus assez de lumière pour lui permettre de coudre ou de filer, et cette soirée tiède et douce était trop belle pour donner envie d'allumer les chandelles.

— Il dort à poings fermés. Il somnolait à moitié en récitant ses prières, toutefois il s'est quand même réveillé pour demander à Constance une histoire. Il n'en aura suivi que les premiers mots, mais c'est une habitude. Et moi aussi, je veux mon histoire, ajouta-t-elle avec un sourire à l'adresse de Cadfael, avant que je ne vous laisse partir. Quoi de neuf, à l'abbaye ? Depuis la foire, je ne suis pas allée à la messe plus loin que Sainte-Marie. Pensez-vous que la foire fut un succès cette année ? J'ai trouvé qu'il y avait moins de Flamands, mais tout autant de tissus magnifiques. J'ai acheté quelques lainages gallois bien chauds afin d'y couper des robes pour l'hiver. Le shérif, ajouta-t-elle en faisant une grimace à Hugh, se met n'importe quoi sur le dos, mais je ne laisserai pas mon mari aller comme un mendiant et prendre froid. Vous ne me croirez pas et pourtant sa meilleure robe d'intérieur a dix ans. C'est la deuxième fois que j'y remets une doublure et il refuse de s'en séparer !

— Les vieux serviteurs sont irremplaçables, rétorqua Hugh en pensant à autre chose. S'il faut parler franc, je ne m'en sers que par habitude, tu pourras m'habiller de neuf, mon cœur, quand tu le souhaiteras. Tiens, il s'est produit du nouveau, Cadfael vient de me raconter que Haughmond et Shrewsbury se sont mis d'accord sur un échange de terres. Ce pré, tu sais, qu'on appelle le champ du potier, va revenir à l'abbaye. Juste à temps pour le labourage, si c'est ce que vous déciderez, Cadfael.

— Cela n'a rien d'impossible, concéda ce dernier. Au moins dans la partie haute, à bonne distance du fleuve. Le bas constituera un excellent pâturage.

— J'ai souvent acheté des choses à Ruald, souffla tristement Aline ; c'était un bon artisan. Je m'étonne encore – pour quelle raison est-il entré dans les ordres ? Et pourquoi si vite ?

— Allez savoir !

Cadfael, du coup, repensa, ce qui lui arrivait rarement à présent, au tournant de sa propre vie, bien des années auparavant. Après avoir voyagé de toutes les façons possibles, après s'être battu, avoir enduré la chaleur, le froid, les privations, il ne comprenait toujours pas ce qui avait motivé ce désir soudain, irrésistible, de changer d'existence et de vivre au calme, loin de tout. Il ne s'agissait pas de retraite, non. Plutôt d'un éveil à la lumière et à la certitude.

— Il n'a jamais été capable d'expliquer ou de décrire ce qui s'était produit. Il a seulement pu parler d'une révélation de Dieu, qu'il avait pris la route qui lui était indiquée, qu'il était allé là où on l'appelait. Ce sont des choses qui arrivent. Je suppose qu'au début, Radulphe a eu des doutes. Il l'a laissé aller jusqu'au bout de son noviciat et au-delà. Son désir était tellement fort, et notre abbé se méfie des extrêmes. De plus, il avait été marié quinze ans et sa femme n'était pas d'accord du tout. Ruald lui a remis tout ce qu'il possédait, ce qui l'a laissée complètement indifférente. Pendant des semaines, elle a essayé de le contrecarrer, mais il est resté inébranlable. Quand il a été admis parmi nous, elle n'a pas traîné dans la maison. Elle a fichu le camp sans rien emporter de ce qu'il lui avait donné. Elle est partie à peine quelques semaines plus tard sans refermer la porte ; tout est resté en plan et elle a disparu.

— Avec un autre homme, aux dires de tous les voisins, observa Hugh, cynique.

— Le sien l'avait quitté, objecta Cadfael, ce qui ne manquait pas de bon sens. A ce qu'il paraît, elle en avait conçu une grande amertume. Elle a très bien pu prendre un amant pour se venger. Vous la connaissiez, elle ?

— Je ne crois pas l'avoir jamais vue, répondit Hugh.

— Moi si, intervint Aline. Elle l'aidait à son étal les jours de marché. Pas l'an passé, naturellement ; il était déjà entré dans les ordres, à ce moment, et elle partie. Il y en a eu, des commentaires, quand Ruald l'a quittée, bien entendu, et les commérages sont rarement charitables ! Ses voisines, au marché, ne l'appréciaient pas outre mesure. Elle n'a jamais été vers les gens pour lier amitié ; elle ne se laissait pas approcher non plus. Il faut de plus que vous sachiez qu'elle était très belle et étrangère. Il l'avait ramenée du pays de Galles des années auparavant ; pourtant, au bout de tout ce temps, elle parlait à peine l'anglais et elle ne s'est jamais donné beaucoup de mal pour s'intégrer à la communauté. Personne ne semblait l'intéresser, que Ruald. Cela ne me surprend pas qu'elle ait réagi de cette façon quand il l'a abandonnée. D'après les voisins, elle en était arrivée à le détester ; ils affirment aussi qu'elle avait un amant, qu'elle pouvait se passer d'un mari. Elle ne s'en est pas moins battue à ses côtés jusqu'au bout. Certaines femmes finissent par trouver du soulagement dans la haine, quand l'amour s'est retiré et que la souffrance l'a remplacé, murmure-t-elle, essayant de se mettre dans la peau d'une épouse délaissée avant, non sans effarement, de se débarrasser de cette image. Allons bon, voilà que moi aussi, je me mets à cancaner ! Qu'allez-vous penser de moi ? Enfin, cela remonte à un an ; elle a eu le temps de se rasséréner depuis. Rien d'étonnant à ce qu'elle ait voulu retrouver ses racines, elle n'en avait pas beaucoup par ici une fois que Ruald l'eut laissée, et qu'elle soit retournée au pays de Galles sans en souffler mot à personne. Seule ou avec un autre homme, quelle importance ?

— Tu ne cesseras jamais de me surprendre, ma chérie, lança Hugh, à la fois touché et amusé. Comment toute cette histoire a-t-elle pu te revenir aux oreilles ? Et pourquoi te sens-tu à ce point concernée, que tu t'enflammes en parlant ?

— Je les ai vus ensemble, ça m'a suffi. Même sur un champ de foire, cela sautait aux yeux qu'il était tout pour elle et qu'elle était tout d'une pièce. Mais pour vous, les hommes, ajouta-t-elle avec une résignation empreinte de tolérance, ce sont d'abord les droits du mâle qui importent, une fois qu'il s'est mis en tête d'atteindre un but quelconque, qu'il s'agisse d'entrer au couvent

ou de partir à la guerre ; mais moi qui suis une femme, j'ai bien vu à quel point il avait mal agi envers elle. N'avait-elle pas de droits dans cette affaire, elle ? Avez-vous pensé une seule seconde que si lui était libre de s'en aller et de prendre l'habit, cela ne la libérait en rien, *elle* ! Il lui était impossible de se remarier. Moine ou pas moine, son mari était toujours vivant. C'était juste, ça ? Tiens, pour un peu, avoua Aline sans y aller par quatre chemins, je souhaiterais qu'elle soit partie avec un amant plutôt que de passer seule le restant de ses jours.

— Il y a bien du vrai dans ce que vous dites, Madame, reconnut Hugh, en tendant le bras pour attirer sa femme contre lui avec un petit rire qui tenait aussi du soupir, mais il n'y a pas de justice en ce bas monde.

— Oh ! et puis j'imagine que ce n'était pas la faute de Ruald, continua Aline, en s'adoucissant. Je suppose que si cela lui avait été possible, il lui aurait rendu sa liberté. Enfin, ce qui est fait est fait. Où qu'elle soit, j'espère qu'elle a trouvé quelque réconfort. D'autre part, si un homme entend vraiment l'appel de Dieu, il ne lui reste plus qu'à obéir. Peut-être même que cela lui a coûté autant qu'à elle. A votre avis, Cadfael, c'est un bon moine ? Pour vous, a-t-il vraiment la vocation ?

— Franchement, je le crois. Il est profondément sincère. Je doute qu'il ait réellement eu le choix.

Il s'arrêta, méditatif, se rendant compte qu'il lui était particulièrement difficile de trouver les mots appropriées pour décrire un degré d'abandon aussi éloigné de lui.

— Il a atteint un point de sécurité parfaite puisque dans sa situation présente, tout est bien. Si le martyre lui était imposé, il l'accepterait comme une autre forme de bonheur. En vérité, le mot ne serait pas trop fort. Pour lui, tout est bonheur. Je doute qu'il lui arrive de repenser à la vie qu'il a menée pendant quarante ans ou à la femme qu'il a connue et laissée derrière lui. Non, Ruald n'avait pas le choix.

Aline le fixait intensément de ses grands yeux, bleus comme des iris, si pleins d'innocence et pourtant si pénétrants.

— C'est comme ça que ça s'est passé pour vous quand le temps est venu ? demanda-t-elle.

— Non, moi j'avais le choix et j'ai agi en conséquence. Ce n'était pas un choix facile mais j'ai fini par y arriver et je m'y suis tenu. Je ne suis pas un saint contrairement à Ruald.

— Parce que c'est un saint ? murmura Aline. Cela me paraît un peu trop facile.

Le document concernant l'échange de terres entre Haughmond et Shrewsbury fut signé et scellé en présence des témoins au cours de la première semaine de septembre. Quelques jours plus tard, frère Cadfael et frère Richard, le sous-prieur, allèrent jeter un coup d'œil à leur nouvelle acquisition afin de voir comment l'abbaye pourrait l'utiliser au mieux de ses intérêts. Il y avait de la brume le matin où ils se mirent en route ; quand ils parvinrent au bac, un peu en amont du pré, le soleil commençait à émerger de la couche de nuages, et leurs pieds chaussés de sandales laissaient des traces noires dans l'herbe humide de rosée au-dessus de la rive. De l'autre côté du fleuve, la berge sablonneuse s'élevait en pente raide, minée ça et là par les courants pour se transformer en une étroite plaine couverte d'herbe au bout de laquelle il y avait un rideau d'arbres et de buissons. Quand ils descendirent du bateau, il leur restait quelques minutes de marche pendant lesquelles ils longèrent cet ensemble de pâturages, puis ils arrivèrent au coin du champ du potier dont toute l'étendue se montrait obliquement à leurs yeux.

L'endroit était très beau. Depuis le sable de la berge escarpée, l'herbe montait doucement vers une zone naturelle de buissons et d'épineux ainsi que des bouleaux qui formaient un écran de dentelle dans la lumière du soleil. Au cœur de cette crête, dans le coin le plus éloigné, on distinguait les restes d'une chaumière, avec un jardin sans clôture, à présent à l'état sauvage avec ses herbes folles que personne ne coupait plus. La récolte, que Haughmond ne s'était pas donné la peine de moissonner ni d'engranger, prenait la pâleur caractéristique du début de l'automne alors qu'elle avait mûri et monté en graine depuis plusieurs semaines, et au sein des épis blancs apparaissait une infinité de fleurs des champs, campanules, pavots, marguerites, centaurées, tandis que l'herbe nouvelle

pointait timidement entre les racines de la moisson qui s'étiolait. Sous la langue de terre au-dessus, des mûriers enchevêtrés commençaient à donner des baies qui passaient du rouge au noir.

— Il n'est pas trop tard pour couper et assécher tout cela et y faire des parterres, suggéra frère Richard avec un coup d'œil plein de sagacité sur la vaste friche, mais est-ce que ça vaut la peine de se donner tout ce mal ? A moins qu'on ne laisse mourir toute cette végétation avant d'y passer la charrue. Ce qui n'est pas arrivé à cet endroit depuis des générations.

— Ça représenterait un sacré travail ! s'exclama Cadfael, regardant avec plaisir le soleil se refléter sur les troncs lointains des bouleaux blancs, sur la crête.

— Oh ! ne croyez pas ça, protesta frère Richard. C'est de la bonne terre friable, en dessous, et nous avons un bon attelage de bœufs solides. De plus, le champ est assez large pour qu'on puisse en mettre six sous le joug. Pour le premier labourage, il nous faudra un large et profond sillon. En tout cas, c'est ce que je suggérerais, conclut frère Richard, pour qui le travail de la terre n'avait pas de secret. Le mieux serait de mettre en pâture la partie basse et de cultiver celle où nous sommes.

Il se dirigea là-dessus vers la crête, son instinct de paysan lui conseillant de rester sur la hauteur pour ne pas abîmer l'herbe.

Cadfael était d'accord avec lui. Le terrain dont ils s'étaient séparés, au-delà de Haughton, avait été laissé tel quel alors qu'ici on pourrait avoir de l'orge et du froment et utiliser ce qui resterait de l'herbe du bas pour laisser pourrir les chaumes qu'on utiliserait ultérieurement comme engrais. L'endroit lui plaisait bien et pourtant il y planait une tristesse indéfinissable. Les restes de la clôture du jardin, quand ils y arrivèrent, les bonnes et les mauvaises herbes qui se disputaient l'espace et la lumière, tout poussant confusément, la porte de la maison qui avait disparu, la fenêtre privée de son volet, tout indiquait que ceux qui vivaient là étaient partis, abandonnant ce lieu à son triste sort. Sans cela, l'endroit aurait été très calme, respirant la douceur et la satisfaction. Mais il était impossible de regarder la chaumièr déserte sans se rappeler que deux personnes y

avaient vécu pendant quinze ans, mariés mais sans enfants, et que rien de ce qu'ils avaient éprouvé et partagé ne subsistait. Et quand on voyait que toutes les pierres avaient été volées, on ne pouvait oublier qu'un artisan avait alimenté son four là où aujourd'hui l'âtre était nu et froid. Ces gens avaient bien dû être heureux d'une façon ou d'une autre, d'avoir l'esprit en repos ou de s'occuper. Ils avaient dû éprouver de l'amertume, de la colère, du chagrin, mais de cette vie passée, il ne restait rien d'autre dans cette demeure qu'une mélancolie glaciale, teintée d'indifférence.

Cadfael tourna le dos à la maison redevenue déserte. Devant lui s'étendait la prairie qui fumait doucement tandis que le soleil matinal chassait la brume et la rosée et que les couleurs des petites corolles éclataient parmi les herbes hautes. Les oiseaux rasaient les buissons de la langue de terre, volaient d'arbre en arbre et le souvenir de l'homme s'estompait dans le champ du potier.

— Alors ? Votre verdict ? questionna frère Richard.

— Il me semble que des semaines d'hiver, ça ne serait pas une mauvaise idée, en cultivant assez profondément, puis on pourrait donner un deuxième coup de charrue, semer du blé d'hiver et des haricots par-dessus le marché. Ce serait d'autant mieux si on pouvait utiliser de la marne pour le second coup de charrue.

— C'est une bonne idée, acquiesça frère Richard, tout content.

Ils redescendirent vers la courbe brillante du fleuve sous ses minuscules falaises de sable, Cadfael fermant la marche. Autour de ses chevilles, les herbes sèches bruissaient, évoquant de longs soupirs réguliers, comme si elles avaient encore une tragédie en mémoire. Autant valait, songea-t-il, travailler la terre dès que possible et la préparer à fructifier. Que l'on plante donc du jeune blé qui verdirait là où le four avait été en activité. Quant à la maison, autant vaudrait la démolir ou y mettre un locataire qui pourrait nettoyer le jardin et l'entretenir. Ou bien encore on labourerait tout. Le mieux était d'oublier qu'il y avait eu jadis un appentis et un champ de potier.

Les premiers jours d'octobre, un attelage de six bœufs, venu de l'abbaye, avec une lourde charrue montée sur des roues hautes, fut amené de l'autre côté du gué pour travailler le premier lopin du champ de Ruald. Les labours commencèrent dans le coin le plus haut, près de la chaumière en ruine, et le premier sillon fut creusé sous la crête, près des ronciers et des buissons épais. Le conducteur poussa son attelage, les bœufs avancèrent d'un pas puissant, le couteau mordit profondément entre l'herbe et le sol, le soc sépara les mottes entremêlées et l'humus vola en éclats comme sous l'effet d'une vague de grande amplitude ; une forte odeur de terre s'éleva. Frère Cadfael et frère Richard étaient venus voir le travail commencer, l'abbé Radulphe avait béni l'attelage ; tout se présentait sous les meilleurs auspices. Le premier sillon droit traversa le champ dans toute sa longueur, noir et luisant sur l'herbe pâle de l'automne ; le laboureur, fier de son adresse, dirigea l'attelage dans une courbe harmonieuse et revint, très droit, décrire le second sillon. Richard avait vu juste ; le sol n'était pas si lourd. Le travail serait rondement mené.

Cadfael avait tourné le dos au paysan et à ses bêtes. Debout, devant la porte béante de la maison, il regardait la pièce nue. Un an auparavant, une femme avait secoué la poussière de ses pieds de cet endroit et elle était partie ailleurs chercher à recoller les morceaux de sa vie en lambeaux. Tous les biens meubles du mariage de Ruald avaient été déménagés avec le consentement du suzerain de Ruald, à Longner, et donnés à frère Ambroise, l'aumônier, qui les partagerait entre ceux dont il avait la charge, à chacun selon ses besoins. Il ne restait rigoureusement rien à l'intérieur. La pierre du foyer portait encore la trace du dernier feu qu'on y avait allumé ; des feuilles avaient volé dans les coins, formant des nids pour les hérissons et les loirs qui hibernaient. De longues volutes de ronciers avaient trouvé un chemin à travers la fenêtre éventrée et une branche d'aubépine s'inclinait sur son épaule ; elle avait perdu la moitié de ses feuilles mais ses baies rouges l'étoilaient encore. Des orties et autres plantes urticantes avaient pris racine et poussaient par les interstices du plancher. Il faut très peu de temps à la terre pour effacer les traces laissées par les hommes.

Il entendit crier au loin mais il pensa simplement que le conducteur rouspétait après ses bêtes jusqu'à ce que Richard vienne le tirer par la manche et lui glisse vivement à l'oreille :

— Regardez ! Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond là-bas ! Ils ont déterré quelque chose ou cassé je ne sais quoi... pas le coutre j'espère !

Il ne lui en avait pas fallu beaucoup pour se vexer. Une charrue n'est pas vraiment bon marché, et un coutre chemisé de fer se brise aisément dans un sol nouveau où il n'est jamais passé.

Cadfael tourna la tête et jeta un coup d'œil vers l'endroit où l'attelage s'était arrêté, tout au bout du champ, là où poussait un amas de buissons enchevêtrés. Voulant utiliser l'espace au maximum, l'homme avait poussé la charrue tout au bord du champ ; à présent, les boeufs étaient immobiles sous le harnais, attendant patiemment. Le nouveau sillon n'avait avancé que de quelques pas cependant que le laboureur et le conducteur d'attelage se penchaient tous deux vers le sol. Puis le laboureur se redressa et se précipita vers la maison, coudes au corps, trébuchant dans l'herbe mêlée de terre.

— Mon frère... frère Cadfael... vous voulez bien venir ? Venez voir ! Il y a quelque chose là-bas...

Frère Richard allait l'interroger sèchement, agacé par l'incohérence de cette demande, mais, ayant observé le visage de l'homme, Cadfael, surpris, inquiet, l'avait rapidement suivi de l'autre côté du champ. Il était en effet évident que le quelque chose en question, même si on en ignorait la nature, était aussi imprévu que désagréable et d'un genre tel qu'il fallait envisager l'intervention des autorités supérieures. Le laboureur courait lui aussi, essayant sans grand succès de lui donner quelques précisions.

— C'est avec le coutre qu'on l'a péché. Et il en reste en dessous. Mais ne me demandez pas ce que c'est...

Le conducteur d'attelage s'était redressé et les attendait, les bras ballants.

— On a préféré vous appeler, mon frère, pas question de prendre ça sous notre bonnet, on ne sait pas sur quoi on est tombés.

Il avait légèrement déplacé l'attelage pour dégager le terrain et montrer ce qui avait bizarrement interrompu le travail. Tout près de la pente douce qui marquait le bord du champ, avec des broussailles inclinées au-dessus de la courbe du sillon, le coutre avait pénétré plus profondément et remonté à la surface quelque chose qui n'avait aucun rapport avec une quelconque racine. Cadfael se mit à genoux et se pencha pour y regarder de plus près. Frère Richard, que la consternation de ses compagnons troublait enfin, surtout qu'ils étaient à présent totalement silencieux, se recula et observa prudemment la scène. Cadfael passa la main le long du sillon et toucha les longs filaments qui s'étaient pris dans le coutre qui les avait remontés à l'air libre.

Il s'agissait de fibres fabriquées par l'homme. Cela n'avait rien à voir avec des filaments arrachés à des racines, non, c'était bel et bien des morceaux d'un tissu jadis noir, à moitié corrompus, ou peut-être encore d'un marron courant, qui avaient pris la couleur de la terre, mais on pouvait toujours les reconnaître rien qu'à la façon dont ils s'étaient déchirés quand le fer, qui les avait tranchés, était passé à travers leurs plis. Ce n'était pas tout : il y avait également, venue peut-être du tissu, une longue tresse fine de cheveux noirs ondulés, de la longueur d'un bras, disposée le long du sillon.

CHAPITRE DEUX

Frère Cadfael retourna seul à l'abbaye et demanda immédiatement audience à l'abbé Radulphe.

— Si je reviens vous voir, père, c'est qu'il vient de se produire un événement totalement fortuit. Je ne me serais pas permis de vous déranger à moins. Mais il se trouve qu'on a découvert dans le champ du potier quelque chose qui est à la fois du ressort de cette maison et du bras séculier. Je ne me suis pas encore penché plus avant sur le problème. J'ai besoin de votre aval pour aller rapporter les faits à Hugh Beringar et, s'il le permet, de continuer à m'en occuper. Voilà, père, le coutre a ramené au jour des fragments de tissu et de cheveux humains. Des cheveux de femme, du moins est-ce ce qu'il m'a semblé. Ils sont longs et fins et paraissent n'avoir jamais connu le ciseau. De plus, père, ils sont solidement rattachés à quelque chose sous terre.

— Dois-je comprendre, prononça enfin l'abbé, après un silence pesant et prolongé, qu'ils sont encore sur une tête humaine ?

Sa voix était toujours aussi ferme et égale. Il avait un peu plus de cinquante ans, et c'était la première fois qu'il était confronté à une situation aussi invraisemblable, mais il avait connu pire. La clôture d'un monastère est jusqu'à preuve du contraire partie intégrante d'un monde où tout est possible.

— Dans cet endroit non consacré, il y a un être humain enterré. De manière illégale. C'est bien ça ?

— En tout cas, je le crains, répondit Cadfael. Mais tant que je n'avais pas votre permission et que le shérif n'était pas là, je n'ai pas cherché à en savoir plus.

— Quelle procédure avez-vous suivie ? Avez-vous laissé les choses en l'état sur le terrain ?

— Frère Richard est resté pour monter la garde. Les laboureurs continuent leur travail, mais avec toutes les précautions qui s'imposent, et à l'écart de l'endroit en question. Je n'ai pas vu de raison de prendre du retard, poursuivit-il avec son bon sens, et je n'ai pas non plus voulu attirer l'attention sur ce qui se passe là-bas. Les labours suffisent pour justifier notre présence, aussi personne n'ira s'étonner de nous voir nous activer dans ce champ. Et si ce que je redoute est fondé, cela peut s'avérer très ancien, et remonter à une époque bien antérieure à la nôtre.

— C'est exact, murmura l'abbé, qui ne quittait pas Cadfael des yeux, mais ou je me trompe fort ou vous ne croyez pas que nous aurons cette chance. Pour autant que je sache, en me fondant sur les annales et les documents légaux, il n'y a jamais eu d'église ou de cimetière à proximité de ce champ. Je prie Dieu que nous ne découvrions pas autre chose du même acabit. Une fois, c'est plus que suffisant. Enfin, vous avez mon autorisation, agissez au mieux, j'ai confiance en vous.

Cadfael suivit la consigne à la lettre. D'abord et avant tout, il fallait avertir Hugh et s'assurer que l'autorité séculière serait témoin de la suite des événements. Hugh connaissait suffisamment bien son ami pour n'exprimer aucun doute et éviter de poser des questions inutiles ; il ne perdit pas son temps à ergoter. Il ordonna sur-le-champ qu'on selle les chevaux et emmena avec eux un sergent de la garnison qui, le cas échéant, leur servirait de messager. L'instant d'après, il filait en compagnie de Cadfael en direction du gué sur la Severn et du champ du potier.

L'attelage et les laboureurs n'avaient pas interrompu le travail ; ils étaient un peu plus bas sur la pente quand ils franchirent la langue de terre pour parvenir à l'endroit où frère Richard s'était posté en sentinelle. Les longs sillons sinueux en forme de S exhibaient leurs riches couleurs sombres qui se détachaient sur la confuse pâleur de la prairie. Seul ce coin-là, sous la langue de terre, avait été laissé intact, la charrue ayant

été détournée après sa malencontreuse découverte. La cicatrice laissée par le couteau se terminait brusquement avec ses longs filaments noirs étendus sur ses bords. Hugh se pencha pour regarder et toucher. Les restes de tissu se désintégrèrent sous ses doigts, quant aux cheveux, ils s'enroulèrent et s'accrochèrent autour de son doigt. Quand il s'efforça de s'en emparer ils lui échappèrent, retenus qu'ils étaient dans la terre. Il recula de quelques pas et fixa d'un air sombre la cicatrice profonde.

— Je ne sais fichtre pas ce qu'il y a là-dessous, mais on serait bien inspirés de le sortir. Votre laboureur aime un tout petit peu trop la terre. Il nous aurait sacrément rendu service s'il avait arrêté son attelage à quelques toises de la pente.

Certes, mais il était déjà trop tard pour revenir en arrière et oublier la macabre découverte. Ils avaient apporté des pelles et un hoyau pour écarter, en s'y prenant avec précaution, le tapis de végétation emmêlée auquel nul n'avait touché depuis une éternité, ainsi qu'une fauille pour couper les broussailles qui les gênaient dans leurs mouvements et avaient contribué à dissimuler cette tombe clandestine. En moins d'un quart d'heure, il devint évident que la forme qu'ils distinguaient avait bien les dimensions requises, car des morceaux de tissu presque entièrement pourris apparurent ça et là dans l'alignement de la base de la berge et Cadfael abandonna sa pelle pour s'agenouiller et écarter la terre avec ses mains. La tombe n'était pas bien profonde, on y avait plutôt déposé un corps enveloppé dans un linceul qu'on avait caché dans la pente ; l'humus s'était reformé et les buissons avaient achevé l'entreprise. Dans un endroit pareil, il n'y avait pas besoin de creuser profond pour qu'on n'y voie que du feu ; un laboureur moins consciencieux qui n'aurait pas été aussi loin n'aurait rien dérangé et le couteau n'aurait pas été assez avant pour y pénétrer.

Cadfael tâta les débris de tissu noir ainsi exposés et reconnut les os à l'intérieur. La longue déchirure causée par le couteau avait fendu le côté le plus éloigné de la berge de la taille à la tête, là où il avait arraché des fragments d'une longue tresse. Le corps était enveloppé des pieds à la tête dans un lainage à demi pourri, mais on ne pouvait plus guère avoir de doute : c'était bien un être humain qu'on avait enterré en secret. D'une

manière illégale, pour reprendre les propos de Radulphe. Enterré illégalement, mort illégalement.

Ils grattèrent patiemment le sol à la main et finirent par dégager une forme indiscutablement humaine. Ils poursuivirent patiemment leur minutieux travail pour la sortir de son lit de terre avant de pouvoir déposer le cadavre sur l'herbe. Il apparut à la lumière si mince, fragile, léger ; il fallait le manier en retenant son souffle car, au moindre frottement, les fils de laine tombaient en poussière. Cadfael écarta les plis du linceul, dénudant ce qui restait de ce corps.

Il s'agissait certainement d'une femme car elle portait une longue robe noire, sans ceinture ni ornements et, curieusement, il semblait qu'on l'avait enveloppée soigneusement dans son vêtement qu'avait protégé la couverture dans laquelle on l'avait disposée pour l'ensevelir. Le visage était réduit à l'état de squelette, des mains qui sortaient des longues manches, il ne demeurait que les os ; elles n'en avaient pas moins gardé leur dessin caractéristique grâce à cette enveloppe. On distinguait des traces de chair toute sèche, racornie à ses poignets et à ses chevilles nues. Le dernier souvenir de vie qui lui restait était sa luxuriante chevelure noire mise en tresse, dont une poignée avait été arrachée par le coutre à hauteur de la tempe droite. Curieusement, on l'avait décentement allongée avant de l'inhumer, sans oublier de lui remonter les mains et de les lui croiser sur la poitrine. Ce qui était encore plus étrange était qu'elles reposaient sur une croix grossière fabriquée à l'aide de deux bouts de bois attachés ensemble par une bande de tissu.

Cadfael tira sur le crâne les bords du lainage en décomposition sous lequel la chevelure abondante moussait à profusion. Maintenant que la face de la tête de mort était recouverte, elle devint encore plus impressionnante ; ils reculèrent de quelques pas et ils la regardèrent tous les quatre, à la fois étonnés et détachés, car, confrontés à une mort aussi digne, voire austère, ils sentaient que l'horreur comme la pitié étaient déplacées. Ils n'éprouvaient même pas l'envie de s'interroger sur ce qu'avait d'incompréhensible cette mise en terre ni d'admettre qu'ils y avaient prêté attention. Plus tard, il serait temps de voir, le moment pour cela viendrait, mais pas

maintenant, pas ici. Il importait d'abord de terminer ce qu'ils avaient commencé, sans commentaires.

— Bon, et à présent ? demanda sèchement Hugh.

Cela relève-t-il de ma juridiction, mes frères, ou bien de la vôtre ?

— Nous sommes sur les terres de l'abbaye, avança dubitativement frère Richard, le visage un soupçon plus gris qu'à l'accoutumée, mais ceci n'est pas très légal à proprement parler, et la justice, c'est votre domaine. Cette affaire sort tellement de l'ordinaire que je ne sais pas ce que décidera le père abbé.

— Il souhaitera sûrement qu'on la ramène à l'abbaye, assura Cadfael. J'ignore de qui il s'agit, mais il est évident qu'elle est enterrée depuis longtemps et qu'elle n'a pas reçu les sacrements de l'Église. Il y a une âme à sauver qui mérite d'être ensevelie chrétinement. Elle repose sur les terres de l'abbaye, en effet, il est donc normal qu'elle y revienne. Tel sera sans doute son avis. Car ce n'est pas la seule chose qui lui est due, poursuivit délibérément Cadfael, si tant est qu'on puisse y parvenir.

— Cela ne coûte rien d'essayer, rétorqua Hugh qui jeta un coup d'œil attentif en direction des buissons et autour de la fosse béante qu'ils avaient creusée dans l'humus. Je me demande si on peut encore trouver quelque chose là-dedans, qu'on aurait déposé avec elle. Essayons de creuser un peu plus profond. On verra ce que ça donne. Il nous faudra un meilleur linceul, constata-t-il après s'être penché pour ramener autour du cadavre les pans de la couverture qui se désintégrait en fine poussière, et une litière si on veut la ramener entière, du moins ce qu'il en reste, et qu'elle repose en paix. Prenez mon cheval, Richard, et courez auprès du père abbé, expliquez-lui simplement que nous avons effectivement découvert un corps enterré ici, qu'il nous envoie une litière et de quoi la couvrir décemment afin de la ramener. Contentez-vous de ça, il est encore trop tôt. D'ailleurs, en sait-on vraiment plus ? Nous lui fournirons de vive voix un rapport plus étoffé.

— J'y vais de ce pas ! déclara Richard avec tant de chaleur qu'il ne put dissimuler son soulagement.

Sa nature indolente s'accordait mal de découvertes de ce genre, il préférait nettement une vie bien rangée où tout se déroulait sans imprévu, ce qui lui évitait de se donner trop de mal aussi bien moralement que physiquement. Il se dirigea vivement vers l'endroit où le grand cheval gris à l'ossature puissante de Hugh broutait l'herbe sous la langue de terre où elle était plus verte, engagea un pied massif dans l'étrier et se mit en selle. Il ne montait pas mal du tout, sauf qu'il manquait de pratique depuis un moment. C'était le fils cadet d'une famille de chevaliers qui avait opté à seize ans seulement entre le service des armes et celui de Dieu. La monture de Hugh, qui ne supportait à peu près aucun cavalier à l'exception de son maître, condescendit à se charger de celui-ci le long de la langue de terre, avant de prendre la direction de la noue sans rechigner.

— Si ça se trouve, il va le flanquer par terre au beau milieu du gué, si l'idée lui passe par la tête, admit Hugh, en les regardant se rapprocher de la rivière. Bien, voyons s'il y a d'autres trouvailles à effectuer dans le secteur.

Le sergent s'engagea très avant sur la berge, sous les buissons aux feuilles bruissantes. Cadfael se détournait de la morte pour remonter sa robe et descendre dans la tombe où il se mit en devoir de pelleter avec précaution le terreau et agrandir le trou où elle avait reposé.

— Chou blanc, déclara-t-il, à genoux sur un sol maintenant très dur et qui prenait une nuance plus pâle car le sous-sol révélait une couche argileuse. Vous voyez cela ? Plus bas, près du fleuve, Ruald avait deux ou trois endroits où il prenait son argile. A l'en croire, ils sont épuisés à présent, du moins là où ils étaient le plus facile d'accès. Rien n'a été dérangé en ces lieux, depuis très longtemps, bien avant qu'on l'enterre. Inutile d'aller plus loin, on ne trouvera rien. On va examiner les bords de plus près, mais je suis à peu près sûr qu'on n'obtiendra rien de plus.

— Ça n'est déjà pas mal, souffla Hugh, et en même temps, c'est plutôt maigre. Rien de tout cela ne nous permet de lui donner un nom ou un âge.

Et il s'essuya les mains dans l'herbe épaisse, fibreuse.

— Ou une famille ou un foyer, de son vivant, acquiesça Cadfael, la mine sombre, ni même une raison de mourir. A mon

avis, on a terminé ici. J'ai vu ce qu'il y a à voir quant à la façon dont on l'a déposée en ces lieux. Ce qui reste à accomplir le sera bien mieux dans l'intimité, avec du temps devant nous et des témoins de confiance.

Il s'écoula une heure avant que frère Urien et frère Winfrid n'arrivent au pas de course, chargés de couvertures et d'une litière. Le sergent de Hugh fut libéré et retourna à sa garnison, au château. Dans un silence complet, à pied, le cortège funéraire bien modeste prit la route de l'abbaye.

— Notre cadavre est celui d'une femme, expliqua Cadfael, quand il put rendre compte à l'abbé, en privé, dans le parloir de ce dernier. Nous l'avons déposée dans la chapelle mortuaire. Mais je doute fort qu'elle porte quoi que ce soit susceptible d'aider quiconque à l'identifier, même si elle est morte récemment, ce qui ne me paraît guère vraisemblable. Sa robe, n'importe quelle femme dans une chaumière aurait pu la porter, elle n'a ni ceinture ni ornements, jadis elle était noire, ce qui est plutôt commun, et aujourd'hui, elle est passée. Elle a les pieds nus, pas de bijoux, rien qui permette de lui donner un nom.

— Et son visage ?... demanda l'abbé, dubitatif, car il n'attendait pas de réponse encourageante.

— Nous aurons tous le même un jour ou l'autre, père. Il n'en reste rien qui puisse pousser un homme à déclarer : c'est ma sœur, mon épouse ou une femme que j'ai connue. Rien, sauf qu'elle avait des cheveux noirs très fournis. Mais elle est loin d'être la seule. Pour une femme, elle n'est pas très grande. Quant à son âge, je ne peux que le deviner, et très approximativement : à en juger par ses cheveux, elle ne devait pas être très âgée, mais ce n'était pas une jeune fille non plus. Une femme en pleine maturité, mettons entre vingt-cinq et quarante ans, je suis incapable d'être plus précis.

— Elle n'a aucun signe particulier ? Rien qui la distingue de ses contemporaines ? insista Radulphe.

— Si, intervint Hugh, la manière dont elle a été enterrée. Pas de vêtements de deuil, pas de rites, on l'a disposée à la sauvette en terre non consacrée. Et cependant – Cadfael est là pour en témoigner... Non, le mieux, père, est que vous veniez

voir par vous-même car nous l'avons laissée dans l'état où nous l'avons trouvée.

— Je commence en effet à croire qu'il faut que je vienne en personne rendre visite à cette malheureuse, prononça Radulphe avec décision. Mais, au terme de cet entretien, vous ne pouvez pas me dire ce qui paraît tant sortir de l'ordinaire dans cet enterrement secret ? « Et cependant », je vous cite, Hugh. Cependant quoi ?

— On l'a mise en terre avec tout le respect possible. On l'a coiffée, on lui a croisé les mains sur la poitrine et elles reposent sur une croix fabriquée à l'aide de deux morceaux de bois pris sur une haie ou un buisson. Celui qui l'a inhumée a vraiment pris son travail à cœur.

— Le plus méchant des hommes peut aussi être impressionné par la mort, objecta l'abbé, en fronçant les sourcils, et troublé cependant par ce que ce geste avait de contradictoire. Mais cet acte a été commis dans le secret de la nuit. Si elle est morte de mort naturelle, sans que nul en soit coupable, à quoi rime cette absence de prêtre et de rites funéraires ? Je n'imagine pas d'autre raison à ce qu'on l'ait ensevelie de cette manière, sans une ultime bénédiction. Vous n'avez pas encore évoqué la possibilité qu'elle ait été tuée et enterrée sans que la justice s'en soit mêlée, Cadfael, alors je m'y risque avant vous. Et même cette croix que son fossoyeur d'occasion lui a glissée entre les doigts, elle provient de deux brindilles. Elle n'a jamais appartenu à personne. Difficile donc à partir de cet indice de désigner son meurtrier. D'après ce que vous venez de me raconter, tout ce qui permettrait de l'identifier lui a été retiré pour que le secret reste entier, même maintenant que, grâce à cette charrue, on a pu la retrouver et lui rendre la possibilité d'être sauvée.

— Toutes les apparences pointent dans ce sens, admit Hugh d'une voix grave. Pourtant, Cadfael n'a décelé aucune trace de violence sur elle, ses os sont intacts et rien ne permet d'expliquer la façon dont elle est morte. Après tout le temps qu'elle a passé sous terre, la marque d'un coup de couteau aurait pu nous échapper, mais on a cherché et on n'a rien vu. Ni son crâne ni son cou n'ont été brisés. Cadfael ne croit pas qu'elle

ait été étranglée. C'est comme si elle était morte dans son lit – voire dans son sommeil. Mais il ne serait venu à l'idée de personne de l'enterrer en catimini et de supprimer tout ce qui la distinguait des autres femmes.

— Vous avez raison ! Personne ne se risquerait à mettre ainsi son âme en péril à moins d'être soi-même aux abois.

L'abbé resta silencieux quelques instants, réfléchissant au problème dont il avait hérité dans des circonstances si particulières. Il n'était pas très difficile de rendre un dernier hommage à la défunte et d'agir selon les rites pour libérer son âme immortelle. Même si elle n'avait pas de nom, rien n'empêchait de prier pour elle et de célébrer un office en son honneur. On lui avait jadis refusé un enterrement et une tombe chrétiens ; il était encore temps de rattraper ce retard. Mais il y avait aussi la justice qui était loin d'y trouver son compte. Il regarda Hugh qui lui aussi était concerné dans cette histoire.

— Qu'en pensez-vous, Hugh ? Cette femme a-t-elle été assassinée ?

— Étant donné ce que nous savons, qui est peu, et ce que nous ignorons, qui est considérable, répondit prudemment Hugh, je ne me risquerai pas à prétendre le contraire. Elle est morte, on l'a mise en terre non consacrée. Tant que je n'y verrai pas plus clair dans cette affaire, je considérerai qu'il y a meurtre.

— Je suis donc en droit de supposer, prononça enfin Radulphe, que vous ne croyez pas qu'elle reposait dans cette tombe depuis longtemps. Cette infamie ne remonte pas à une époque antérieure et de loin à la nôtre, ce qui ne nous obligerait à nous intéresser qu'aux torts qu'elle a subis sur le plan spirituel et à les redresser. La justice de Dieu peut s'étendre à travers les siècles et attendre des siècles avant de se manifester, mais la nôtre est éteinte au bout d'une génération. A votre avis, il s'est écoulé combien de temps depuis qu'elle est morte ?

— Je ne peux que hasarder des suppositions, en toute humilité. Pas plus d'un an si ça se trouve, maintenant il a pu aussi s'en écouter trois ou quatre, peut-être cinq, mais c'est le bout du monde. Sa mort ne remonte pas à une éternité. Elle était encore vivante il n'y a pas si longtemps.

— Et moi, je n'y coupe pas, lança Hugh avec un sourire en coin.

— Non, et moi non plus ! s'écria l'abbé, posant bien à plat sur son bureau de longues mains nerveuses et se levant brusquement. Il devient d'autant plus indispensable que j'aille la voir pour me soutenir dans les devoirs que j'ai envers elle. Allons-y, nous ne devons pas laisser notre invitée attendre. Je lui dois bien ça avant de la rendre à la terre sous de meilleurs auspices, cette fois. Qui sait s'il n'y aura pas un petit quelque chose pour rappeler cette femme à quelqu'un lorsqu'elle était encore en vie.

Cadfael eut le sentiment, tout en suivant son supérieur dans la grande cour pour rejoindre le porche sud du cloître puis l'église, que chacun d'eux s'efforçait d'une manière peu naturelle d'éviter de prononcer un nom. Personne ne l'avait encore évoqué, mais il ne put s'empêcher de se demander qui serait le premier à rompre ce silence et pourquoi lui-même ne l'avait pas encore fait alors que c'était inévitable. Il n'était pas possible de rester plus longtemps dans le statu quo. Certes, il n'en préférerait pas moins laisser ce soin à l'abbé.

Dans la petite chapelle mortuaire glaciale, des cierges brûlaient à la tête et au pied de la bière de pierre sur laquelle on avait disposé la femme sans nom, recouverte d'un linceul de toile. Dans leur recherche d'indices quant aux circonstances ayant entraîné sa mort, ils l'avaient dérangée le moins possible et ils la remirent exactement en état quand ils eurent terminé leur inspection inutile. Pour autant que Cadfael pouvait en être sûr, elle n'avait aucune marque de blessure. L'odeur de terre flottait encore lourdement dans cet espace confiné et l'enveloppait, mais la froideur de la pierre la rendait moins violente, et la dignité de sa posture atténueait la présence redoutable d'une mort déjà ancienne, exposée aux regards de tous.

L'abbé Radulphe s'approcha sans hésitation et retira le linge qui la protégeait, le pliant pratiquement sur son bras. Il passa quelques minutes à examiner attentivement les restes mortels qu'il avait sous les yeux depuis la chevelure brune luxuriante jusqu'aux os dénudés des pieds menus que certainement les

petits animaux qui habitaient la langue de terre avaient contribué à mettre nus. C'est sur l'ossature blanche du visage qu'il s'attarda le plus longtemps, mais il ne trouva rien qui lui permit de la distinguer des longues générations de ses défuntes sœurs.

— C'est vrai. Étrange ! murmura-t-il, se parlant à moitié à lui-même. Quelqu'un a dû éprouver de la tendresse envers elle et respecter ses droits, même s'il n'a pas osé les revendiquer ouvertement. Peut-être a-t-elle été tuée par un homme et enterrée par un autre. Vous pensez à un prêtre ? Mais pourquoi avoir voulu garder sa mort cachée s'il en était innocent ? Est-il possible que le même individu l'ait assassinée puis mise en terre ?

— Ce ne serait pas la première fois que ça arrive.

— Un amant, peut-être ? Un accident malheureux arrivé contre sa volonté ? Un geste violent aussitôt regretté ? Mais non, il n'aurait pas eu de raison de se cacher, s'il n'y avait pas plus grave.

— De plus, il n'y a pas trace de violence, rappela Cadfael.

— Alors, comment est-elle morte ? Pas de maladie, sinon elle aurait été confiée à l'Église et enterrée comme il faut. Oui, comment ? Empoisonnée ?

— C'est possible. Ou d'un coup de poignard en plein cœur qui n'aurait pas laissé de trace sur les os car ils sont absolument intacts, nullement déformés par un choc ou une fracture.

Radulphe remit en place le linceul de toile dont il lissa soigneusement les plis.

— Oui, je vois, constata-t-il. Il n'y a pas grand-chose qui permette à qui que ce soit de mettre un nom ou un visage sur elle. Je pense toutefois que cela vaut la peine d'essayer. Si elle s'est trouvée là, de son vivant, au cours des cinq dernières années, il y a bien quelqu'un qui l'a connue intimement et qui se rappellera quand il l'a vue pour la dernière fois, également qui se sera inquiété de son absence. Venez, intima l'abbé. Rentrons et réfléchissons bien à toutes les possibilités qui se présentent à notre esprit.

Il parut évident à Cadfael que la première de ces possibilités, l'abbé y avait déjà pensé, et qu'elle n'était pas de

nature à le rassurer. Une fois qu'ils auraient retrouvé le calme du parloir, tous les trois, et qu'ils se seraient isolés du reste du monde, ce fameux nom, il faudrait bien le prononcer.

— Deux questions attendent une réponse, lança Hugh, prenant l'initiative. Savoir qui elle est et, au cas où on ne pourrait pas y répondre d'une façon certaine, quelle suggestion peut-on proposer ? Deuxièmement, cette femme a-t-elle disparu de la région durant ces dernières années sans laisser de trace et sans que personne n'en parle ?

— Il y en a une qui répond à ces critères, lâcha l'abbé d'une voix lasse, et nous le savons tous. L'endroit lui-même ne correspond que trop bien. Nul cependant n'a jamais douté de son départ, ni du fait qu'elle l'ait décidé elle-même. Toutefois, il n'était pas plus au pouvoir de frère Ruald de contrarier sa vocation qu'au soleil de suivre sa course. Une fois que j'ai été sûr de lui, je n'ai plus eu le choix. A mon grand regret, son épouse ne l'a jamais admis.

Et voilà, on y était enfin arrivé. Personne, peut-être, ne se rappelait le nom de sa conjointe. Nombreux en ville étaient ceux qui ne l'avaient jamais vue, ni n'avaient jamais entendu parler d'elle avant que son mari ne fût visité par la grâce et n'attendît patiemment à la porte qu'on veuille bien l'accepter.

— Avec votre permission, j'aimerais qu'on lui demande de venir voir le corps, suggéra Hugh. Il est vrai que, même s'il s'agit de sa femme, il ne pourra peut-être pas la reconnaître avec certitude, il faut quand même le prier d'essayer. C'est à eux qu'appartenait le champ, après son départ, elle a habité la cabane. Après que Ruald est entré dans les ordres, continua-t-il après un moment de silence, regardant sans ciller l'abbé dont le visage n'exprimait pas précisément la satisfaction, jusqu'au moment où elle serait prétendument partie avec un autre homme, l'a-t-on jamais renvoyé dans son ancien foyer ? Il lui avait donné des affaires. Il y avait peut-être des choses sur lesquelles ils devaient se mettre d'accord, devant témoins, par exemple. Sait-on s'il l'a revue après leur séparation ?

— Oui, deux fois, répondit Radulphe aussitôt, pendant le début de son noviciat. Mais au cours de ces visites, il était accompagné de frère Paul. En tant que maître des novices, frère

Paul se préoccupait de la tranquillité d'esprit de cet homme, mais pas plus que de celle de cette femme. Il s'est donné beaucoup de mal pour l'amener à reconnaître et accepter la vocation de frère Ruald. En vain ! A ma connaissance, il n'a pas eu d'autre occasion de la rencontrer ou de lui parler.

— Il n'est pas non plus retourné travailler dans son pré et vous ne l'avez jamais envoyé à proximité ?

— Cela remonte à plus d'un an, répondit l'abbé, ce qui ne manquait pas de logique. Même frère Paul serait certainement bien en peine de se rappeler toutes les occupations de Ruald pendant cette période. Normalement, pendant son noviciat, il était toujours accompagné d'un religieux au moins, peut-être plus. Mais il est certain, conclut-il, regardant Hugh tout aussi fixement, que vous tiendrez à le lui demander vous-même.

— Oui, père, avec votre permission.

— Là ? Tout de suite ?

— Si vous m'y autorisez, oui. A peu près personne ne sait sur quoi nous sommes tombés. Mais il serait préférable de ne pas le mettre au courant, de ne pas l'avertir, qu'il ne sache pas qu'il aura peut-être besoin de mentir. Dans son propre intérêt, s'écria Hugh avec emphase, si jamais il lui fallait ultérieurement se justifier.

— Je vous l'envoie. Cadfael, vous voulez bien aller le chercher et, si le shérif le juge utile, l'amener droit à la chapelle ? Tiens, je me rappelle quelque chose qu'il a dit quand on a parlé pour la première fois de cet échange de terres : « La terre est innocente. C'est la façon dont on l'utilise qui est mauvaise. » Je le cite de mémoire.

Frère Ruald était un parfait modèle d'obéissance, aspect de la Règle qui avait toujours posé les problèmes les plus sérieux à Cadfael. Il avait pris à cœur d'obéir sur-le-champ à tout ordre donné par un supérieur comme s'il s'agissait d'un commandement divin, « sans manquer d'enthousiasme ni rechigner » et certainement sans demander « pourquoi » d'instinct, comme Cadfael, qui avait réussi à se dominer parce qu'il le fallait bien.

Ayant été prié de le suivre par Cadfael, qui était son aîné en vocation, Ruald obtempéra sans discuter et prit derrière lui la direction de la chapelle mortuaire, sachant simplement que le shérif et l'abbé souhaitaient lui parler et l'y attendaient.

Sur le seuil même de la chapelle, soudain confronté à la présence de la bière, aux cierges qui brûlaient et à Hugh et Radulphe qui s'entretenaient à mi-voix de l'autre côté de la dalle de pierre, Ruald n'eut pas une seconde d'hésitation. Il s'avança pour voir ce qu'on lui voulait et s'arrêta, à la fois docile et parfaitement serein.

— Vous m'avez demandé, père.

— Vous êtes de la région, si je ne me trompe. Il y a encore peu de temps, vous connaissiez tout le monde, par ici. Peut-être allez-vous pouvoir nous aider. Comme vous l'avez sûrement compris, nous avons là un corps que nous avons découvert par hasard ; nous n'avons encore rien trouvé qui nous permette de l'identifier. Voyons si vous aurez plus de chance. Approchez.

Ruald obéit et se pencha pour examiner attentivement le cadavre enveloppé dans son linceul que Radulphe retira d'un geste vif, exposant aux regards la stricte ordonnance du squelette et le visage dont la chair avait disparu parmi les longues mèches noires. Ce spectacle inattendu ébranla certes Ruald qui perdit son calme séraphique, mais l'expression de pitié, d'inquiétude, de détresse qui troubla ses traits ne put se comparer qu'à un coup de vent qui agite passagèrement le miroir paisible d'un étang. Il ne détourna pas les yeux, continuant à contempler la morte de la tête aux pieds avant de revenir au visage, comme si, en l'observant longtemps, il pouvait reconstituer dans son esprit la chair qui avait jadis paré ces os dénudés. Quand enfin il se tourna vers l'abbé, ce fut avec un certain étonnement et une résignation empreinte de tristesse.

— Je ne vois pas comment on pourrait mettre un nom sur cette créature, père.

— Regardez encore, l'exhorta Radulphe. Il reste une silhouette, une taille, la couleur des cheveux. Cette femme, quelqu'un a bien dû la connaître. Qui sait si elle n'était pas

mariée. Parfois on peut reconnaître quelqu'un sans voir son visage. Elle ne vous évoque vraiment rien ?

Il y eut un long silence pendant lequel Ruald recommença à la scruter sous tous les angles sans oublier les haillons qui la vêtaient ni les mains jointes sur la croix improvisée.

— Non, père, je suis désolé. Je ne vois rien. Est-ce toutefois si grave ? Les noms, Dieu les connaît tous.

— Je n'en disconviens pas, tout comme il sait exactement où reposent tous les morts, même ceux qu'on a dissimulés dans le secret. Il faut que je vous explique où nous avons trouvé cette femme, frère Ruald. Vous savez qu'on a commencé ce matin à labourer le champ du potier. Au détour du premier sillon, partiellement à l'abri des buissons, sous la langue de terre, l'attelage de l'abbaye a déterré un bout de lainage et une boucle de cheveux noirs. Le seigneur shérif a déterré et ramené ici cette femme qui était enterrée dans ce champ qui vous a naguère appartenu. Alors, avant que je ne la recouvre, regardez-la encore et dites-moi si rien en vous ne crie que vous la connaissez.

Cadfael, qui observait le profil aigu de Ruald, eut, à ce moment seulement, l'impression qu'un sentiment d'horreur le bouleversait, et peut-être aussi de culpabilité, mais une culpabilité qui ne s'accompagnait pas de crainte, qui n'avait rien de commun avec cette mort physique et qui concernait la perte d'un lien auquel il avait tourné le dos sans un regard en arrière. Il se pencha plus avant sur la défunte qu'il fixa intensément ; une fine pellicule de transpiration perla sur son front et sa lèvre supérieure que réfléchit la lueur de la bougie. Cet ultime silence dura une éternité avant qu'il ne se redresse, pâle, frémissant, regardant l'abbé droit dans les yeux.

— Dieu me pardonne un terrible péché, père, dont je viens à l'instant de comprendre l'ampleur. Je me repens de cet effroyable manquement. Mais je ne sens rien au plus profond de moi, quand je la contemple. Même s'il s'agissait de Generys, c'est ainsi que s'appelait ma femme, je serais incapable de la reconnaître.

CHAPITRE TROIS

Dans le parloir de l'abbé, quelque vingt minutes plus tard, il avait retrouvé son calme, un calme empreint de résignation, même confronté à ses propres défauts et échecs, sans toutefois cesser de s'accuser.

— Devant les difficultés que j'ai rencontrées, je me suis armé contre elle. Mais quel homme faut-il être pour rompre un lien qui nous a unis pendant la moitié de notre vie et ne plus rien ressentir au bout d'un an ? J'ai honte d'avoir pu rester auprès de la bière en contemplant ce qui restait de cette femme et d'avoir été forcé de déclarer que je ne pouvais pas vous être utile. C'est peut-être Generys, je n'en sais rien. Je ne vois pas pourquoi ce serait elle ni ce qui aurait bien pu lui arriver, mais je suis incapable d'affirmer que ce n'est pas elle. Je ne me suis pas senti touché au cœur. Quant aux yeux et à l'esprit, qu'y a-t-il dans ces os pour parler à qui que ce soit ?

— Rien de plus que ce qui parle à tous les hommes, rétorqua l'abbé d'une voix austère. Elle a été enterrée en terre non consacrée, sans rites, furtivement. De là à conclure que c'est également ainsi qu'elle a trouvé la mort, sans une bénédiction, dans le secret, tuée par un inconnu, il n'y a qu'un pas. Même s'il est un peu tard, elle mérite qu'on s'occupe de son âme et que le monde lui rende justice. Vous avez témoigné, et je ne mets nullement votre parole en doute, que vous ne sauriez identifier cette femme. Mais du fait qu'on l'a découverte sur une terre qui naguère encore vous appartenait, à deux pas de la cabane d'où est partie votre épouse sans que nul ne l'y ait revue, il est naturel que le seigneur shérif ait des questions à vous poser avant que cette affaire ne soit résolue.

— Je suis parfaitement d'accord, acquiesça Ruald, docile, et je répondrai à tous les points sur lesquels il voudra m'interroger, volontiers et droitemment.

Et il s'exécuta immédiatement, avec une bonne volonté pleine de tristesse, comme s'il désirait se flageller à présent qu'il venait de comprendre la façon dont il avait traité sa femme, heureux qu'il était d'avoir atteint son but alors qu'il l'avait laissée se morfondre et n'éprouver qu'amertume et frustration.

— C'était normal que j'aille là où m'appelait la vocation, mais que j'éprouve de la joie et que j'oublie complètement ce qu'elle endurait, ce fut très mal de ma part. Et voilà qu'arrive le jour où je ne peux même plus me rappeler son visage ou sa façon de marcher ; seul le trouble qu'elle m'a laissé, et que j'ai négligé trop longtemps, me reste et avec quelle force ! Où qu'elle soit à présent, la voilà vengée. Quand je pense qu'au cours de ces six mois, se lamenta-t-il, je n'ai pas prié une seule fois pour qu'elle retrouve la sérénité ! Du moment que j'étais comblé, je n'ai plus du tout pensé à elle, ni vu de raison à cela !

— Vous lui avez rendu visite deux fois en tant que postulant, à ce que j'ai cru comprendre, peu après que vous soyez entré ici, mentionné Hugh.

— C'est vrai ; frère Paul pourra d'ailleurs vous le confirmer. J'avais des affaires que le père abbé m'a autorisé à lui remettre pour l'aider à s'en sortir. J'ai agi en toute légalité ; c'était la première fois.

— Quand cela s'est-il passé ?

— L'an dernier, le vingt-huitième jour de mai. Nous sommes également revenus pendant les premiers jours de juin. J'avais vendu ma roue et mes outils, ainsi que ce qui était encore utilisable dans la cabane. Avec ce que j'avais réalisé ainsi, j'espérais qu'elle m'accorderait son pardon, mais ça ne s'est pas passé de cette façon. Durant toute cette période, elle s'était battue bec et ongles pour me garder près d'elle, comme auparavant. Seulement, ce jour-là, elle s'est retournée contre moi, pleine de haine et de fureur ; elle a refusé avec hauteur de toucher à ma part et m'a crié de partir car elle avait rencontré un homme digne de son amour. Toute la tendresse qu'elle avait pu me manifester s'était changée en fiel.

— Ce sont ses propres paroles ? nota vivement Hugh. Il y avait quelqu'un d'autre dans sa vie ? Je sais que le bruit en courait quand elle a quitté cette maison et qu'elle est partie secrètement. Mais vous l'avez entendu de sa propre bouche ?

— Oui, c'est ce qu'elle a dit. Elle avait échoué auprès de moi et en avait conçu une grande amertume. Elle ne pouvait pas non plus se délivrer de moi et se considérer comme libre aux yeux du monde. J'étais comme un poids mort pour elle dont elle était incapable de se défaire. Mais elle m'a affirmé que ça ne l'empêcherait pas de reprendre sa liberté, de force, s'il le fallait, parce qu'elle avait un amant, qui me valait très largement, et qu'au moindre signe de sa part elle le suivrait au bout du monde. Frère Paul a assisté à toute la scène. Demandez-lui, conclut simplement Ruald.

— Et depuis, vous ne l'avez pas revue ?

— Non, ce fut la dernière fois. A la fin du mois de juin, elle n'était plus là.

— Vous est-il jamais arrivé de devoir retourner à la cabane ?

— Non, j'ai travaillé sur les terres de l'abbaye, sur la Gaye, la plupart du temps, mais ce champ n'est devenu propriété de l'abbaye que récemment. Au début d'octobre, l'an passé, il avait été offert à Haughmond par Odon Blount de Longner, qui était mon suzerain. Je n'ai jamais cherché à revoir cet endroit ni à en entendre parler.

— Ni de Generys ? intervint doucement Cadfael qui vit le visage fin de Ruald se crisper brièvement sous l'effet de la honte et de la souffrance. J'ai une question à vous poser, si le père abbé m'y autorise. Pendant toutes les années que vous avez passées avec votre épouse, avez-vous jamais eu de raison de mettre en doute sa loyauté et sa fidélité ou l'amour qu'elle vous portait ?

— Jamais ! s'exclama Ruald sans hésitation. Elle a toujours été sincère et aimante. Presque trop ! Je doute de lui avoir jamais porté des sentiments aussi forts. Pour me suivre elle avait quitté son pays, ajouta Ruald, revivant le passé, sans vraiment prêter attention à ceux qui l'écoutaient. Elle était en terre étrangère où on ne comprenait pas sa langue et à peine sa manière d'être. C'est seulement maintenant que je comprends à

quel point elle s'est montrée tellement plus généreuse envers moi que moi envers elle.

Ce fut au début de la soirée, pratiquement à l'heure de vêpres, que Hugh récupéra le cheval que frère Richard avait logé confortablement à l'écurie et, franchissant le portail, remonta la Première Enceinte. Pendant un instant, il se demanda s'il allait tourner à gauche pour regagner ses pénates ou à droite et continuer à chercher la vérité plus avant en attendant que tombe le crépuscule. Une impalpable vapeur bleutée commençait déjà à s'élever de la rivière sous un ciel lourdement chargé, mais il restait encore une bonne heure de jour, suffisamment donc pour se rendre à Longner et revenir, après s'être entretenu avec le jeune Odon Blount. Il ne s'était probablement pas beaucoup préoccupé du champ du potier depuis qu'il avait été cédé à Haughmond, il n'en était pas moins à deux pas de son manoir, de l'autre côté de la crête, parmi des bois lui appartenant. Quelqu'un de sa maison, si ça se trouve, devait chaque jour passer par là. Cela valait la peine de se renseigner.

Il prit le chemin du gué, quittant la chaussée à hauteur de l'hôpital de Saint-Gilles, suivant le chemin du champ qui longeait le bord de l'eau, laissant à main gauche, beaucoup plus haut, la pente partiellement labourée. Après la crête qui bordait les nouveaux labours, le terrain, boisé, s'élevait doucement et, au milieu de la clairière dégagée parmi les arbres, se dressait le manoir de Longner, assez loin du fleuve pour ne pas risquer d'être inondé. Le sous-sol était entaillé profondément dans la pente, et une volée d'escalier escarpée menait à l'étage d'habitation. Venant de l'écurie, un palefrenier traversait la cour au moment où Hugh franchit le portail grand ouvert. Il accourut pour lui prendre sa bride et s'enquérir de ce qu'il voulait à son maître.

Odon Blount avait entendu leurs voix, et il se présenta à la porte de sa demeure pour voir qui pouvait bien être son visiteur. Il connaissait déjà le shérif du comté qu'il accueillit chaleureusement, car ce jeune homme était naturellement ouvert et bon vivant. Il avait pris en main les destinées du

château depuis un an à peine et il entretenait de bonnes relations avec ses gens et le monde policé qui l'entourait.

L'enterrement de son père, sept mois auparavant, la manière héroïque dont il avait trouvé la mort, bien que douloureuse pour tous, avaient contribué à asseoir puis fortifier la confiance et le respect mutuels que le seigneur tout neuf entretenait avec ses tenanciers et ses domestiques. Il n'était pas jusqu'au vilain le plus modeste, installé sur un lopin de terre des Blount, qui ne sentît une bouffée d'orgueil au souvenir des rares privilégiés qui avaient entouré Martel pour protéger la retraite du roi depuis Wilton et avaient perdu la vie pendant la bataille. Le jeune Odon avait tout juste vingt-trois ans ; il manquait d'expérience, n'était jamais sorti de chez lui ; c'était un grand et beau jeune homme, à la peau claire avec une épaisse tignasse brune, aussi attaché à sa terre que n'importe lequel de ses tenants. S'occuper comme il faut d'un manoir potentiellement riche, quelque peu malmené du temps de son grand-père, lui apporterait une joie profonde et il saurait s'y prendre. Il le transmettrait à ses descendants, s'il en avait, plus riche qu'il ne l'avait hérité de son père. Au fait, songea Hugh, il est marié depuis trois mois, et son enthousiasme semble être resté intact.

— Je suis en mission, annonça Hugh, de but en blanc, et je doute que cela vous procure une joie sans mélange, mais il n'y pas de raison non plus pour que vous en perdiez le sommeil. L'abbaye a envoyé ce matin un attelage labourer le champ du potier.

— Oui, je suis au courant, répondit Odon, serein. Robin, c'est un de mes hommes, les a vus arriver. Je serai content de savoir que le rendement y est bon. Mais, maintenant, ça ne me regarde plus.

— Eh bien, la première récolte ne nous a pas transportés d'enthousiasme, lança Hugh carrément. La charrue a sorti un cadavre de sous la langue de terre. On a un corps de femme dans la chapelle mortuaire de l'abbaye ou plus exactement ce qu'il en reste.

Le jeune homme, qui était en train de verser du vin au nouvel arrivant, s'arrêta si brusquement que le pichet trembla et que le contenu se répandit en partie sur sa main qui se trouva

toute rouge. Il tourna vers Hugh un regard bleu stupéfait et il le regarda bouche bée.

— Quoi ? Un cadavre de femme ? Enterré là-bas ou du moins son squelette si je vous ai compris ? Elle est morte depuis quand et d'abord, de qui s'agit-il ?

— Voilà une excellente question. Aucune idée. C'est une femme, on n'en sait pas plus long. Sauf qu'elle est décédée. Depuis cinq ans, pas plus, à ce qu'il paraît, peut-être même beaucoup moins. Vous avez remarqué des étrangers dans le secteur ou quelque chose qui aurait attiré votre attention ? Vous ne vous sentiez pas obligé de surveiller l'endroit, je sais, c'était du ressort de Haughmond, l'an passé, mais comme vous habitez tout près, certains de vos gens ont peut-être enregistré la présence d'intrus. Vous n'auriez pas entendu parler de quelque chose de pas catholique ?

— Je ne suis pas allé par là-bas depuis que mon père, que Dieu ait son âme, a donné ce champ au prieuré, répliqua Odon, hochant la tête avec véhémence. On m'a bien rapporté que des vagabonds dormaient dans la cabane de temps à autre, pendant la foire, ou que des voyageurs y passaient la nuit à l'occasion durant l'hiver, mais qui, je ne saurai vous le dire. En tout cas, en voilà une drôle d'histoire.

— Je ne vous contredirai pas là-dessus, acquiesça Hugh, morose, prenant la coupe qui lui était offerte.

L'obscurité commençait à tomber dans la grande salle et déjà on avait allumé un feu. A l'extérieur, une lumière bleuâtre, brumeuse, perçait à travers l'or pâle du crépuscule.

— Aucune femme n'a disparu de la région au cours des dernières années ?

— Non, pas que je sache. J'ai des gens qui vivent tout autour, tôt ou tard ils auraient fini par apprendre quelque chose et ça me serait revenu aux oreilles. Ou à celles de mon père, quand il était en vie. Il était plus ou moins au courant de tout ce qui se passait dans le coin, on lui racontait tout car on savait qu'il ne verrait pas d'un bon œil qu'il arrive quelque chose à un de ses hommes.

— C'est la vérité pure, s'exclama Hugh avec sincérité. Mais vous vous rappelez sûrement qu'il y avait une femme qui est

partie de chez elle sans un mot et qu'on n'a jamais revue. Justement, elle habitait cette cabane.

— L'épouse de Ruald ? Vous n'y songez pas ! Tout le monde savait qu'elle allait partir, ce n'était pas un secret. Et pensez-vous vraiment que ça puisse être aussi récent ? Bon, et même, admettons qu'il s'agisse des restes de cette malheureuse, c'est de la folie ! Generys est partie avec un autre homme et il serait mal venu de le lui reprocher, après tout, elle s'était rendu compte que lui était libre d'agir à sa guise et qu'elle restait liée. Bien sûr, on aurait veillé à ce qu'elle ne manque de rien, mais ça ne lui suffisait pas. Une veuve peut se remarier, mais elle n'était pas veuve. Enfin, vous ne croyez pas sérieusement que c'est Generys qui repose dans cette chapelle ?

— Je suis désorienté par cette affaire, reconnut Hugh. Il n'empêche que si on considère le moment et la façon dont ils se sont séparés, il y a de quoi réfléchir. Pour l'instant, nous sommes peu nombreux à savoir, mais avant qu'il soit longtemps, les langues vont se mettre au travail. Ce que j'aimerais, c'est que vous vous renseigniez auprès de vos gens, voyez s'ils ont remarqué des mouvements furtifs ou des gens douteux qui traînaient autour de la cabane. Surtout s'il y avait une femme avec eux. Si nous arrivons à mettre un nom sur notre mystérieuse inconnue, nous aurons progressé.

Apparemment, Odon avait commencé à s'habituer à la réalité de cette mort et il y réfléchissait sérieusement, même s'il ne voulait pas que cet événement sème le désordre dans son existence ordonnée. Il s'assit pensivement et regarda Hugh avec attention, envisageant tout ce que cela pouvait impliquer.

— Vous pensez que cette femme a été assassinée, et qu'on pourrait vraiment soupçonner Ruald ? Je ne peux le croire. Ce garçon est franc comme l'or ! Je vais, bien entendu, me renseigner, et vous prévenir si je trouve quelque chose. Mais, vous savez, s'il y avait eu quoi que ce soit on serait venu me voir depuis longtemps.

— N'importe, rendez-moi ce service. Une bagatelle, que quiconque peut avoir oubliée, peut prendre, en cas de meurtre, une importance considérable. Je vais essayer de réunir toutes les informations possibles sur la manière dont ça s'est terminé

pour Ruald et je ne vais pas interroger que lui. Il a examiné le corps, précisa Hugh, la mine sombre, mais il a été dans l'incapacité de dire si c'était elle ou non. Je ne peux pas lui en vouloir ; même après avoir passé de nombreuses années avec elle, je ne vois pas qui aurait pu reconnaître son visage à l'heure qu'il est.

— Il n'a pas pu agresser sa femme, affirma Odon fermement, il était déjà entré à l'abbaye depuis trois, voire quatre semaines au bas mot alors qu'elle habitait toujours la chaumièrre, elle n'est partie qu'après. Elle ne serait pas la première à tomber sous les coups d'un voleur de grand chemin ou de ce genre de racaille qui l'a poignardée pour lui prendre ses vêtements, qui sait ?

— Oh ! ça m'étonnerait, répondit Hugh avec un petit sourire en coin. Elle était habillée correctement, on l'avait disposée comme il faut, on lui avait placé les mains sur la poitrine et on lui avait mis une croix toute simple, prise sur une haie. Quant aux circonstances de sa mort, il n'y a aucune trace sur elle ni fracture. Elle a *peut-être* été poignardée, on ne peut le dire pour le moment. Mais elle a été enterrée avec tout le respect voulu. C'est ça qui est étrange.

— Comme si un prêtre s'en était occupé ? hasarda Odon, dubitatif, secouant la tête et fronçant les sourcils devant ce mystère. Après l'avoir trouvée morte ? Mais, dans ce cas, il aurait averti les autorités et l'aurait ramenée à l'église.

— C'est ce que d'aucuns ne manqueront pas de prétendre. « Exactement ce qu'un mari aurait fait », après une violente dispute. Elle l'a d'abord amené à un geste extrême, puis au remords. Non, ne vous tracassez pas encore pour Ruald, il a toujours été accompagné d'une ribambelle de religieux bien avant qu'on voie sa femme pour la dernière fois et en bonne santé. D'après leur témoignage, on s'efforcera de reconstituer ses allées et venues à partir du début de son noviciat. Et on va essayer d'en savoir plus sur les filles qui ont disparu durant ces dernières années. Je serais bien inspiré de partir, murmura-t-il en se levant, après avoir jeté un coup d'œil à la nuit tombante. J'ai abusé de votre temps.

— Pas du tout, vous avez eu raison de venir ici d'abord, protesta Odon, plein de bonne volonté et se levant aussi. Et je vais m'informer auprès de mes gens, soyez tranquille. Il m'arrive encore de considérer ce champ comme s'il était à moi. On ne se sépare pas d'une terre, même si elle revient à l'Église, sans éprouver le sentiment qu'on y a laissé des racines. Je pense que si j'en suis resté éloigné, c'est pour éviter des regrets en voyant qu'on l'avait laissée à l'abandon. J'étais satisfait de cet échange. Je savais que l'abbaye l'utiliserait mieux. Pour être franc, ça m'a étonné que mon père décide de la donner à Haughmond, sachant très bien le mal qu'ils auraient à l'exploiter correctement.

Il avait suivi Hugh jusque sur le perron pour voir son hôte se mettre en selle quand il s'arrêta brusquement, avec un regard par-dessus son épaule à une porte protégée par un rideau dans un coin de la grande salle.

— Vous ne voulez pas rentrer un moment et échanger quelques mots avec ma mère, Hugh, pendant que vous êtes là ? Elle ne peut plus du tout sortir, à présent, et elle ne reçoit pas beaucoup de visites. Elle n'a pas mis le nez dehors depuis les funérailles de mon père. Si vous acceptiez, elle en serait ravie.

— Mais bien entendu, répondit Hugh, tournant aussitôt les talons.

— Attention, pas un mot de cette morte, ça la bouleverserait certainement. Une terre qui nous a appartenu récemment, alors que Ruald était notre locataire... Dieu sait tout ce qu'elle endure ; on essaie de la laisser à l'écart des mauvaises nouvelles du monde extérieur, à plus forte raison quand cela se produit si près de chez nous.

— Je serai bouche cousue ! acquiesça Hugh. Comment se porte-t-elle depuis la dernière fois où je l'ai rencontrée ?

— Toujours pareille. Sauf que, de jour en jour, elle devient plus pâle, plus maigre. Pourtant, on ne l'entend jamais se plaindre. Vous verrez. Allez-y ! Entrez !

La main sur le rideau, il avait baissé la voix, afin que Hugh fût le seul à distinguer ses paroles. Manifestement, il n'avait aucune envie d'entrer avec son visiteur ; sa jeunesse, sa vigueur le rendant peut-être mal à l'aise devant la maladie, on pouvait

comprendre qu'il fût incapable de la regarder en face. Dès qu'il eut ouvert la porte du cabinet et parlé à la dame qui était à l'intérieur, sa voix prit une douceur artificielle, forcée, comme s'il s'adressait à un étranger d'abord difficile pour lequel, cependant, il éprouvait de l'affection, un peu malgré lui.

— Mère, voici Hugh Beringar qui est entré en passant.

Il s'effaça pour laisser place à Hugh dans la chambre, réchauffée par un petit brasero disposé sur une dalle de pierre et éclairée par un flambeau fiché dans une torchère fixée à la paroi. Pratiquement sous la flamme, la châtelaine douairière de Longner était assise sur un banc adossé au mur. Au milieu de coussins et de couvertures, elle se tenait très droite, et elle était si calme, impassible, qu'elle dominait la pièce. Elle avait plus de quarante-cinq ans, et la longue maladie qui l'affaiblissait donnait l'impression, avec ses cheveux gris, sa maigreur, qu'elle était beaucoup plus âgée. Il y avait une quenouille disposée devant elle et elle tordait ses fils de laine d'une main qui paraissait frêle comme une feuille morte, mais elle était patiente et accomplissait sa tâche délicate avec compétence.

— Quel plaisir de vous voir, monsieur ! C'est une joie que je n'avais pas eue depuis longtemps, s'exclama-t-elle en voyant Hugh et, avec un sourire où se lisait la surprise, elle abandonna son fuseau qu'elle posa au pied de son banc. Cela remonte bien à sept mois, lors de l'enterrement de mon époux, poursuivit-elle, lui tendant une main diaphane, légère comme une plume, glacée, sur laquelle il posa les lèvres.

Ses yeux immenses, d'un bleu soutenu, étaient profondément enfouis dans les orbites et le contemplaient avec une perspicacité mêlée de réserve.

— Votre office vous va bien, constata-t-elle, vous êtes taillé pour les responsabilités. Je ne suis pas assez imbue de moi-même pour penser que vous vous êtes dérangé uniquement pour me voir alors que tant de problèmes graves requièrent votre attention et votre temps. Vous aviez affaire avec Odon ? Enfin, quelle que soit la raison de votre présence, vous êtes le bienvenu.

— Il est vrai que je ne manque pas d'occupation, admit-il sans se compromettre. J'avais en effet quelque chose à régler

avec votre fils. Rien qui mérite de vous inquiéter, rassurez-vous. D'ailleurs, je ne vais pas rester longtemps pour éviter de vous fatiguer, de plus j'éviterai de parler boutique avec vous. Comment allez-vous ? Avez-vous besoin de quelque chose ? Puis-je vous rendre service en quoi que ce soit ?

— Vous êtes gentil, mais on me donne tout ce qu'il me faut avant que je ne demande, répondit Donata. Odon est un gentil garçon et j'ai eu de la chance avec ma bru. Je n'ai pas à me plaindre. Savez-vous que cette petite est déjà enceinte ? Elle est saine, solide, elle nous donnera des fils, c'est sûr et certain. Oui, le monde extérieur me manque parfois, peut-être. Mon fils se consacre entièrement à rendre le manoir un peu plus productif à chaque moisson, surtout maintenant qu'il attend un héritier. Du vivant de mon mari, ce n'étaient pas nos terres qui comptaient le plus. J'ai été tenue informée de tous les heurs et malheurs qu'avait connus le roi. Le vent soufflait invariablement du côté où se trouvait Étienne. Maintenant j'essaie de ne pas être en retard sur les événements ici même. Alors, que se passe-t-il dans le vaste monde ?

Hugh ne pensait pas qu'il fallait la tenir à l'écart des événements proches ou lointains, mais puisque son fils y tenait, il décida d'y aller prudemment.

— Par chez nous, trois fois rien. Le comte de Gloucester est très occupé à transformer le sud-ouest en forteresse impériale. Les deux factions s'efforcent de préserver ce qu'elles ont, et pour le moment, c'est la trêve de part et d'autre. Quant à nous, on reste assis à compter les coups. Ce qui est une chance !

— Apparemment, lança-t-elle, attentive, avec vivacité, les nouvelles que vous avez du dehors sont bien différentes. Allez, Hugh, maintenant que vous êtes ici, vous allez bien me laisser un peu respirer l'air du dehors au lieu de me confiner dans la clôture d'Odon ! Lui me met dans du coton, mais ça n'est pas *votre rôle*.

Il faut reconnaître que cette visite inopinée lui avait redonné des couleurs alors qu'elle était si pâle un instant auparavant et ses yeux avaient repris une sorte de vie.

— Oh ! des nouvelles, il y en a, reconnut-il avec un sourire en coin, un peu trop pour la tranquillité de Sa Majesté. On en a

réglé des comptes à Saint-Alban. Il semble que la moitié des courtisans aient accusé le comte d'Essex d'avoir recommencé à conspirer avec l'impératrice pour l'aider à renverser le roi. Il a été forcé de renoncer à son titre de connétable de la Tour ainsi qu'à son château et à ses terres dans l'Essex. C'était ça ou l'échafaud, et comme il n'a pas du tout envie de mourir pour le moment...

— Ha *accepté* ! Un homme de la trempe de Geoffroi de Mandeville ne s'est pas plié à une chose pareille de gaieté de cœur, j'imagine, s'étonna-t-elle. Mon seigneur et maître n'a jamais eu confiance en lui. Il le trouvait arrogant, plein de morgue. Il a si souvent changé de camp par le passé que je n'ai pas de mal à croire que cela soit arrivé une fois encore. Il est heureux qu'on l'ait enfin amené à résipiscence.

— C'est possible, mais une fois qu'il a été dépouillé de tous ses biens, on l'a laissé libre d'aller où il voulait. Il est rentré chez lui, a rassemblé la racaille de la région et a mis Cambridge à sac. Il a pillé tout ce qui en valait la peine, églises et le reste, avant de mettre le feu à la ville.

— Cambridge ! s'écria-t-elle, scandalisée et incrédule. Il a osé s'attaquer à une ville comme Cambridge ? Il faut que le roi marche contre lui. On ne peut pas le laisser brûler et piller tout ce qu'il veut impunément.

— Cela ne sera pas facile, rétorqua Hugh à regret. Il connaît la région des Fens comme sa poche. L'amener à livrer une bataille rangée sur un terrain pareil ne sera pas simple.

Elle se pencha pour reprendre son fuseau qu'elle avait envoyé rouler d'un mouvement du pied. La main qui ramassa l'écheveau était molle, translucide, et ses paupières, à demi baissées sur ses yeux creux, étaient livides comme du marbre et veinées comme les pétales d'un perce-neige. Si elle souffrait, elle n'en montra rien, simplement elle se déplaçait avec de grandes précautions, difficilement. Le pli de ses lèvres indiquait aussi fermement la réticence et la longévité.

— Mon fils est là-bas, murmura-t-elle, dans les marais, le cadet, bien sûr. Vous n'avez sûrement pas oublié. Il a décidé de prendre l'habit en septembre, l'an dernier. Il est entré à l'abbaye de Ramsey.

— Oui, je me rappelle. Quand il a ramené le corps de votre époux pour les funérailles, en mars, j'ai pensé qu'il se serait peut-être ravisé. Je n'aurais jamais cru que votre Sulien était destiné à la vie monastique, d'après tout ce que j'avais vu, il avait du goût pour la vie séculière ! Il n'était pas invraisemblable qu'au bout de six mois de couvent, il ait eu envie de changer. Mais non. Une fois son devoir accompli, il est retourné à son couvent.

Elle leva les yeux vers lui pendant un instant, sans souffler mot, ses paupières bombées découvrant un regard encore voilé. Un sourire passager erra sur ses lèvres, discrètement, avant de s'évanouir.

— J'ai espéré qu'il resterait, une fois de retour ici. Mais en vain. Il semble qu'on ne puisse pas discuter devant une vocation.

Ces mots étaient comme un écho du départ inexorable de Ruald quittant ce monde, sa femme, son mariage. Il sonnait encore aux oreilles de Hugh quand il prit congé d'Odon, entre chien et loup. Il se mit en selle et rentra pensivement chez lui. De Cambridge à Ramsey, il y a à peine vingt milles, songea-t-il en chemin. Vingt milles en direction du nord-ouest, un peu plus loin de Londres et de l'avant-garde des forces d'Étienne. Enfoncé un peu plus avant dans l'univers impénétrable des Fens, alors que l'hiver approchait. Qu'un chien enragé comme ce Mandeville établisse une base, Dieu sait où, au cœur de ce désert de terre et d'eau, toutes les armées d'Étienne suffiraient à peine pour l'en déloger un jour.

Frère Cadfael se rendit plusieurs fois au champ du potier pendant que les labours se poursuivaient, mais il n'y eut pas d'autre découverte malencontreuse. Le laboureur et son attelage avaient avancé prudemment à chaque fois qu'ils viraient sous la berge, pour se prémunir contre un choc éventuel, mais les sillons s'ouvraient les uns après les autres, lisses, sombres, innocents. Ce mot n'arrêtait pas de lui revenir à l'esprit. Selon les propres paroles de Ruald, la terre est innocente. Seul l'usage auquel on la destine peut être mauvais. Ouais. On aurait pu tenir les mêmes propos sur quantité d'autres choses : la

connaissance, le talent, la force, qui sont tous innocents « *perse* ». Cadfael songea, en dehors de sa présence, dans cette belle et fraîche atmosphère d'automne, devant ce grand champ qui s'étendait à ses pieds, depuis la crête couronnée de buissons, d'arbres et d'épineux, bordé de part et d'autre par des langues de terre vierges, à l'homme qui avait travaillé sur ces lieux pendant de nombreuses années et qui avait prononcé ces mots pour justifier cet endroit, d'où aussi il tirait son argile et le défendre des soupçons qui pesaient sur lui. Tous ceux qui le connaissaient auraient clamé sans hésitation que c'était un brave garçon, franc, vivant comme il faut, qu'il travaillait bien et que c'était un honnête homme. Mais jusqu'à quel point arrive-t-on à connaître son prochain ? Il y avait déjà pas mal d'opinions divergentes qui s'exprimaient sur Ruald, jadis potier, aujourd'hui bénédictin à l'abbaye de Shrewsbury. Décidément, il n'avait pas fallu longtemps pour que le ton change.

Car l'histoire de la femme qu'on avait exhumée du champ du potier n'avait pas tardé à se répandre et à devenir le sujet de conversation des gens du cru. Et où les bavards des deux sexes avaient-ils tourné d'abord les yeux ? Vers la femme qui avait vécu là pendant quinze ans avant de disparaître à la fin sans un mot d'explication. Et quel meilleur coupable que le mari qui l'avait abandonnée pour entrer au couvent ?

Quant à la femme en question, grâce à l'abbé, elle avait été de nouveau enterrée, dans un petit coin tranquille du cimetière, avec tous les rites nécessaires. Il ne lui manquait plus qu'un nom. Sur le plan de la paroisse, l'ensemble du domaine de Longner jouissait d'une situation particulière ; il avait jadis appartenu aux évêques de Chester qui avaient cédé toutes leurs propriétés de la région, si elles se trouvaient à proximité, en tant que dépendances extérieures et isolées, à la paroisse de Saint-Chad, à Shrewsbury. Mais puisque personne ne savait si cette femme était de la paroisse ou une étrangère de passage, Radulphe avait jugé plus simple et plus conforme à son sens de l'hospitalité de lui donner une place en terre abbatiale et de résoudre ainsi au moins un des nombreux problèmes qu'elle avait apportés avec elle.

Mais si elle avait fini par trouver le repos, il eût été excessif de prétendre que c'était le cas de tout le monde.

— Vous ne vous êtes pas donné beaucoup de mal pour le prendre en charge, lança Cadfael à Hugh, dans l'intimité de son atelier du jardin aux simples, à l'herbarium. Vous ne l'avez pas même soumis à un interrogatoire sérieux.

— Pour l'instant, je n'en vois pas l'intérêt, répliqua ce dernier. Là où il est, on n'aura pas de mal à le trouver si on a besoin de lui. Il ne s'envolera pas. Vous vous en êtes rendu compte vous-même, il accepte tout, au pire comme un juste châtiment divin, oh ! pas nécessairement pour un meurtre qu'il aurait commis, mais pour toutes les faiblesses qu'il vient de se découvrir ; au mieux il y voit une façon de mettre à l'épreuve sa foi et sa patience. Si on le traitait en coupable, il se soumettrait comme un mouton, voire il nous en remercierait. Rien ne saurait le pousser à s'enfuir. Non, je préfère continuer à passer au crible toutes ses allées et venues depuis son arrivée parmi vous. Si jamais on en arrive, avec de bonnes raisons, à le soupçonner sérieusement, je sais où lui mettre la main dessus.

— Et jusqu'à présent, vous n'en êtes pas là ?

— Ni plus ni moins que le premier jour. Nous n'avons rien de nouveau non plus sur une femme qui aurait disparu de chez elle. L'endroit, la période à laquelle ça se serait passé, la querelle qui les opposait, la colère, tout cela semble accuser Ruald et porte à croire qu'on a bien affaire à Generys, sauf que Generys était toujours vivante après son entrée à lui dans les ordres. Et jusqu'à preuve du contraire, il ne l'a jamais revue en dehors des circonstances que nous savons et que frère Paul a confirmées. Je crois qu'il est impossible qu'on l'ait envoyé par ici, ne serait-ce qu'une fois, pour un travail quelconque et qu'il l'ait rencontrée, en désobéissant ainsi aux ordres, car je suis persuadé que Radulphe voulait à toute force que cesse cette inimitié. Mais dans cette fichue histoire, poursuivit Hugh, à la fois irrité et las, on ne parle que de Ruald et Generys, et je suis incapable d'y voir qui que ce soit d'autre.

— Mais vous n'y croyez pas, déduisit Cadfael avec un sourire.

— Je ne sais pas ce que je crois ou non. Je continue à chercher. Ruald, lui, est bien où il est. Si on médit de lui, il ne risque rien de plus grave. Si c'est à tort, il pourra toujours se consoler en se disant que c'est une épreuve voulue par Dieu et attendre patiemment que cela finisse.

CHAPITRE QUATRE

Au matin du 8 octobre, le jour se leva noyé dans un crachin gris, dont on s'apercevait à peine au début, mais qui ne vous en trempait pas moins sévèrement. Les gens qui travaillaient sur la Première Enceinte se rendirent à leurs affaires en se protégeant comme ils pouvaient ; quant au jeune homme qui peinait en remontant la chaussée, sa capuche était tirée sur sa tête et il ressemblait beaucoup à tous ceux qui étaient obligés de sortir en dépit du mauvais temps. Le fait qu'il portait la robe noire des bénédictins n'attira pas particulièrement l'attention. On le prit pour un des moines qui résidaient à l'abbaye et que ses occupations appelaient entre celle-ci et Saint-Gilles, un moine qui s'empressait de rentrer pour être à l'heure pour la grand-messe et le chapitre. Il marchait à grandes enjambées, mais il donnait l'impression d'avoir les pieds non seulement boueux mais encore douloureux. Son habit, qu'il avait remonté à hauteur des genoux, laissait voir des jambes musclées, bien faites, dont la douceur révélait la jeunesse... et crottées jusqu'aux chevilles. Il avait dû parcourir une distance bien plus grande que le trajet aller retour jusqu'à l'hôpital, et sur des routes nettement moins fréquentées et praticables que la Première Enceinte.

Il n'était pas très grand ; sa minceur anguleuse était caractéristique des jeunes gens qui n'ont pas terminé leur croissance, il évoquait assez un poulain dans ses mouvements. En le voyant avancer résolument mais avec une grimace de souffrance, frère Cadfael eut une drôle d'impression. Cadfael avait, en se rendant dans son atelier du jardin, jeté un coup d'œil depuis le tournant du sentier et aperçu le jeune homme qui arrivait au guichet du portail. Avant d'avoir rien remarqué

d'autre sur le nouveau venu, c'est sa démarche qui attira d'abord son attention. Un regain de curiosité le poussa à l'observer une seconde fois ; il vit que l'homme qui entrait, alors qu'il s'agissait manifestement d'un religieux, s'était arrêté pour parler au portier, à la manière courtoise d'un étranger qui veut qu'on l'adresse à quelqu'un de haut placé. Apparemment ce n'était pas quelqu'un de la maison. Ni, maintenant qu'il y regardait de plus près, quelqu'un de sa connaissance. Rien de tel qu'une robe noire un peu usagée pour ressembler à une autre, surtout quand on a mis sa coule afin de se protéger de la pluie, mais Cadfael aurait pu identifier n'importe quel membre de cette grande maison, moine du chœur, novice, intendant ou postulant de beaucoup plus loin, et ce garçon lui était inconnu. Cela n'avait rien d'étrange en soi, un religieux d'une autre maison de l'ordre ayant très bien pu être dépêché à Shrewsbury pour les meilleures des raisons. Mais il y avait quelque chose dans ce visiteur qui le rendait différent des autres. Il était venu à pied, or les envoyés qui se rendaient d'une maison à une autre étaient le plus souvent à cheval. Et à en juger par son aspect, et aussi sa fatigue et son mal aux pieds, il avait dû marcher sur une distance considérable.

Ce ne fut pas exactement la curiosité, le péché mignon de Cadfael, qui le força à renoncer à ses intentions premières et retraverser la cour pour revenir vers le portail. Il était quasiment l'heure de se préparer pour la messe, et comme il pleuvait à verse, ceux qui devaient s'aventurer à l'extérieur évitaient autant que possible de s'y éterniser et s'efforçaient de trouver un abri dans les meilleurs délais, si bien que dans l'immédiat personne n'avait montré le bout de son nez pour s'offrir à porter un message ou escorter le pétitionnaire. Il fallait toutefois admettre que la curiosité avait aussi sa part. Il s'approcha, l'œil brillant, des deux personnes en conversation, bien décidé à y participer.

— Vous avez besoin d'un messager, mon frère ? Puis-je vous être utile ?

— Eh bien, notre frère ici présent me dit qu'il a reçu ordre de son abbé de se présenter au seigneur abbé, l'informa le

portier. Il a des choses à lui communiquer avant de songer à prendre du repos.

— L'abbé Radulphe est encore chez lui, répondit Cadfael, je l'ai quitté il y a seulement quelques minutes. Voulez-vous que je vous serve de héraut ? Il était seul. Si c'est aussi urgent, il vous recevra sûrement sur-le-champ.

Le jeune homme repoussa sa coule trempée et secoua les gouttes qui avaient fini par y pénétrer ; sa tonsure était un peu longue pour respecter la Règle et le haut de son crâne était couvert de cheveux qui avaient récemment poussé et dont les boucles évoquaient de l'or sombre. Il avait un visage ovale avec un grand front, des yeux largement écartés et une mâchoire saillante, obstinée, légèrement plus mince, à présent recouverte d'un fin duvet doré à peu près de la même nuance que sa chevelure. Il avait beau être fatigué et marcher difficilement, il n'en semblait pas pour autant affecté physiquement, il avait de bonnes couleurs, et ses yeux bleus très clairs fixaient Cadfael d'un regard qui ne cillait pas.

— Je ne m'en plaindrais certes pas car j'ai grande hâte de me débarrasser de la boue du voyage, seulement il faut d'abord que je lui confie certaines choses et je dois me conformer aux instructions que j'ai reçues. Oui, cela concerne l'ordre et c'est assez sérieux ; pour moi aussi, d'ailleurs, mais c'est très secondaire, ajouta-t-il, en se secouant pour débarrasser sa capuche et son scapulaire de leur humidité ainsi que la perspective immédiate de ses propres soucis.

— Il ne verra pas forcément les choses du même œil, objecta Cadfael. N'importe, venez ; cela nous permettra de vérifier.

Et il le conduisit d'un pas vif vers les appartements de l'abbé, de l'autre côté de la grande cour, laissant ainsi le portier regagner le confort de sa loge où il pourrait s'abriter de la pluie persistante.

— Depuis combien de temps êtes-vous sur la route ? demanda Cadfael au jeune homme qui traînait la jambe à côté de lui.

— Sept jours, répliqua ce dernier d'une voix basse et claire qui était une preuve de plus de sa jeunesse.

Cadfael jugea qu'il ne devait pas avoir plus de vingt ans, si tant est qu'il les avait déjà.

— On vous a envoyé seul pour une aussi longue mission ? s'étonna Cadfael.

— C'est que nous voilà tous dispersés aujourd'hui. Pardonnez-moi si je garde pour moi mes petits secrets tant que je n'aurai pas vu l'abbé. Je préférerais et de beaucoup en finir tout de suite et déposer entre ses mains cette lourde responsabilité.

— Vous pouvez vous en remettre entièrement à lui, l'assura Cadfael qui s'abstint de lui poser des questions supplémentaires.

Dans cette jeune voix il distingua qu'il s'était produit des événements d'importance ainsi qu'une note de désespoir que le garçon s'efforçait de ne pas montrer. Cadfael et son protégé entrèrent sans cérémonie dans l'antichambre et l'herboriste frappa à la porte entrouverte du parloir. D'un air préoccupé, absent, l'abbé le pria de s'approcher. Radulphe avait devant lui toute une pile de documents, et, plaçant son index tendu sur l'endroit où il en était pour éviter de perdre le fil, il leva brièvement la tête pour voir qui se présentait.

— Père, nous avons là un jeune religieux qui vient d'une lointaine maison de l'ordre. Son abbé lui a intimé de se présenter devant vous pour vous informer de nouvelles qui me paraissent graves. Il est ici. Dois-je le faire entrer ?

Radulphe le regarda en fronçant les sourcils, laissant ses papiers où ils étaient pour se consacrer entièrement à cette information inattendue.

— De quelle maison s'agit-il ?

— Je ne le lui ai pas demandé et il n'a rien mentionné là-dessus. Ses instructions sont d'abord de s'adresser à vous. Il lui a néanmoins fallu sept jours pour parvenir jusqu'à nous.

— Amenez-le-moi, et l'abbé repoussa ses parchemins sur le bord de son bureau.

Le jeune homme entra, s'inclinant profondément devant le prélat comme si le sceau qui lui fermait la bouche avait été rompu, respira à fond et se lança dans un discours assez chaotique qui coulait de ses lèvres comme un flot de sang.

— Je suis porteur de mauvaises nouvelles de l'abbaye de Ramsey, père. En Essex et dans la région des Fens, père, les hommes sont devenus des démons. Geoffroi de Mandeville s'est emparé de notre couvent pour le transformer en forteresse et il nous a jetés dehors, comme des mendians, du moins ceux d'entre nous qui sont encore en vie. L'abbaye de Ramsey est devenue un repaire de voleurs et d'assassins.

Il n'avait même pas attendu la permission de parler et il n'avait pas cherché à procéder par ordre, attendant les questions de l'abbé pour y répondre ; Cadfael avait à peine commencé à fermer la porte sur les deux hommes, lentement il faut le reconnaître, et l'oreille aux aguets, quand, d'un ton bref, l'abbé interrompit le jeune religieux qui parlait sans prendre le temps de respirer.

— Attendez ! Restez avec nous, Cadfael. Je peux avoir besoin d'un messager d'une seconde à l'autre. Reprenez votre souffle, mon fils, lança-t-il vivement à l'adresse du garçon. Asseyez-vous, remettez de l'ordre dans vos idées et racontez-moi tout cela clairement. Si vous êtes parti depuis sept jours, ce n'est pas quelques minutes de plus ou de moins qui changeront grand-chose. D'abord, avant de vous voir, nous n'étions au courant de rien. Si vous avez mis aussi longtemps à rejoindre Shrewsbury, vous étiez à pied, je comprends mal que les événements ne soient pas arrivés plus rapidement aux oreilles du shérif. Seriez-vous le seul à être sorti vivant de cette attaque ?

Il se soumit, frémissant, à la main que Cadfael, pour l'apaiser, lui posa sur l'épaule, et il accepta de prendre place sur le banc appuyé au mur.

— J'ai eu toutes les peines à me glisser hors des lignes de Mandeville, père. C'eût été le cas de n'importe quel autre messager. Un cavalier, en particulier, comme on aurait pu en envoyer un pour informer le shérif, n'avait pratiquement aucune chance de rester en vie. Ils se sont emparés de tous les chevaux, bétail, arcs et autres épées sur trois comtés ; un homme à cheval les attirerait comme une meute de loups affamés. Je suis peut-être bien le premier parce que je n'avais

rien sur moi qui méritait de me tuer. Hugh Beringar n'est peut-être pas au courant, en effet.

Au seul énoncé de ce nom, Radulphe et Cadfael sursautèrent. L'abbé se tourna vivement pour dévisager longuement le jeune homme qui posait sur lui un regard confiant.

— Vous connaissez le nom du seigneur shérif ? Comment expliquez-vous cela ?

— C'est la raison, enfin l'une des raisons pour lesquelles c'est moi qu'on a désigné pour venir ici. Je suis né dans cette région. Je me nomme Sulien Blount. Mon frère est le maître de Longner. Vous ne m'avez sûrement jamais vu, mais Hugh Beringar connaît bien ma famille.

« Alors voilà, songea Cadfael, satisfait par cette réponse, et observant le garçon des pieds à la tête, alors voilà le cadet qui a choisi d'entrer dans les ordres il y a tout juste un an, qui est allé à Ramsey pour son noviciat à la fin de septembre, en gros à l'époque où son père a remis le champ du potier au prieuré de Haughmond. Mais je me demande bien pourquoi il a opté pour les bénédictins alors que sa famille avait un faible pour les augustiniens. Il aurait aussi bien pu partir avec le champ et se retrouver benoîtement parmi les chanoines de Haughmond. Enfin, je ne vais quand même pas critiquer un choix qui flatte mes propres préférences, reprit-il pour lui-même, en jetant un œil à la tonsure du jeune homme avec ses cheveux d'or sombre qui poussaient parmi un cercle humide de cheveux noirs. Il aimait la modération et le goût pour l'humaine bonté qui caractérisent les membres de l'ordre de saint Benoît, comme moi. » Il était déconcerté par le fait que ces réflexions sans malice provoquaient d'autres questions, tout aussi pertinentes. Pourquoi avoir été se perdre à Ramsey ? Pourquoi n'être pas resté ici, à Shrewsbury ?

— Je me charge sous peu d'informer Hugh Beringar, le rassura l'abbé, sur tout ce que vous m'avez raconté. Ainsi, selon vous, Geoffroi de Mandeville s'est emparé de Ramsey. Comment est-ce arrivé ? Et quand ?

Sulien s'humecta les lèvres et dépeignit calmement, d'une façon claire, le tableau qu'il n'avait cessé d'avoir sous les yeux depuis une semaine.

— Eh bien, cela remonte à neuf jours. Comme tout le monde dans le pays, nous savions que le comte était revenu sur les terres qui lui avaient appartenu naguère, qu'il avait rassemblé tous ceux qui l'avaient servi ou qui vivaient à l'écart de la loi, à l'abri des bois, et qui étaient maintenant disposés à se mettre à son service dans son exil. Mais on ignorait où étaient ses forces et on ne nous avait pas avertis de ses intentions à notre égard. Vous savez sans doute que Ramsey est quasiment une île où l'on ne peut accéder à pied sec que par une unique chaussée. C'est certainement pour cela que l'endroit a été choisi par ceux qui voulaient se retirer du monde.

— Et aussi la raison pour laquelle le comte tenait à le prendre pour lui, conclut l'abbé d'une voix triste. Oui, jusque-là, ça va.

— Mais quel besoin avions-nous de mettre des gardes devant cette chaussée ? Et en tant que religieux, aurions-nous pu y poster des gardes armés, même si on avait su ? Ils sont arrivés par milliers, murmura Sulien qui n'employait visiblement pas un tel chiffre à la légère, et ont pris possession des lieux. Ils nous ont conduits dehors puis emmenés jusqu'au portail et chassés manu militari après nous avoir tout pris, à l'exception de notre habit. Ils ont mis le feu à une partie de la clôture et ceux qui avaient osé les défier, sans violence aucune, ils les ont battus ou tués. Ceux qui s'attardaient dans le voisinage, bien qu'à l'extérieur de l'île, ont reçu une pluie de flèches. Ils ont transformé notre maison en un antre de bandits et de tortionnaires, qu'ils ont rempli d'armes et d'hommes pour les utiliser. De cette place forte, ils sortent pour voler, piller et massacrer. A des milles à la ronde, plus personne ne peut plus cultiver son champ ou conserver chez lui d'objets de valeur. Voilà comment ça s'est passé, père, et je sais de quoi je parle.

— Votre abbé ? demanda Radulphe.

— L'abbé Gauthier est un homme de grand courage, croyez-moi. Le lendemain, il a pénétré seul dans leur camp, portant une torche allumée au feu qu'ils avaient mis et il a brûlé

plusieurs de leurs tentes. Il les a tous excommuniés jusqu'au dernier. Le miracle est qu'ils ne l'aient pas tué. Ils se sont contentés de se moquer de lui et l'ont laissé partir sans le toucher. Mandeville a confisqué tous les manoirs de l'abbaye qui étaient à portée de main pour les donner à tenir et à fortifier à ses lieutenants. Mais, en général, ceux qui se trouvent plus loin, il les a laissés tranquilles. L'abbé Gauthier a amené la plupart des nôtres pour s'y réfugier. Il était en sûreté quand j'ai réussi à aller jusqu'à Peterborough. La cité n'est pas encore menacée.

— Mais je ne comprends pas pourquoi il ne vous a pas également pris avec lui, intervint l'abbé. Qu'il tienne à avertir les fidèles du roi, cela me paraît évident, mais pourquoi ce comté en particulier ?

— J'ai mis tout le monde au courant partout sur mon passage, père, mais si mon abbé m'a envoyé ici, c'est dans mon propre intérêt, car j'ai des difficultés personnelles, lâcha Sulien d'une voix hésitante, le regard baissé. Je m'en étais ouvert à lui, comme c'était mon devoir ; quand cette catastrophe nous est advenue, avant qu'on ait eu le temps de les résoudre, il m'a ordonné de me soumettre à vous, moi et mes soucis, et d'accepter de vous ce qu'il vous plaira de me donner, conseil, pénitence, absolution, que sais-je ? En un mot, tout ce qui vous paraîtra à propos, me concernant.

— Bon, ceci nous regarde uniquement vous et moi, répondit vivement Radulphe, ça peut attendre. Je souhaiterais en savoir plus sur la terreur qui règne dans les Fens. Nous avons appris ce qui s'était produit à Cambridge mais si cet homme a établi une base sûre à Ramsey, quel autre endroit à proximité risque de se trouver en péril ?

— Il s'est installé depuis peu, et ce sont d'abord les villages proches qui ont eu à souffrir. Il n'est pas de chaumière assez modeste pour n'avoir pas de tribut à lui offrir, sinon il se paiera sur l'habitant. Mais je sais que l'abbé Gauthier craignait pour Ely, qui est une ville très riche, située dans un pays que le comte connaît parfaitement. Il va rester dans les marais où nulle armée au monde ne pourrait le forcer à livrer bataille.

Ce jugement fut accompagné d'un mouvement de tête et d'une flamme dans le regard qui révélait plutôt quelqu'un qui apprend à manier les armes qu'un novice qui vient d'entrer au couvent. Cela n'avait pas non plus échappé à Radulphe qui échangea avec Cadfael un long regard muet à l'insu du garçon.

— Bon, eh bien, voilà ! Si vous n'avez rien d'autre à nous apprendre, il faut tout de suite porter ces renseignements à Hugh Beringar. Voulez-vous bien vous en charger, Cadfael ? Frère Sulien va rester avec moi, et vous, vous nous enverrez frère Paul. Prenez un cheval et revenez ici dès votre retour.

Un peu plus d'une demi-heure après, frère Paul, le maître des novices, ramena au parloir de l'abbé un Sulien bien différent ; il s'était nettoyé de la boue accumulée sur sa route, il était rasé, avait enfilé un habit sec, et ses cheveux, s'ils n'étaient pas débarrassés de leurs mèches rebelles, étaient au moins coiffés fort correctement. En signe d'obéissance, il joignit les mains devant l'abbé, avec toutes les marques de l'humilité et du respect, mais toujours avec ce même regard confiant, direct dans ses yeux bleu clair.

— Laissez-nous, Paul.

Puis, s'adressant à Sulien après que Paul eut doucement refermé le battant :

— A nous, maintenant. Avez-vous déjeuné ? Le repas au réfectoire n'aura pas lieu avant un moment, or cela m'étonnerait que vous ayez mangé aujourd'hui.

— Non, père, je suis parti avant l'aube. Frère Paul m'a donné du pain et de la bière, ce dont je lui suis reconnaissant.

— En ce cas, je suggère que nous en venions à ce qui vous trouble. Inutile que vous restiez debout, j'aime mieux que vous soyez installé confortablement. Vous n'en serez que plus à l'aise pour parler librement. Considérez-moi comme le représentant de l'abbé Gauthier.

Sulien obtempéra, docile, mais sans parvenir à se détendre, incapable aussi de livrer du fond de son cœur ce qui n'était que des mots qu'il lui fallait prononcer. Il s'assit le dos très droit, les yeux baissés à présent, les phalanges de ses mains jointes étaient toutes blanches.

— Je suis entré comme postulant à Ramsey à la fin septembre de l'an passé. Je me suis efforcé de me montrer fidèle à mes vœux mais des difficultés se sont présentées que je n'avais pas prévues, et on m'a demandé des choses que je n'avais jamais envisagées. Peu après mon départ de chez moi, mon père est allé rejoindre les armées du roi et il se trouvait avec lui à Wilton. Vous savez peut-être déjà comment il est mort avec l'arrière-garde qui protégeait la retraite du roi. C'est à moi qu'est échu le devoir de ramener son corps au manoir pour qu'on l'y enterre ; c'était en mars dernier. J'avais eu l'autorisation de mon abbé et je suis rentré exactement le jour prévu. Seulement voilà... ce n'est pas facile d'avoir deux maisons alors qu'on n'a pas tout à fait renoncé à la première ni tout à fait adopté la seconde et qu'on se trouve forcé à parcourir deux fois le trajet. D'autre part, il y a eu des tiraillements à Ramsey, récemment, qui nous ont scindés en plusieurs groupes. Pendant un moment l'abbé Gauthier a remis sa charge à frère Daniel, qui ne lui arrivait pas à la cheville, ça s'est vu tout de suite. D'accord, c'est terminé à présent, mais ça n'a rien arrangé. A l'heure qu'il est, mon année de noviciat tire à sa fin et je ne sais ni ce que je veux faire, ni ce que je veux tout court. J'ai demandé à mon abbé un délai supplémentaire avant de prononcer mes vœux définitifs. Quand cette catastrophe est advenue, il a jugé préférable de m'expédier ici, parmi mes frères de Shrewsbury. Et maintenant je me remets entre vos mains pour me servir de guide et de mentor, en attendant que je puisse y voir plus clair par moi-même.

— Si je comprends bien, vous doutez de votre vocation.

— Oui, père, je n'en suis plus sûr. Je me sens ballotté entre deux vents contraires.

— L'abbé Gauthier ne vous a pas simplifié la vie ; il vous a envoyé à l'endroit précis où ils soufflaient le plus fort, remarqua l'abbé en plissant le front.

— Je crois, père, que pour lui, ça n'était que justice. C'est ici chez moi, mais il ne m'a jamais dit de rentrer chez moi. Ce qu'il voulait, c'est que je sois protégé par la discipline que j'ai choisie et qu'en même temps j'éprouve toute la force de l'attraction causée par ma famille et mon foyer ; et puis, s'écria Sulien, levant soudain ses grands yeux bleus qui ne cillaient pas,

profondément troublé, mais avec vaillance, pourquoi faudrait-il qu'il m'ait simplifié la vie, si à la fin je dois découvrir la réponse que je cherche ? Mais je suis incapable de prendre une décision dans la mesure où j'ai honte de simplement regarder en arrière.

— C'est tout à fait injustifié, répliqua Radulphe, vous n'êtes pas le premier et vous ne serez pas le dernier à regarder derrière vous, ni le premier ou le dernier à tourner le dos, si c'est ce qui vous convient mieux. Chacun a en lui une seule vie et une seule nature à consacrer au service de Dieu, et s'il n'y avait qu'une manière unique d'opérer, entrer au couvent et rester célibataire, on cesserait de procréer, il n'y aurait plus de naissances, le monde serait dépeuplé, donc on n'adorerait plus Dieu ni dans un monastère ni en dehors. Il sied à l'homme de regarder en lui-même et d'utiliser au mieux de ses capacités les différents dons qu'il a reçus de son Créateur. Vous avez parfaitement raison de vous interroger sur ce que vous avez cru juste, si vous avez le sentiment que cela peut ne plus l'être. Ne commettez pas l'erreur de penser que vous êtes lié en quoi que ce soit. On ne veut justement pas que vous vous sentiez lié. Si on n'est pas libre, on ne pourra jamais donner librement, vous ne croyez pas ?

Pendant quelques instants, le jeune homme le regarda silencieusement de ses yeux limpides comme des jacinthes, les lèvres serrées, étudiant son mentor plutôt que lui-même. Puis, il lança délibérément :

— Je ne suis même pas sûr de mes propres actes, père, je crois toutefois que si j'ai sollicité mon entrée dans les ordres, c'était pour de mauvaises raisons. C'est pourquoi j'ai tellement honte aujourd'hui d'envisager d'y renoncer.

— Eh bien, mon fils, voilà peut-être une bonne raison pour que l'ordre vous libère de vos vœux.

Beaucoup sont venus à nous pour de mauvaises raisons, qui ont fini par s'avérer bonnes. Mais rester contre vents et marées, en dépit de la vérité, ce serait un péché dicté par l'orgueil et l'obstination. Je ne vous rends pas non plus les choses plus simples, ajouta-t-il avec un sourire, en voyant le garçon hausser les sourcils, plein de confusion et de désespoir. Je ne vous ai pas demandé pourquoi vous êtes entré parmi nous ; j'inclinerais à

croire que vous avez voulu fuir le monde extérieur au lieu d'embrasser celui du dedans. Vous êtes jeune, vous connaissez bien peu le monde extérieur ; peut-être vous êtes-vous mépris sur le visage qu'il vous a présenté. A présent, rien ne vous presse. Dans l'immédiat, prenez donc votre place dans notre communauté, mais à l'écart des autres novices. Je ne voudrais pas que vos troubles jettent le trouble dans leur esprit. Reposez-vous quelques jours, priez constamment pour trouver la voie, croyez fermement que vous la découvrirez, et puis choisissez. Car le choix ne peut venir que de vous. Nul ne pourra s'en charger à votre place.

— D'abord Cambridge, s'écria Hugh, arpantant, irrité, à grandes enjambées la cour intérieure du château, s'efforçant de digérer les nouvelles qui venaient de lui parvenir de la région des Fens, ensuite Ramsey, et maintenant Ely, qui se trouve en danger ! Il a raison, votre petit jeune, un butin pareil, un loup comme ce Mandeville ne cracherait pas dessus ! Je vais vous dire une bonne chose, Cadfael. Vous savez ce qui me plairait ? Sortir tout ce qu'on a de lances, épées et autres arcs à l'armurerie et choisir quelques hommes qui n'ont pas froid aux yeux. Étienne est lent à réagir. Il serait même plutôt paresseux tant qu'on ne le provoque pas, mais maintenant il va falloir qu'il se décide à lutter contre cette racaille. Il aurait dû tordre le cou de Mandeville quand il l'avait sous la main. Il l'avait prévenu assez souvent.

— Il y a peu de chances pour qu'il s'adresse à vous, objecta judicieusement Cadfael, même s'il a décidé de lever de nouvelles troupes pour chasser cette meute. Une chose est sûre, il peut toujours en appeler aux comtés voisins. Il va avoir besoin d'hommes et vite.

— Il va en avoir et vite, répliqua Hugh, la mine sombre, parce que je suis prêt à me mettre en route dès qu'il en aura donné l'ordre. Il ne lui sera peut-être pas nécessaire, j'en conviens, de recruter des gens jusque sur les marches, sachant qu'il a à peu près autant confiance en Chester qu'en Essex et le tour de Chester viendra aussi. Mais de quelque manière que les choses tournent, je serai prêt. Puisque vous devez rentrer, vous

voudrez bien remercier l'abbé pour ces nouvelles, Cadfael. On va mettre au travail les armuriers et les fabricants de flèches et d'arcs, préparer les chevaux également. Peu importe qu'on en ait besoin ou non en définitive, c'est toujours bon pour la garnison d'avoir à se remuer de temps à autre.

Il prit le chemin de la cour extérieure en compagnie de son ami qui s'en allait, les sourcils froncés, continuant à réfléchir à cette complication nouvelle alors que la situation de l'Angleterre était déjà passablement confuse et troublée.

— C'est drôle, cette relation qui existe entre la vie des grands et celle des petits. Mandeville va se venger dans l'est et renvoie ce garçon qui vient de Longner dans ses foyers, à deux pas des marches galloises. Vous ne croyez pas que le destin s'est montré généreux envers lui ? C'est bien possible. Vous ne l'aviez encore jamais vu, il me semble. Quant à moi, j'ai toujours pensé que le cloître, ça n'était pas fait pour lui.

— A ce que j'ai cru comprendre, répondit Cadfael, sans se compromettre, il n'a peut-être pas prononcé ses vœux définitifs. Il nous a expliqué qu'il avait des difficultés qui n'avaient pas encore trouvé de solution, que son abbé l'avait chargé d'en parler à Radulphe. Qui sait s'il n'a pas pris peur maintenant que le moment fatidique approche. Ce sont des choses qui arrivent ! Bon, je me sauve. Je vais voir ce qu'envisage Radulphe à son sujet.

Ce que Radulphe avait en tête pour cette âme troublée, Cadfael l'apprit dès son retour quand il se présenta au parloir de l'abbé, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre. A cette heure, l'abbé était seul à son bureau, le nouvel arrivant ayant été envoyé se reposer de son long voyage pédestre avant de prendre sa place, non sans quelques précautions, parmi ses frères, à défaut d'être partie intégrante de la communauté.

— Il lui faut quelques jours au calme, commença Radulphe, qu'il ait le temps de prier et de réfléchir. Il doute de sa vocation et, pour être tout à fait franc, moi aussi. Mais je ne sais rien de son état d'esprit et de son comportement quand il a pris la décision de renoncer au monde. Je ne suis donc pas en position de porter un jugement sur la sincérité de ses motifs ni sur les

réserves qu'il émet à présent. Mais je peux veiller à ce qu'il ne soit pas exposé à un choc ou à un souci quelconque susceptible de le troubler alors qu'il a besoin de toute sa tête. Je ne veux pas qu'on lui rappelle constamment le sort qu'a subi Ramsey ni, puisqu'on en est là, qu'on lui parle de l'histoire du champ du potier. Qu'il ait donc toute la tranquillité et la solitude voulues pour se tirer d'affaire, ensuite on verra. Quand il sera prêt à revenir me parler, j'ai donné ordre à frère Vitalis qu'on me l'amène aussitôt.

Entre temps, il ne serait pas mauvais que vous le preniez avec vous au jardin aux simples pour vous donner un petit coup de main. Sauf pour les offices, je ne tiens pas à ce qu'il soit avec les autres. Au réfectoire et au dortoir, frère Paul gardera un œil sur lui. Pendant les heures de travail, il sera en votre compagnie, vous qui connaissez sa situation.

— J'ai songé, émit Cadfael, se frottant pensivement le front, qu'il sait certainement que Ruald est ici. Ce jeune homme a décidé d'entrer dans les ordres plusieurs mois après que Ruald eut pris l'habit. Ruald a toujours été le tenancier des Blount ; il a vécu près du manoir, et d'après Hugh, le petit Sulien était toujours fourré à l'atelier. Le couple l'aimait beaucoup ; ils n'avaient pas d'enfants, rappelez-vous. Il n'a pas mentionné Ruald, ni demandé à le voir ? Et s'ils tombent nez à nez ?

— En ce cas, pas d'objection. C'est son droit et je ne compte pas le laisser en quarantaine *ad vitam aeternam*, mais, dans l'immédiat, les événements de Ramsey sont encore trop proches, et il a trop de problèmes personnels pour pouvoir se consacrer à ceux des autres. Il n'a pas encore prononcé ses vœux personnels, murmura Radulphe, réfléchissant non sans une inquiétude résignée sur les souffrances complexes des jeunes. On peut au moins lui fournir pendant un moment un havre de paix. Mais sa volonté et ses actes ne dépendent que de lui. Quant à cette épée de Damoclès qui plane sur Ruald, ça ne serait pas très malin de refuser de voir cette menace, si Hugh ne s'est pas trompé sur leurs relations, ce ne sera qu'une source de chagrin de plus pour ce petit. Ne pourrait-on pas la lui épargner pendant un jour ou deux ? Maintenant si ça doit arriver, ça

arrivera. Ce n'est plus un gamin, on ne peut pas assumer ses difficultés à sa place.

Ce fut au matin du second jour qui suivit son arrivée que Sulien rencontra frère Ruald en présence du seul frère Cadfael. Lors de chaque office, il l'avait vu parmi les autres religieux ; une ou deux fois leurs regards s'étaient croisés et il lui avait souri de l'autre côté du chœur, ne recevant en échange qu'un long regard plein d'une douceur abstraite, comme si le plus âgé voyait son cadet à travers un voile d'émerveillement extatique où les attachements anciens n'avaient plus leur place. Et voilà qu'ils arrivèrent au même moment dans la grande cour et se rejoignirent à la hauteur de l'entrée sud du cloître, Sulien sortant du jardin, suivi à quelques pas par Cadfael, et Ruald, qui revenait de l'infirmerie. Sulien avait la démarche impétueuse de la jeunesse, maintenant qu'il ne souffrait plus de ses ampoules aux pieds ; il tourna le coin de la grande cour avec tant de vivacité qu'ils faillirent se heurter. Tous deux s'arrêtèrent net, reculèrent avec un mot d'excuse qui leur monta aussitôt aux lèvres. Ici, en plein air, sous un grand ciel encore parcouru de traînées d'or de la nuance des primevères, dernières traces d'un lever de soleil lumineux, ils étaient face à face, comme d'humbles mortels, sans que l'ombre de la gloire divine s'interpose entre eux.

— Sulien ! s'exclama Ruald, les bras grands ouverts, et il embrassa rapidement son jeune compagnon. Je t'ai vu à l'église le premier jour. Comme je suis heureux que tu sois là, sain et sauf !

Sulien resta muet pendant un moment, observant son aîné de la tête aux pieds, fasciné par la sérénité qu'exprimait son visage maigre et cet air étrange qu'il avait d'avoir enfin trouvé un foyer, plus ravi qu'il ne l'avait jamais été de s'y être installé, loin de son ancien métier, de sa vie conjugale, de sa maison, au sein de cette communauté. Cadfael resta à l'écart, près du coin de la haie de buis, examinant attentivement les deux religieux. Pendant un court instant, il vit Ruald avec les yeux de Sulien, il vit un homme sûr d'avoir opéré le bon choix, qui rayonnait d'une joie sans mélange, que ressentiaient tous ceux qui l'approchaient. Pour celui qui ignorait l'ombre de la menace qui

pesait sur lui, il paraissait être au comble du bonheur. Et le plus extraordinaire était que c'était vrai. Un véritable miracle !

— Et toi ? lança Sulien, le regardant toujours et se rappelant. Comment te portes-tu ? Tu vas bien ? Oui, ça se voit !

— Mais oui, je vais très bien. Beaucoup mieux même que je ne le mérite.

Il prit le jeune homme par la manche et ils se dirigèrent tous deux vers l'église. Cadfael les suivit d'un pas lent, sans chercher à surprendre leur conversation. A en juger par les apparences et leur pas tranquille, Ruald devait parler de choses ordinaires, comme un moine à un autre. Il avait été informé de la façon dont Sulien avait fui Ramsey, ce qui était le cas de tout le monde ici, mais manifestement il ne savait rien des doutes qui torturaient le garçon. Il était tout aussi clair qu'il ne comptait pas souffler mot de ses propres soucis et du danger qui pouvait s'abattre sur lui d'une minute à l'autre. En les voyant de dos, le jeune, vif et impétueux, le plus âgé, plus patient, traînant un peu la jambe, on pensait forcément à un père et son fils partant à leur travail, et l'aîné, comme tout père qui se respecte, ne voulait pas que ce qui le menaçait, lui, puisse assombrir l'horizon brillant de la foi qui attendait son fils.

— On reprendra Ramsey et on en délogera les forces du mal même s'il nous faut nous armer de patience. J'ai prié pour ton abbé et tes frères.

— Moi aussi, avoua Sulien, morose. Tout au long du chemin. Je suis content d'avoir échappé à cette terreur. Mais c'est pire pour les malheureux qui vivent dans la région. Eux n'ont nulle part où fuir.

— On prie également pour eux. Ils reviendront et tout cela se paiera.

L'ombre du porche sud se referma sur eux ; sur le point de se séparer, ils s'arrêtèrent, hésitants, Ruald pour gagner sa stalle, Sulien, sa modeste place parmi les novices, avant que Ruald ne prenne la parole d'une voix toujours calme, unie mais, sous-jacent, il y avait quelque chose de très profond, comme une plainte feutrée, sourde, qui résonnait comme une cloche au loin.

— As-tu eu des nouvelles de Generys, après son départ ?
Même indirectement.

— Non, pas un mot, répondit Sulien, surpris, frissonnant.

— Moi non plus, je n'en méritais pas mais, par bonté, on m'en aurait informé si on avait su quelque chose. Elle t'aimait comme son fils, alors j'ai pensé que peut-être... j'aimerais tellement savoir si elle va bien.

Sulien resta longtemps silencieux, les yeux baissés.

— Et moi donc, finit-il par murmurer d'une voix très basse.
Mon Dieu, comme j'en serais heureux !

CHAPITRE CINQ

S'il y avait quelque chose que frère Jérôme n'aimait pas, c'était de ne pas être pleinement informé de tout ce qui se passait dans la clôture ; il avait l'impression qu'en ce qui concernait le novice qui s'était enfui de Ramsey, certaines choses étaient restées secrètes. L'abbé avait certes clairement mentionné au chapitre l'affaire de Ramsey, ainsi que la terreur qui régnait dans les Fens, et exprimé l'espoir que le jeune frère Sulien, qui avait trouvé refuge à l'abbaye en transmettant la nouvelle, aurait la possibilité de rester au calme pendant un certain temps afin de se remettre de ses émotions. Ce qui ne manquait ni de bon sens ni de gentillesse, c'était entendu. Mais au jour d'aujourd'hui, tout le monde dans la maison savait qui était Sulien. Le moyen en ce cas de ne pas établir de corrélation entre son retour et cette morte, là, qu'on avait découverte dans le champ du potier d'une part, et l'ombre qui d'autre part s'étendait sur frère Ruald ? Il était donc en droit de se demander s'il connaissait tous les détails de l'histoire et ce qu'il ressentirait si on le mettait au courant de tout. Que pouvait-il bien penser de l'ancien locataire de sa famille ? Pourquoi diable l'abbé avait-il tant insisté pour qu'on le laisse tranquille, tout en s'arrangeant pour qu'il accomplisse ses tâches quotidiennes sans trop se mêler aux autres ? Et aussi, quand Sulien et Ruald se rencontraient, que se raconteraient-ils ? Comment se comporteraient-ils ?

D'ailleurs à présent, chacun savait qu'ils s'étaient rencontrés. Ne les avait-on pas vus entrer côté à côté à l'église pour la messe, bavardant paisiblement ? Quand ils s'étaient quittés pour prendre leur place respective, on n'avait pas remarqué de changement dans leur attitude ; ensuite, ils étaient

partis vaquer à leurs occupations du même pas, sans que leur visage change. Frère Jérôme les avait observés avec une attention maniaque, mais il n'en était pas plus avancé, ce qui l'agaçait prodigieusement. Il était très fier de tout savoir de ce qui se passait à l'intérieur et à proximité immédiate de l'abbaye, et s'il n'arrivait pas à savoir exactement ce qu'il en était sur ce point, sa réputation ne s'en relèverait pas. De plus, ses relations avec le prieur Robert risquaient de fraîchir sérieusement. Robert avait sa dignité qui lui interdisait de fourrer partout son long nez aristocratique, mais il n'en attendait pas moins d'être parfaitement informé par son espion ordinaire. Si jamais il s'apercevait que celui qu'il considérait comme une source infaillible avait trompé son attente, il pourrait bien soulever ses minces sourcils argentés, ce qui ne présageait rien de bon.

Ainsi, quand frère Cadfael sortit avec une pleine besace de médicaments pour visiter un malade qui venait de se présenter à l'hôpital de Saint-Gilles, ce même après-midi, déplacement dont il profiterait pour regarnir l'armoire à pharmacie, laissant le jardin aux simples à ses deux assistants, dont l'un, frère Winfrid, était manifestement occupé à bêcher les carrés dégarnis de légumes en prévision de l'hiver, frère Jérôme sauta sur l'occasion pour aller mener son enquête.

Il ne sortait jamais sans être chargé d'une mission ; en l'occurrence, frère Petrus avait besoin d'oignons pour préparer le souper de l'abbé, or on venait justement d'en arracher qui séchaient sur de petites claies dans le magasin de Cadfael. En temps ordinaire, frère Jérôme eût délégué cette tâche servile à quelqu'un d'autre, mais ce jour-là il se déplaça personnellement.

Dans l'atelier du jardin aux simples, Sulien triait diligemment des haricots pour les semaines de l'an prochain, jetant ceux qui lui paraissaient gâtés et plaçant les meilleurs dans un pot certainement fabriqué par frère Ruald dans sa vie antérieure. Depuis le pas de la porte Jérôme l'examina sur toutes les coutures, prudemment, avant d'entrer et de l'interrompre dans son travail. Il ne lui en fallut pas plus pour soupçonner qu'il y avait des choses que lui, Jérôme, ignorait ou ne connaissait qu'imparfaitement. D'abord et pour commencer,

le sommet du crâne de ce Sulien n'avait pas été débarrassé de cette forêt de cheveux superflus qui choquait singulièrement le sens des convenances de Jérôme. Pourquoi ne s'était-il pas donné la peine de rendre visite au coiffeur ? Pourquoi cette allure de chien fou, enfin ? Et puis, il travaillait à des choses simples, parfaitement serein, d'une main qui ne tremblait pas, sans se soucier le moins du monde, apparemment, de ce qu'il venait d'apprendre de la bouche de Ruald. Jérôme ne pouvait imaginer que ces deux-là aient pu traverser ensemble la grande cour sans qu'un seul mot soit prononcé concernant cette femme assassinée, découverte dans un champ qui avait jadis appartenu au père du garçon et que Ruald lui-même avait travaillé. C'était là le principal sujet de conversation de tous les médisants de la communauté, comment pouvait-on ne pas s'y intéresser ? De plus Sulien et sa famille, s'ils se décidaient à l'appuyer, pourraient s'avérer de puissants protecteurs pour un homme qui risquait bientôt d'être accusé de meurtre. A la place de Ruald, Jérôme n'aurait pas barguigné à les solliciter et aurait déballé toute son histoire à la première occasion. Il ne lui vint pas une seule seconde à l'esprit que Ruald avait pu agir différemment. Malgré cela, ce jeune qu'il ne pouvait pas comprendre continuait à trier attentivement ses graines, sans penser à rien d'autre, selon toute apparence, et il semblait même avoir surmonté la tension nerveuse que lui avait value le sac de Ramsey.

Sulien se tourna au moment où l'ombre de son visiteur s'étendit sur lui et, voyant le visage de Jérôme, il attendit avec déférence de savoir ce qu'il lui voulait. Pour le moment, il trouvait tous les religieux plus ou moins semblables et il n'avait pas encore échangé trois mots avec ce petit bonhomme chafouin. Avec son visage étroit, grisâtre, ses épaules voûtées, Jérôme paraissait plus âgé qu'il ne l'était en réalité. Et c'était le devoir de tout jeune moine de se montrer serviable et obéissant envers un plus vieux.

Jérôme lui demanda des oignons, et Sulien alla au magasin lui en chercher ; il choisit les plus beaux, les plus ronds puisqu'ils étaient destinés à la table de l'abbé.

— Eh bien, commença Jérôme d'un ton doucereux, comment vous portez-vous maintenant, après toutes les épreuves que vous avez traversées ? Vous vous entendez bien avec frère Cadfael ?

— Très bien, je vous remercie, répondit Sulien, prudent, ne sachant pas trop où voulait en venir ce visiteur plein de sollicitude, dont l'apparence n'était pas précisément rassurante ni la voix vraiment sympathique, malgré le mal qu'il se donnait pour cela. Oui, j'ai de la chance d'être ici et je remercie Dieu de m'avoir délivré.

— C'est tout à votre honneur, murmura Jérôme d'une voix enjôleuse. Je crains toutefois qu'il n'y ait dans ce couvent de quoi vous rendre soucieux. J'aurais souhaité que vous arriviez parmi nous à une période plus propice.

— Moi aussi, je vous l'assure ! acquiesça chaleureusement Sulien, qui avait toujours devant les yeux la catastrophe de Ramsey.

Jérôme vit là un encouragement. Ce jeune homme, après tout, était peut-être disposé à se confier, si on savait l'y inciter adroitemment.

— Je suis de tout cœur avec vous, continua-t-il sur le même ton. Après tout ce que vous avez subi, cela a dû être un choc terrible de rentrer dans votre pays et d'être confronté à cela. Cette mort dont nous avons été informés par hasard, et pire encore, savoir que l'un d'entre nous est l'objet de soupçons très sérieux, et que toute votre famille connaît si bien...

Il était si à l'aise sur ce sujet qu'il ne remarqua pas que Sulien se contracta des pieds à la tête ni qu'il devint pâle comme un linge.

— Une mort ! s'exclama-t-il brusquement. Mais *qui* est mort ?

Ainsi coupé dans son élan, Jérôme cligna des yeux, la bouche grande ouverte ; il se pencha pour regarder le jeune homme jusqu'à l'âme, le suspectant de dissimulation. Mais les yeux bleus tout écarquillés qui lui rendirent son regard avaient la limpidité du cristal, si bien que Jérôme lui-même, passé maître en l'art de noyer le poisson, et dans les filets duquel tous

essaient de ne pas tomber, vit que cette idée ne tenait pas debout, que le garçon était absolument sincère.

— Vous prétendez, lança Jérôme incrédule, que Ruald ne vous a parlé de rien ?

— D'un décès ? Jamais de la vie ! Je ne comprends rien à ce que vous me racontez, mon frère.

— Mais ce matin, vous êtes allés ensemble à la messe, protesta Jérôme, s'accrochant désespérément à ses certitudes. Je vous ai vus, vous avez parlé ensemble...

— Oui, en effet, mais de rien de tel. Je connais Ruald depuis ma plus tendre enfance. J'ai été heureux de le retrouver, de voir la solidité de sa foi et de constater à quel point il est satisfait de son sort. Mais de quoi me parlez-vous ? Je vous en prie, soyez plus clair !

Jérôme, qui était venu glaner des informations, était à présent en train d'en fournir.

— J'étais sûr que tout cela vous était connu.

Et il lui révéla tout à trac la découverte effectuée dans le champ du potier et ce qu'était censé penser Hugh Beringar de l'identité de la victime et de son meurtrier présumé.

— Il ne m'en a pas soufflé mot, répliqua Sulien d'une voix unie, presque lointaine, comme si toutes ses idées se concentraient déjà sur cette sinistre réalité et qu'il se retirait en lui-même pour y contenir dans le secret tout ce que cela impliquait et signifiait.

Son regard bleu était impénétrable et fixait Jérôme sans ciller.

— Vous avez parlé de forte probabilité. Mais on ne sait pas, en réalité ? Ni lui ni personne n'a pu identifier cette femme ?

— Personne ne le pourrait. Elle n'a plus rien de reconnaissable. Un squelette, c'est tout ce qui reste, murmura Jérôme à qui ce rappel de ce qui attend chacun de nous donna la chair de poule. A ce qu'il paraît, elle est morte depuis au moins un an, peut-être plus, cinq ans si ça se trouve. La terre ne loge pas tous les corps à la même enseigne.

Tout crispé, Sulien resta un bon moment à digérer la nouvelle et son visage évoquait un masque.

— Vous avez mentionné, je crois, que cette mort jetait l'ombre d'un doute sur un religieux de cette maison. C'était une allusion à frère Ruald, j'imagine.

— Eh, le moyen d'éviter cela ? répondit frère Jérôme, ce qui ne manquait pas de bon sens. S'il s'agit bien d'elle, on va d'abord aller voir de son côté, non ? On n'a entendu parler d'aucune autre femme à avoir fréquenté cet endroit avant de disparaître sans un traître mot d'explication. Quoi qu'il en soit, vivante ou morte, on ne peut être sûr de rien.

— C'est impossible, affirma Sulien sans ambages. Frère Ruald avait pris l'habit depuis un mois et plus quand elle est partie. Hugh Beringar le sait.

— Il n'en disconvient pas, mais ça n'en est pas impossible pour autant. Il l'a revue deux fois, en compagnie de frère Paul, pour parler de ce qu'il lui avait laissé. Qui peut jurer qu'il n'est pas retourné la voir seul ? Il n'était pas prisonnier dans la clôture, il est allé avec d'autres travailler sur la Gaye et ailleurs sur nos terres. Qui peut témoigner que personne ne l'a jamais perdu de vue ? De toute façon, poursuivit frère Jérôme, assez satisfait, non sans quelque méchanceté, de l'inaffabilité de son raisonnement, le shérif s'active à reconstituer tous les déplacements de frère Ruald au début de son noviciat. S'il peut s'assurer qu'ils ne se sont pas revus ni disputés, c'est parfait. Sinon, il sait que Ruald est ici, et y restera. Il ne peut pas s'enfuir.

— C'est de la folie, cria le garçon avec une violence soudaine. Quand bien même il y aurait des légions de témoins, je me refuserais à croire qu'il ait pu s'en prendre à elle. Pour moi, ce seraient des menteurs, parce que je le connais. Il est incapable d'une chose pareille. Il est innocent, répéta Sulien, dardant sur Jérôme un regard froid comme une lame.

Jérôme se redressa de toute sa taille, qui était au-dessous de la moyenne, mais son vis-à-vis le dépassait encore de presque une tête.

— Vous vous avancez, mon frère ! C'est un péché que de se laisser entraîner à défendre un frère sous prétexte d'affection. Il faut préférer la vérité et la justice à ces inclinations trop humaines. Cela est écrit en toutes lettres au chapitre soixante-

neuf de la Règle. Si vous connaissez la Règle, comme c'est votre devoir, vous savez que votre attitude est coupable.

Il eût été exagéré de prétendre que Sulien baissa le chef ou les yeux devant cette mercuriale et il aurait sûrement eu droit à un sermon beaucoup plus long si son supérieur, qui avait l'oreille fine, n'avait pas surpris des échos de la voix de Cadfael, qui s'était arrêté un peu plus loin sur le sentier pour échanger quelques mots avec frère Winfrid en train de nettoyer sa bêche et s'apprêtant à ranger ses outils. Jérôme, qui trouvait déjà cette conversation peu satisfaisante, n'avait nulle envie de la voir se compliquer avec l'arrivée d'un tiers, et surtout pas Cadfael, à qui, à la réflexion, on avait peut-être confié cet assistant indiscipliné précisément pour que ce genre de nouvelles ne lui parvienne pas trop tôt. Il valait mieux ne pas insister.

— Mais on vous pardonne, ajouta-t-il magnanime... et pressé. Tout cela a été si soudain pour vous et puis vous aviez déjà été très éprouvé. Je m'arrête là.

Là-dessus, il prit hâtivement congé, non sans dignité et il s'arrangea pour être à une dizaine de pas de la porte quand il croisa Cadfael, à qui il adressa brièvement la parole, ce qui étonna l'herboriste. Quand Jérôme se montrait courtois, c'était chez lui non pas le signe d'une conscience coupable, mais d'un certain embarras.

Sulien déposait dans un bol les haricots qu'il n'avait pas gardés pour les ajouter au terreau quand Cadfael entra dans l'atelier. Il ne leva pas le nez à l'arrivée de ce dernier ; il avait reconnu sa voix et il connaissait son pas.

— Qu'est-ce qu'il voulait, Jérôme ? demanda Cadfael que cela n'intéressait pas vraiment.

— Des oignons. C'est frère Petrus qui l'a envoyé.

Seul le prieur pouvait se permettre de demander ce genre de service à frère Jérôme. Il n'acceptait d'en rendre que si cela lui rapportait faveur ou bénéfice, or le cuisinier de l'abbé, un irascible rouquin venu du nord, n'était pas assez puissant pour cela, même s'il avait été bien disposé envers Jérôme, ce qui était loin d'être le cas.

— Qu'il ait fallu des oignons à frère Petrus, je veux bien le croire. Mais que voulait Jérôme au juste ?

— Savoir si j'étais bien, ici, avec vous, choisit de répondre Sulien. En tout cas, c'est ce qu'il m'a demandé. Seulement, je ne sais pas si je suis bien, ni ce que je dois faire. Mais avant de décider s'il vaut mieux que je reste ou non, je pense qu'il est temps que je retourne voir le père abbé. Il m'y a invité si j'en éprouvais le besoin.

— Allez-y tout de suite, si vous voulez, suggéra simplement Cadfael, le regardant attentivement nettoyer le banc d'une main qui ne tremblait pas, la tête si assidûment penchée que son jeune visage restait dans l'ombre. Vous avez le temps d'icivêpres.

L'abbé Radulphe examina le visiteur d'un œil détaché, bienveillant. En trois jours, le garçon avait changé, ce qui était fort compréhensible. Il s'était bien reposé, ses traits n'accusaient plus ni fatigue ni tension, et son regard ne reflétait plus ni le danger ni l'horreur. Avait-il pour autant résolu ses problèmes ? C'était une autre histoire. En tout cas, une chose était sûre, ni sa démarche ni le dessin ferme de sa mâchoire rasée de près ne trahissaient la moindre indécision.

— Père, commença-t-il sans préambule, je suis venu vous demander la permission d'aller chez moi rendre visite à ma famille. Il est juste que je sois aussi réceptif aux influences du dehors qu'à celles de l'abbaye.

— J'ai cru, répondit doucement Radulphe, que vous aviez trouvé une solution et que vous veniez m'en parler. C'est l'impression que vous donnez. Apparemment, j'ai un peu d'avance.

— Je n'en suis pas encore là, père. Je ne voudrais pas de nouveau m'engager avec trop de hâte.

— Ainsi, vous avez envie de respirer l'air de Longner avant de prendre une décision définitive, permettant à vos proches de s'entretenir avec vous, tout comme nous dans cette clôture. Cela me paraît la moindre des choses. Allez-y en toute liberté. Mieux encore, passez-y donc la nuit, réfléchissez bien à tout ce que vous avez à gagner... ou à perdre. Une fois que vous serez prêt, quand vous serez sûr de vous, vous reviendrez m'exposer clairement votre choix.

— Je n'y manquerai pas, père.

Il s'était exprimé sur le ton qu'il avait appris à pratiquer pendant son année de noviciat à Ramsey, plein d'obéissance et de respect, mais ses yeux, déconcertants, étaient rivés sur un but lointain que lui seul pouvait distinguer. C'est du moins l'impression qu'eut l'abbé qui était aussi adroit à déchiffrer le visage très monastique que présentait Sulien que ce dernier à cacher ses sentiments.

— Partez tout de suite, si vous voulez, et si vous comptez vous en aller maintenant, prenez donc une mule aux écuries, suggéra l'abbé en pensant que le jeune homme avait beaucoup marché ces derniers temps et qu'une concession ne serait pas de trop.

Comme cela, vous y serez dans la soirée. Ah ! et prévenez frère Cadfael que vous ne serez pas rentré avant demain.

— Bien, père ! s'écria Sulien qui, après s'être incliné, sortit avec une rapidité qui amusa l'abbé tout en l'attristant.

Il aurait valu la peine de conserver ce petit si c'était ce vers quoi il penchait, mais Radulphe commençait déjà à le croire perdu pour l'Église. Il était une fois déjà revenu dans sa famille, après avoir opté pour une vie contemplative, pour y ramener le corps de son père, suite au désastre de Wilton ; à cette occasion, il y était resté plusieurs jours et, pourtant, il avait choisi de revenir à son monastère. Il avait eu depuis sept mois pour recon siderer sa position, et ce désir soudain de revoir Longner, sans qu'un devoir filial inéluctable l'y oblige, parut à l'abbé une preuve suffisante de la décision qu'il allait prendre.

Cadfael traversait la cour pour se rendre à l'église quand Sulien l'aborda avec les dernières nouvelles.

— C'est tout à fait normal que vous ayez envie de voir votre mère et votre frère ! s'écria Cadfael. Vous avez notre bénédiction à tous et, quelle que soit votre décision, que Dieu bénisse votre choix !

Il n'empêche qu'en voyant le garçon s'éloigner sur sa mule, il était exactement du même avis que Radulphe. A y bien regarder, Sulien Blount n'était pas taillé dans le bois dont on fabrique les religieux, même s'il s'était donné du mal pour

persévérer dans son choix malheureux. Une nuit chez lui, dans son lit confortable, entouré des siens, réglerait le problème.

Cette conclusion ne résolvait pas une question pertinente qui trottait dans l'esprit de Cadfael pendant la durée des vêpres : qu'est-ce qui avait bien pu être à l'origine de la décision de Sulien, pour commencer ?

Sulien revint le jour suivant pour la grand-messe ; il avait l'air très solennel et décidé ; pour une raison quelconque, il évoquait beaucoup plus un homme en pleine maturité que quand il était arrivé de Ramsey, où il avait enduré de grandes difficultés avec la force et la détermination d'un adulte. Un jeune homme résistant mais fragile avait passé deux jours en compagnie de Cadfael ; c'est un homme mûr, sérieux, sachant ce qu'il veut, qui vint le voir après l'office. Il portait toujours l'habit noir, mais son invraisemblable tonsure, avec ses boucles trop longues d'or sombre parmi ses cheveux plus noirs, lui donnait un air de dérision incongrue alors qu'il était grave comme un pape. « Il est grand temps, songea Cadfael, qu'il retourne d'où il vient vraiment », tout en l'observant affectueusement.

— Je vais voir le père abbé, annonça directement Sulien.

— Je m'y attendais un peu.

— Vous voulez venir avec moi ?

— Est-ce bien nécessaire ? Je suis persuadé que ce que vous avez à confier au seigneur abbé vous regarde seulement lui et vous. Mais je doute qu'il en soit surpris, admit Cadfael.

— Oui, mais il y autre chose, répliqua Sulien, toujours aussi grave. Vous étiez là lors de mon arrivée ; c'est vous qu'il a chargé de répéter au shérif les nouvelles que je vous avais apportées. Je sais par mon frère que vous êtes très lié avec Hugh Beringar. Et j'ai appris des choses que j'ignorais jusqu-là. J'ai été mis au courant de votre découverte dans le champ du potier et de ce que tout le monde en pense. Mais je sais également que ça ne peut pas être vrai. Accompagnez-moi chez l'abbé Radulphe. J'aimerais que vous me serviez de témoin une fois encore. D'ailleurs, il aura peut-être besoin d'un messager aujourd'hui aussi.

Il avait l'air d'y tenir tellement et sa demande était si pressante que Cadfael s'abstint de l'interroger sur le moment.

— Allons-y, si c'est ce que vous voulez.

Ils furent admis au parloir de l'abbé sans autre forme de procès. Il était évident qu'il s'attendait que Sulien lui demande audience dès que la messe serait finie. S'il fut surpris de voir que le garçon avait amené quelqu'un avec lui, soit pour l'aider à défendre la décision qu'il avait prise soit parce que Cadfael avait été désigné pour être son mentor pendant sa période de probation et qu'il avait le sens du devoir, il ne le manifesta ni dans sa voix ni dans son attitude.

— Eh bien mon fils, êtes-vous satisfait de votre séjour à Longner ? Cela vous a-t-il aidé à opérer un choix ?

— Oui, père, répondit Sulien qui se tenait très droit devant lui, un peu crispé ; son regard franc brillait et il était plutôt pâle. Je suis venu vous demander la permission de quitter l'ordre et de retourner dans le siècle.

— C'est à cela que vous êtes arrivé ? murmura l'abbé de la même voix douce. Vous êtes sûr de vous, cette fois ?

— Absolument, père. J'ai eu tort de solliciter mon entrée chez les bénédictins. Je m'en rends compte maintenant ; il y a des choses que j'ai négligées en recherchant la paix de l'esprit. Vous pensiez que la décision m'incombait à moi seul, père.

— Je le pense toujours. Je ne vous adresserai aucun reproche. Vous êtes encore jeune, bien que vous ayez pris un an depuis que vous avez cherché refuge dans un monastère et vous êtes sûrement plus sage. Il vaut bien mieux suivre sa voie avec enthousiasme que rester dans l'ordre sans le vouloir vraiment, perpétuellement dans le doute. Mais je vois, ajouta-t-il en souriant, que vous avez gardé notre habit.

— Bien sûr, père, se rebiffa Sulien, qui y voyait une atteinte à sa jeune dignité. Je ne me suis pas cru autorisé à l'ôter avant que vous me l'ayez permis. Tant que vous ne m'aurez pas rendu ma liberté, je resterai à vos ordres.

— Je vous la rends. J'aurais été heureux que vous décidiez de rester, mais je crois que pour vous c'est mieux comme ça. Vous saurez honorer le siècle. Allez, vous avez ma bénédiction, allez servir où votre cœur vous appelle.

Il s'était légèrement tourné vers son bureau où des affaires concernant le siècle précisément requéraient son attention, pensant que l'audience était terminée, bien qu'il ne manifestât aucune hâte à renvoyer ses visiteurs, mais Sulien restait là et son regard était si intense que l'abbé s'arrêta net pour regarder de nouveau, plus attentivement, le fils qu'il venait de restituer au monde.

— Vous vouliez me demander autre chose ? S'il s'agit de nos prières, elles vous sont acquises.

— Père, débata-t-il, car ce terme familier lui montait naturellement aux lèvres, mes ennuis sont terminés, mais je m'aperçois que je suis tombé sur ceux des autres, qui sont diantrement compliqués. Mon frère m'a narré par le menu ce qui s'était passé dans le champ du potier, il y a deux mois, et l'enterrement de cette femme, pour ne pas être récent, continue à poser des questions. D'aucuns prétendent qu'il s'agirait de l'épouse de frère Ruald qu'il aurait abandonnée quand il est entré dans l'ordre.

— Que ce soit ce qu'on *raconte* partout, acquiesça l'abbé, répondant au jeune homme les sourcils froncés, le visage grave, c'est possible, cela ne signifie pas qu'on *sache*. Personne ne peut prétendre *savoir* quoi que ce soit, ni comment elle est morte.

— Ce n'est pas le langage que l'on tient en dehors de ces murs ni ce que croient les gens, insista fermement Sulien. Une fois connue cette découverte macabre, il ne pouvait pas en être autrement. On tombe sur une femme là où justement une femme a disparu, sans laisser la moindre trace. Il est pratiquement impossible de ne pas penser qu'on a affaire à une seule et même personne. Bien sûr, les gens peuvent se tromper, c'est mon intime conviction. Mais si mes renseignements sont exacts, Hugh Beringar n'est pas loin de partager cette façon de voir. Qui lui jetterait la pierre ? Cela signifie, père, que tous montrent Ruald du doigt. Pour tout un chacun, il est coupable de meurtre et il risque la corde.

— Les commérages ne sont pas nécessairement la voix de la raison, objecta patiemment l'abbé. Ils ne guident certes pas le seigneur shérif dans son enquête. S'il passe au crible les mouvements de frère Ruald, c'est son devoir, n'est-ce pas ? Il

agirait de la même façon à l'égard de quiconque, si cela s'avérait utile. Je parie que frère Ruald ne vous en a pas soufflé mot sinon ce n'est pas à Longner que vous auriez appris tout cela. Si lui ne s'inquiète pas, pourquoi vous inquiéter pour lui ?

— Mais c'est de cela que je veux vous parler ! s'écria Sulien, plein d'ardeur. Personne n'a besoin de s'inquiéter pour lui ! Il est vrai que nul n'est en mesure d'identifier la femme en question, mais il y a une personne qui peut affirmer avec une absolue certitude qui ça n'est *pas* ! Je dispose en effet de la preuve que l'épouse de Ruald est vivante et en bonne santé. Du moins qu'elle l'était il y a trois semaines.

— Vous l'avez vue ? demanda Radulphe d'un ton à moitié incrédule qui reflétait la véhémence du garçon.

— Non, pas exactement ! Mais j'ai mieux que ça.

Là-dessus, Sulien plongea la main à l'intérieur de son habit, et il en ressortit un petit objet qu'il avait tenu caché à l'extrémité d'une cordelette qui lui entourait le cou. Il le passa par-dessus sa tête et le tendit pour qu'on l'examine dans le creux de sa main. C'était un anneau d'argent tout simple, encore tiède, et qui portait une petite pierre jaune comme on en trouve parfois dans les montagnes galloises ou sur les marches. En lui-même, il n'avait guère de valeur mais pour ce qu'il était censé représenter, il était merveilleux.

— Je sais que j'ai conservé cette bague indûment, père, mais je vous promets que je ne l'avais pas à Ramsey. Prenez-la, regardez l'intérieur !

Radulphe le fixa longuement avant de tendre la main. Saisissant l'anneau, il le tourna pour le présenter à la lumière. Ses sourcils noirs se soulevèrent quand il vit ce que Sulien voulait qu'il voie.

— Un G et un R entremêlés. Ce n'est pas du travail raffiné mais c'est lisible. Cela ne date pas d'hier. Les bords sont plutôt usés. En tout cas, le graveur a creusé profond. D'où tenez-vous cela ? voulut-il savoir, regardant Sulien qui rayonnait bien en face.

— D'un orfèvre de Peterborough après notre fuite de Ramsey, quand l'abbé m'a ordonné de me remettre entre vos mains. Il y avait des marchands en ville qui craignaient de

rester, quand ils ont appris que Mandeville était tout près et qu'il disposait de troupes nombreuses. Ils vendaient ce qu'ils pouvaient et s'en allaient. Mais d'autres avaient plus de cœur au ventre et entendaient ne pas s'enfuir. Je suis arrivé dans la cité à la nuit ; on m'avait recommandé d'aller chez l'orfèvre de Priestgate, qui me logerait jusqu'au matin. C'était un bonhomme solide qui n'avait peur ni des hors-la-loi ni des voleurs. Il avait toujours été généreux pour l'abbaye. Il avait mis ses objets de valeur à couvert mais, parmi ceux de moindre importance, j'ai vu cet anneau.

— Que vous avez reconnu ?

— Je l'avais toujours vu, depuis que je suis gamin. Je ne pouvais pas me tromper, même avant d'avoir distingué ce signe. Je lui ai demandé dans quelles circonstances il lui était venu entre les mains. Une femme le lui avait apporté une dizaine de jours auparavant parce que son ami et elle jugeaient préférable de se mettre à bonne distance des maraudeurs de Mandeville. Et donc ils négociaient tout ce qu'ils possédaient pour se réinstaller en sécurité ailleurs. Ils n'étaient pas les seuls à se comporter de cette manière, s'ils n'avaient rien à défendre en ville. Je lui ai demandé à quoi ressemblait la femme. Quand il me l'a décrite, je l'ai tout de suite reconnue. Il n'y a pas trois semaines, Generys était à Peterborough, en parfaite santé.

— Comment avez-vous acquis ce bijou ? interrogea l'abbé, du même ton, mais tout en couvrant le garçon d'un regard perçant, impressionnant. Et pourquoi, surtout ? Vous n'aviez aucune raison de penser qu'il pourrait s'avérer un jour de la plus haute importance.

— C'est vrai, répondit-il cependant, ce qui n'échappa pas à Cadfael, que le rouge commençait à lui monter au front, alors que ses grands yeux étaient aussi clairs et francs qu'à l'ordinaire, ne craignant ni les questions ni les reproches. Vous m'avez rendu au siècle. Je parlerai donc comme quelqu'un qui a déjà quitté cet endroit. Pendant mon enfance, Ruald et sa femme ont été mes amis les plus proches. A l'adolescence, cet attachement s'est développé en moi. Vous le savez déjà sans doute, Generys était belle. Ce que j'éprouvais pour elle ne l'a jamais troublée. Elle n'en a même jamais rien su. C'est après

son départ que j'ai espéré, en vain je l'avoue, qu'en prenant l'habit, je pourrais retrouver la paix. Je comptais régler intégralement ma dette ; c'est vous qui me l'avez remise. Seulement, quand j'ai eu cet anneau entre les mains, dont je savais qu'il lui avait appartenu, j'en ai eu envie. Vous voyez, c'est tout simple.

— Mais vous n'aviez pas d'argent pour l'acheter, objecta Radulphe, toujours très calme, sans lui adresser de reproche.

— Il me l'a donné. Je lui ai raconté mon histoire, comme à vous. J'ai peut-être été plus prolix, ajouta Sulien, avec un brusque sourire rayonnant qui illumina un instant son visage solennel et passionné. Je ne devais passer qu'une nuit chez lui. On ne se reverrait sûrement jamais. Lors de ces rencontres entre étrangers, on se confie plus qu'à sa propre mère. Alors il m'a donné cet anneau.

L'abbé continua son interrogatoire sans y aller par quatre chemins.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas rendu ou tout au moins montré à Ruald en lui donnant quelques nouvelles dès que vous l'avez vu ?

— Ce n'est pas pour Ruald que j'ai prié l'orfèvre de me le remettre, répliqua carrément Sulien, mais pour avoir un souvenir. Pourquoi le lui aurais-je montré en lui expliquant où je l'avais eu ? Je viens seulement d'apprendre qu'on le soupçonnait de meurtre. J'ignorais aussi qu'on venait de déterrер un cadavre, qui a été récemment remis en terre et dont on suppose qu'il s'agissait de Generys. Je ne lui ai parlé qu'une fois depuis mon arrivée, en allant à la messe. Il avait l'air parfaitement heureux. Pourquoi l'aurais-je obligé à remuer tous ces souvenirs ? Sa venue ici lui a été une joie, mais aussi une souffrance. A l'heure qu'il est, il doit savoir. J'ai peut-être reçu l'inspiration en ramenant cet anneau. Je vous le laisse bien volontiers. Ce dont j'avais besoin m'a déjà été donné.

Il y eut un bref silence que l'abbé mit à profit pour réfléchir à ce que cela impliquait pour les personnes présentes et celles qui n'étaient pas encore concernées.

— Mon frère, émit-il en se tournant vers Cadfael, vous voulez bien porter mes compliments à Hugh Beringar et le prier

de se joindre à nous ? Laissez-lui un mot si vous ne le trouvez pas de suite. Tant qu'il n'aura pas entendu personnellement ce témoignage, il me paraît préférable de laisser les autres dans l'ignorance, même frère Ruald. Vous, Sulien, vous n'appartenez plus à cette maison, mais j'espère que vous accepterez d'en être l'hôte tant que vous n'aurez pas de nouveau raconté votre histoire, en ma présence.

CHAPITRE SIX

Cadfael trouva Hugh à l'armurerie du château ; il était en train de compter les armes dont il disposait en songeant qu'il lui faudrait peut-être se mettre en marche contre Essex pour porter un coup d'arrêt à l'anarchie qui régnait dans la région. Il avait pris les nouvelles très au sérieux et, si le roi le lui demandait, il serait prêt en une journée. Mais il était rare qu'il soit pris au dépourvu et dans l'ensemble il était satisfait de ses préparatifs. Si la convocation arrivait, il pourrait rassembler en quelques heures un nombre respectable de gens armés. Évidemment, il n'était pas sûr qu'on ait besoin de lui ; après tout, il était shérif d'un comté éloigné des Fens, mais c'était une possibilité qu'il eût été imprudent de négliger. Hugh avait le sens de l'ordre, et l'existence même de gens comme Geoffroi de Mandeville le choquait singulièrement.

Il accueillit Cadfael assez distraitemment, continuant à observer d'un œil critique l'armurier redresser une épée faussée, ne prêtant qu'une partie de son attention à l'invitation pressante de l'abbé. Il fallut que Cadfael le secoue en ajoutant que cela avait un rapport avec le cadavre découvert dans le champ du potier et que cela changeait tout.

A ces mots, Hugh tourna vivement la tête.

— Comment cela, ça change tout ?

— Venez donc écouter vous-même ce nouveau témoignage. Il semble que le petit Sulien Blount n'ait pas rapporté que des mauvaises nouvelles des Fens. L'abbé voudrait que vous l'entendiez répéter son histoire. S'il y a là-dedans quelque chose qui lui a échappé, il est sûr que vous y verrez clair. De plus, vous pourrez toujours réfléchir ensemble, car, apparemment, il y a

une piste qui vous est désormais fermée. Allez, prenez votre cheval et partons.

Quand ils traversèrent la ville, cependant, Cadfael, en passant le pont menant à la Première Enceinte, commença à le mettre au courant de la suite des événements.

— Frère Sulien a fini par prendre la décision de revenir dans le siècle. Vous ne vous étiez pas trompé, il n'est pas du bois dont on fabrique les moines. Il en est arrivé à la même conclusion, sans trop avoir gâché sa jeunesse.

— Radulphe est d'accord avec lui ? s'étonna Hugh.

— Je crois qu'il avait vu clair avant lui, oui. C'est quelqu'un de bien ; il a essayé sincèrement, mais il reconnaît lui-même être entré dans l'ordre pour de mauvaises raisons. J'imagine qu'il va reprendre l'existence à laquelle il était destiné. Cela ne m'étonnerait pas que vous l'ayez dans votre garnison avant que tout soit terminé. S'il renonce à une vocation, il va lui en falloir une autre. Il n'est pas du genre à se rouler les pouces pendant que son frère travaille ses terres.

— D'autant plus, reprit Hugh, qu'Odon est marié depuis peu et qu'il aura peut-être des fils d'ici un an ou deux, assurant ainsi sa succession. Je pourrais tomber sur pire. Il a l'air bien, ce garçon. Il a belle allure, une démarche décidée, et je l'ai toujours connu bon cavalier.

— Sa mère sera sûrement contente de le récupérer, réfléchit Cadfael. A vous entendre, elle n'a pas eu une vie très heureuse. Un fils à la maison pourrait l'aider grandement.

L'objet de leur discussion n'avait pas quitté le bureau de l'abbé quand Hugh se présenta à son parloir, suivi de Cadfael. Ils avaient l'air de s'entendre au mieux, si on ne tenait pas compte de la tension que manifestait Sulien dans sa façon de s'asseoir, discrète toutefois. Il se tenait très droit, sur le qui-vive, les épaules pressées contre le mur de boisseries. Il n'avait pas complètement terminé ici ; il attendait donc, les yeux grands ouverts, d'en finir.

— Sulien, que voici, a d'importantes révélations à faire. J'ai jugé préférable de le laisser s'exprimer en personne ; vous aurez peut-être des questions à lui poser, qui ne m'étaient pas venues à l'esprit.

— Permettez-moi d'en douter, répliqua Hugh, s'asseyant de façon à avoir le jeune homme dans la lumière provenant de la fenêtre. (Il était un peu plus de midi, l'heure la plus lumineuse d'une journée au ciel couvert.) Je vous remercie de m'avoir averti si rapidement. Je suppose que cela a un rapport avec notre cadavre. Cadfael en est resté là. Eh bien, je vous écoute, Sulien. Qu'avez-vous à m'apprendre ?

Sulien raconta de nouveau son histoire, plus brièvement que la première fois, se servant en gros des mêmes expressions pour relater les faits. Il n'y eut pas de détails discordants entre ses deux récits, d'ailleurs, il ne donnait ni l'impression de réciter une leçon ni de manquer de naturel. Il parlait avec chaleur et vivacité sans avoir à chercher ses mots.

— On ne peut donc plus nourrir de soupçons à l'égard de frère Ruald, conclut-il avec un soupir prononcé, en se rasseyant. On sait qu'il ne s'est jamais commis avec une autre femme que Generys. Or Generys se porte comme un charme. J'ignore qui était dans cette tombe, je sais seulement que ce n'était pas elle.

Hugh tenait dans sa paume l'anneau dont les initiales étaient nettement visibles. Il le regardait, méditatif, les sourcils froncés.

— C'est votre abbé qui vous avait enjoint de passer la nuit chez cet orfèvre ?

— Oui. On savait qu'il était l'ami des bénédictins de Ramsey.

— Comment s'appelle-t-il ? Où tient-il boutique ?

— Il se nomme John Hinde, répondit-il sans hésiter, volontiers presque. Son magasin est à deux pas du moutier.

— Eh bien, Sulien, si cela se confirme, vous avez lavé Ruald de toute participation dans cette histoire, et moi, j'ai perdu un suspect. Oh ! j'avais du mal à le voir en malfaiteur pour être tout à fait franc, mais un homme est un homme et les moines aussi sont des hommes. Ils sont peu nombreux, ceux qui ne tuaient pas dans un moment de colère, quand l'occasion se présente et qu'il n'y a pas de témoins. C'était une possibilité que je ne suis pas fâché de voir réduite à néant ! Bon, il va falloir qu'on aille chercher ailleurs pour identifier cette femme. Ruald a-t-il été

informé de tout cela ? demanda-t-il avec un regard en direction de l'abbé.

— Pas encore.

— En ce cas, priez-le de venir.

— Puis-je vous charger, mon frère, de nous le ramener ? murmura l'abbé en se tournant vers Cadfael.

Cadfael partit exécuter sa mission, plongé dans ses réflexions. Pour Hugh, ce nouveau développement le ramenait à son point de départ, le détournant des affaires du roi dans une période où il aurait mieux aimé s'y consacrer ; il n'en était pas moins indéniable qu'il lui faudrait enquêter dans une autre direction pour savoir qui était cette femme qui avait disparu alors que Generys représentait la candidate la plus vraisemblable. Enfin, avec ces révélations inattendues, les occupants de l'abbaye pourraient recommencer à dormir sur leurs deux oreilles. Quant à Ruald, il serait certainement heureux et reconnaissant pour son épouse plus que pour lui-même. La sérénité extatique à laquelle il était capable d'accéder, si prodigieuse pour ceux des autres religieux qui n'avaient pas encore dépouillé le vieil homme, était un perpétuel sujet d'étonnement. Pour lui tout ce que décrétait Dieu, pour ou envers lui, même si cela lui valait chagrin et humiliation, était un sujet de réjouissance. La perspective de subir le martyre n'aurait pas modifié son point de vue.

Cadfael le trouva au sous-sol du réfectoire, là où frère Matthieu le cellier avait ses magasins les plus spacieux. On lui avait donné Ruald comme assistant, car il était plus porté vers les travaux manuels que vers l'érudition ou les goûts artistiques. Convoqué au parloir de l'abbé, il interrompit son inventaire, s'essuya les mains, et alla informer frère Matthieu de ce qui se passait dans son petit bureau, au bout de l'aile sud. Puis il suivit Cadfael avec déférence, sans poser de questions. Ce n'était pas à lui de s'interroger et pourtant, dans les circonstances présentes, Cadfael songea que lui aurait bien pu avoir un petit pincement au cœur en voyant les deux représentants de l'autorité régulière et séculière côte à côte dans la même pièce, le fixant du même visage grave, austère. Si, en voyant ces deux juges qui le guettaient, il perdit de sa sérénité sur le seuil du parloir, il n'en

laissa rien paraître dans son attitude ni son comportement. Il s'inclina benoîtement, attendant qu'on lui adresse la parole. Cadfael referma la porte derrière lui.

— Je vous ai demandé de venir, mon frère, car on a découvert un objet que vous reconnaîtrez sans doute.

— Connaissez-vous cet anneau, Ruald ? interrogea Hugh. Prenez-le, examinez-le soigneusement.

Ce ne fut pas vraiment nécessaire ; rien qu'en le voyant, il avait déjà commencé à ouvrir la bouche pour répondre, mais puisqu'on lui enjoignait de le prendre, il le prit. Aussitôt, il le présenta à la lumière qui tombait latéralement pour voir les initiales entrelacées grossièrement gravées à l'intérieur. Il n'en avait pas eu besoin pour l'identifier. Il y décela plutôt le symbole, accepté avec reconnaissance, d'une union qu'il se rappelait et présageant peut-être un pardon, une réconciliation éventuels. Cadfael sentit l'enthousiasme, gage d'une promesse indéfinie, animer brièvement les traits du visage maigre, marqué du sceau de la patience.

— Bien sûr, monseigneur, il appartient à ma femme. Je le lui ai donné avant notre mariage, au pays de Galles, là où on a trouvé la pierre. Comment est-il parvenu jusqu'ici ?

— Chaque chose en son temps. Vous êtes sûr de ce que vous avancez ? Il ne pouvait pas y en avoir de semblable ?

— Impossible. Nous ne sommes pas les seuls à porter ces initiales, je l'admet, mais c'est moi qui les ai gravées et je n'ai rien d'un professionnel. J'en connais chaque détail, chaque irrégularité, chaque maladresse dans l'exécution. Je les ai vus passer, tenir, au fil des ans. Non, non, c'est bien Generys qui le portait. J'en suis certain, comme de mon propre nom. Où est-elle ? Elle est revenue ? Puis-je lui parler ?

— Non, elle n'est pas là, intervint Hugh. On a trouvé cet anneau chez un joaillier de Peterborough qui a certifié l'avoir reçu d'une dame pas plus d'une dizaine de jours auparavant. Elle l'a vendu parce qu'elle avait besoin d'argent pour fuir l'anarchie qui règne dans les Fens. Il l'a décrite. Il semble qu'il s'agisse de votre épouse.

Une timide lueur d'espoir, comme un soleil caché, avait commencé d'apparaître sur la figure de Ruald où la maturité

avait laissé sa trace, mais à présent il ne restait plus l'ombre d'un nuage. Il se tourna vers l'abbé Radulphe, laissant éclater sa joie avec un tel bonheur que la lumière pâle qui entrait par la fenêtre paraissait réfléchir ses sentiments.

— Alors elle n'est pas morte ! Elle est vivante et en bonne santé ! Puis-je en savoir un peu plus, père ? Ah ! c'est merveilleux !

— Certainement, je vous en prie. Et c'est effectivement merveilleux.

— Seigneur shérif, si cette bague a été achetée à Peterborough, comment peut-elle être ici ?

Hugh le lui expliqua sans insister sur les motivations de Sulien.

Ruald pivota et adressa un long regard pénétrant au jeune homme qui ne soufflait mot dans son coin, comme s'il avait souhaité disparaître de cette pièce, vœu qu'il ne pouvait évidemment pas voir se réaliser ; mais moins il bougerait, moins on le remarquerait, et il s'efforçait de ne rien laisser deviner de ses sentiments. Ce fut un moment très intense que personne ne tenta de rompre ou de troubler. Cadfael n'avait pas besoin de les entendre formuler – et elles ne le furent pas – pour savoir les questions que se posait Ruald : Pourquoi ne m'as-tu pas montré cet anneau ? Si, pour les raisons que j'imagine, tu n'y tenais pas, tu aurais au moins pu me dire que tu avais eu des nouvelles et qu'elle se portait bien. Mais au lieu de cela il se contenta de murmurer sans cesser de fixer Sulien :

— Je ne puis le garder ; j'ai fait le vœu de ne rien posséder. Je remercie Dieu de l'avoir vu et de savoir que Generys va bien. Je le supplie de continuer à veiller sur elle.

— Amen ! souffla Sulien d'une voix pratiquement inaudible qui tenait surtout du soupir, mais Cadfael vit sa bouche crispée bouger et frémir.

— Vous pouvez donc l'offrir à quelqu'un, mon frère, si vous ne voulez pas le conserver, émit l'abbé, observant les deux hommes très attentivement comme s'il les soupesait, mais il s'abstint de prononcer un jugement.

Sulien lui avait avoué les raisons pour lesquelles il avait obtenu cette alliance et pourquoi il désirait la garder. L'objet en

lui-même ne tirait pas à conséquence mais pour petit qu'il soit, il s'était avéré d'une extrême importance ; il n'avait plus de rôle à jouer. Enfin, cela dépendrait peut-être de celui qui en hériterait.

— Oui, donnez-le à celui qui vous en paraîtra le plus digne, reprit-il.

— Si le seigneur shérif n'en a plus l'usage, j'aimerais le retourner à Sulien qui l'a récupéré. Il m'a apporté les meilleures nouvelles que je pouvais recevoir et il m'a rendu une partie de la paix de l'esprit que même cette maison ne pouvait pas me restituer.

Il eut un brusque sourire qui éclaira son long visage tout simple et il tendit l'anneau à Sulien. Ce dernier avança la main très lentement, presque à contrecœur. Quand leurs doigts se touchèrent, des couleurs vives lui montèrent aux joues et il devint très rouge ; il détourna vivement la tête pour ne pas se trahir.

« Voilà donc comme on écrit l'histoire, songea Cadfael ; je comprends à présent. » S'il n'y a pas eu de questions, c'est qu'elles étaient superflues. Ruald avait dû voir le fils cadet de son seigneur traîner autour de chez lui et de son atelier pratiquement depuis qu'il avait commencé à marcher. Il l'avait eu sous les yeux au moment des troubles de l'adolescence, puis quand il avait commencé à devenir un homme. Il s'était toujours tenu très près de cette femme mystérieuse, impressionnante, cette étrangère qui n'en était pas une pour lui, celle qui maintenait tout le monde à distance sauf lui, celle dont tous s'accordaient à reconnaître la grande beauté, celle enfin qui savait se montrer distante, farouche. Les enfants ont leur façon d'arriver à leurs fins, ce que ne peuvent se permettre les adultes. A en croire Sulien, cela ne la touchait pas du tout, car elle ne s'était aperçue de rien. Mais Ruald, si. Inutile à présent pour le garçon d'essayer de se justifier ou de demander pardon pour les moyens qu'il avait mis en œuvre pour défendre ce qu'il considérait comme un trésor.

— Eh bien, s'exclama Hugh d'un ton enjoué, qu'il en soit ainsi. Je n'ai pas d'autres questions. Je suis heureux de voir que vous avez retrouvé votre tranquillité, Ruald. Pour vous au

moins, cette affaire est terminée, plus rien ne vous menace ni vous ni cette maison ; quant à moi, il faut que j'aille voir dans une autre direction. Si mes renseignements sont exacts, vous avez l'intention de quitter l'ordre, Sulien. Si j'ai besoin de vous, je vous trouverai à Longner, j'imagine.

— En effet, répondit-il, un peu guindé, sur la défensive, j'y serai, quand ça sera nécessaire.

« Je me demande bien, s'interrogeait Cadfael, tandis que l'abbé bénit rapidement Ruald et Sulien qui sortaient de la pièce, ce qui lui a pris d'employer le mot « quand » ? Je me serais plutôt attendu à une phrase du genre « si vous avez besoin de moi ». Aurait-il eu le pressentiment qu'un jour, pour Dieu sait quelle raison, on aura autre chose à lui demander ? »

— Il était amoureux d'elle, s'écria Hugh, quand ils furent de nouveau seuls dans le bureau, ça se voit comme le nez au milieu du visage. Ce sont des choses qui arrivent ! Il ne faut pas oublier que sa mère est malade depuis près de dix ans ni ce qu'elle est devenue à l'heure qu'il est. Quel âge avait le petit à cette époque ? Une dizaine d'années à peine. Mais il était le bienvenu chez Ruald bien avant cela. Un gamin voe une adoration innocente à une femme à la fois belle et bonne pendant des lustres et puis un beau jour, il s'aperçoit qu'il l'aime comme un homme et qu'il pense à elle en tant qu'homme. Alors là, c'est quitte ou double. A mon avis, il a su se dominer et il l'a mise sur un piédestal, sauf votre respect, seigneur abbé, pour l'adorer en silence.

— Il n'en disconvient pas, acquiesça sèchement Radulphe. Elle n'en a jamais rien su. Ce sont ses propres paroles.

— J'aurais tendance à le croire. Vous avez vu, il a rougi comme une pivoine quand il a compris que Ruald l'avait percé à jour. Ruald tenait-il jalousement à conserver son épouse ? Tout le monde est d'accord, elle était très belle. Ou bien avait-il simplement l'habitude de voir tout le temps le petit qu'il considérait comme inoffensif ?

— C'est probable, suggéra Cadfael, très sérieusement. Il savait que sa femme était d'une loyauté à toute épreuve.

— Il paraît pourtant qu'elle avait pris un amant, en tout cas quand il s'est décidé à la quitter.

— Il ne s'agit pas que d'une rumeur, leur rappela l'abbé sans ambages. Lui-même en a convenu. Elle le lui a jeté à la figure lors de sa seconde visite où frère Paul l'accompagnait. Elle l'a accusé d'avoir détruit toute la tendresse qu'elle lui portait.

— Bon, admettons, avança Cadfael. Mais était-ce la vérité ? Ah ! mais attendez. Chez le bijoutier, elle a parlé d'elle-même et de son ami.

Hugh leva les bras au ciel.

— Allez savoir ! Peut-être voulait-elle seulement blesser son mari par tous les moyens, quitte à lui mentir. Mais pourquoi aurait-elle raconté des histoires au joaillier ? Une chose est certaine : notre cadavre n'est pas Generys. On peut donc laisser de côté Ruald et tous ceux qui ont eu affaire à Generys. Il va falloir que je trouve une autre femme... et un autre mobile.

— Ouais, j'aimerais quand même bien comprendre pourquoi il ne s'est pas empressé d'apprendre à Ruald que son épouse était en vie à la seconde même où il l'a vu, émit Hugh en repartant vers le portail avec Cadfael à ses côtés. Même s'il avait pris l'habit, il avait le droit d'être informé le premier, bon sang ! C'était son mari, après tout ! Que pouvait-il avoir de plus urgent à lui communiquer ?

— Il ignorait qu'on avait découvert un cadavre et que Ruald était soupçonné de meurtre, suggéra obligeamment Cadfael qui fut surpris du caractère peu convaincant de cet argument, même à ses propres oreilles.

— Bon, je veux bien. Mais il était bien placé pour savoir que Ruald ne l'avait sûrement pas oubliée et qu'il s'interrogeait sur ce qu'elle était devenue. Non, il eût été naturel qu'il lui signale aussitôt, dès qu'ils se sont parlés, qu'il était inutile de s'inquiéter pour elle, qu'elle se portait comme un charme. C'était suffisant et il aurait été aux anges.

— Il était amoureux d'elle, risqua Cadfael, pour voir l'effet produit. Il n'avait peut-être pas envie de donner cette satisfaction à Ruald quand il en a eu la possibilité.

— Il vous paraît du genre rancunier ? demanda Hugh.

— Je penserais plutôt qu'il était encore sous le coup du sac de Ramsey et de son évasion. Le reste est secondaire et lui est sorti de l'esprit.

— Il est tombé sur cet anneau après Ramsey, lui rappela Hugh, et là sa mémoire a parfaitement fonctionné.

— Je l'admetts et pour être tout à fait sincère, moi aussi, je m'interroge. Maintenant, il n'y a pas deux hommes qui réagiront de la même façon après avoir subi un choc. Ce qui importe, c'est cet anneau. Il était à elle. Ruald, qui le lui avait offert, l'a immédiatement identifié. Elle l'a vendu car elle était dans le besoin. Quoi qu'on puisse reprocher à Sulien dans sa nature et ses actes, il nous a fourni une preuve. Generys est vivante et Ruald, disculpé. Cela ne vous suffit-il pas ?

— Bon, alors, où va-t-on, maintenant ? soupira Hugh.

— Vous n'avez aucune autre piste ? Et cette veuve que Haughmond avait placée dans la maison après qu'Odon leur a donné le champ ?

— Je l'ai vue. Elle vit chez sa fille, en ville, à présent, pas loin du pont de l'ouest. Elle n'y est pas restée longtemps ; figurez-vous qu'elle a fait une chute et que son gendre l'a ramenée avec lui. La chaumière est inoccupée aujourd'hui. Mais elle a tout laissé en ordre et elle n'a jamais rien vu d'anormal ni entendu parler de quoi que ce soit quand elle était sur place. Pas d'étrangers louches qui rôdaient par là. C'est à l'écart des grandes routes. Il paraît que des gens y ont couché parfois, lors d'un voyage, surtout à l'époque de la foire. Odon de Longner a promis de demander à ses gens s'ils avaient remarqué quelque chose de pas catholique. Mais jusqu'à présent, ça n'a rien donné.

— S'il y avait eu des choses intéressantes pour vous, vous l'auriez appris par Sulien, quand il est venu vous raconter son histoire.

— Je vais devoir étendre mes recherches.

Certains de ses hommes avaient déjà commencé à s'en charger dès le début de cette affaire, même s'il était préoccupé par les complications inquiétantes surgies inopinément dans les affaires du roi.

— On peut au moins fixer une limite de temps, réfléchit Cadfael. Pendant que la veuve vivait là-bas, il est vraisemblable que personne n'a été y fourrer le nez. Il était impossible d'utiliser la maison comme abri pour la nuit, elle est trop loin de la grand-route ; peu de chance donc qu'un passant de rencontre s'y présente, et un couple en quête d'un endroit tranquille pour se rouler dans l'herbe n'irait pas choisir le seul endroit habité à je ne sais combien de lieues à la ronde. Mais une fois la locataire partie, le lieu est assez isolé pour qu'on s'y livre à une activité clandestine, ce qui était aussi le cas avant que les chanoines n'installent cette brave femme. Quand Generys est-elle partie en laissant la porte grande ouverte et des cendres dans l'âtre, au juste ?

— A trois jours près, on ne sait pas, répondit Hugh, s'arrêtant au guichet. Un vacher de Longner a longé la rive du fleuve le 27 juin et l'a vue dans le jardin. Le dernier jour de juin, un voisin venu du côté nord de la crête, leur plus proche voisin, d'ailleurs, sur presque un mille, est passé par là en allant vers le bac. Il n'a pas pris au plus court, il faut avouer, mais la curiosité devait avoir sa part, je suppose. Il a trouvé l'oiseau envolé, la chaumièrre vide et l'âtre froid. Après, plus personne n'a revu l'épouse de Ruald dans la région.

— La charte qui officialisait la remise du champ à Haughmond a été signée devant témoins au début octobre. Vous y étiez vous-même. Quel jour était-ce ?

— Le 7. Et la veuve du vieux forgeron a emménagé dans la maison pour s'en occuper trois jours plus tard. Il y eut pas mal de travail pour la remettre en état à cause des pillards qui étaient passés par là. Une ou deux marmites avaient disparu, ainsi qu'une couverture, et des voleurs avaient cassé la serrure pour entrer. Oui, il y a eu quelques visiteurs indésirables, mais rien de méchant. C'est après qu'on a débarrassé les lieux de tous les objets de valeur.

— Donc, émit Cadfael, se livrant à un rapide calcul, entre le 30 juin et le 7 octobre, on a très bien pu commettre un meurtre et enterrer la victime sans que personne en sache rien. Et la vieille dame, quand est-elle partie pour chez sa fille ?

— C'est l'hiver qui l'a chassée. Au moment des gelées, aux environs de Noël, quand elle s'est flanquée par terre. Heureusement que sa fille avait épousé un gentil garçon. Quand le temps a viré au froid, il est venu voir comment allait sa belle-mère ; il l'a trouvée allongée, incapable de bouger et il l'a ramenée. A partir de ce moment, la maison est restée vide.

— Il est donc également vrai qu'à partir du début de l'année, le crime a pu avoir lieu sans témoin. Et pourtant, je jurerais qu'elle est là depuis plus d'un an, qu'on l'a mise en terre quand le sol était souple, facile à travailler, pas quand il gelait. Au printemps de cette année ? Non, c'est trop court. Reportons-nous plus loin en arrière, Hugh. Pour moi, ça s'est passé quelque part entre la fin juin et le 10 octobre de l'an dernier. Il s'est écoulé assez de temps pour que le sol reprenne son aspect normal, que les racines se développent au fil des saisons. Et si des vagabonds se sont servis de la chaumière au passage, ils n'alliaient pas fouiller sous les buissons de la langue de terre. Il m'a semblé que son fossoyeur avait envisagé la possibilité qu'on cultive cette parcelle un beau jour, et il l'a déposée là où elle avait le plus de chances de dormir en paix. Si on n'avait pas serré la courbe d'aussi près, on n'aurait rien découvert.

— Pour un peu, reconnut Hugh avec un sourire en coin, je ne vous en saurais pas gré. Elle était vivante, maintenant elle est morte ; il n'y a pas à sortir de là, quel que soit son nom. Pourquoi est-ce si important de savoir qui elle était et de demander des comptes à celui qui l'a mise là ? Je n'en sais vraiment rien, tout ce que je sais, c'est qu'on ne sera pas tranquilles avant d'y être arrivés, ni vous ni moi.

Il était de notoriété publique que les colporteurs de ragots des alentours, contrairement à ceux qui fleurissaient joyeusement intra muros, venaient d'abord à l'hôpital de Saint-Gilles, ce qui les obligeait à parcourir près d'un mille, à l'orée orientale du faubourg. Ceux qui fréquentaient habituellement cet asile accueillant étaient des sans foyers, toujours par monts et par vaux, mendians, ouvriers partis à la recherche d'un emploi, quand il ne s'agissait pas de tire-laine, voleurs minables et autres escrocs qui, eux, n'avaient pas du tout l'intention de

travailler, sans oublier les infirmes, les malades qui vivaient d'aumônes ou les lépreux venus prendre médecine. Tout ce qu'ils pouvaient prétendre ramasser au cours de leurs pérégrinations, c'étaient des nouvelles dont ils se servaient comme d'une monnaie d'échange pour éveiller l'intérêt. Frère Oswin, qui dirigeait l'hospice sous la responsabilité théorique d'un laïc nommé à cet effet, lequel consentait rarement à quitter sa maison de la Première Enceinte, s'était habitué à cette incessante circulation. Il avait appris à distinguer entre les véritables pauvres, les malheureux et les délinquants à la petite semaine plus à plaindre qu'à blâmer. Il était rare de tomber sur un simulateur, mais Oswin avait l'œil, maintenant, et ne s'en laissait pas conter. Il avait pendant quelque temps été l'assistant de Cadfael à l'herbarium avant d'occuper ce poste et il avait appris davantage que la simple préparation des potions et des liniments.

Trois jours s'étaient écoulés depuis la révélation de Sulien quand Cadfael rassembla les médicaments réclamés par frère Oswin et se mit à remonter la Première Enceinte avec une pleine besace pour regarnir l'armoire à pharmacie, tâche qu'il entreprenait régulièrement toutes les deux ou trois semaines selon les besoins. A présent que l'automne était bien avancé, les gens sur les routes allaient commencer à songer à l'hiver et à la nécessité de se mettre sous la protection de quiconque pourrait leur fournir un abri pour y passer le plus gros de la mauvaise saison. Le nombre des laissés-pour-compte n'avait pas encore augmenté mais tous les errants allaient tirer des plans pour survivre. Cadfael marchait sans hâte le long de la chaussée, échangeant un mot aimable avec les gens qui étaient sur le pas de la porte, prenant un plaisir détaché à observer les enfants qui jouaient sous un soleil capricieux, accompagnés de leurs fidèles suivants, les chiens de la Première Enceinte. Il se sentait porté à la contemplation, ce qui convenait assez bien à l'atmosphère automnale et à la chute des feuilles. Pour le moment, il avait repoussé au second plan tout ce qui concernait le problème de Hugh et il retournait, avec un certain sentiment de culpabilité, à ses dévotions et aux contraintes de l'horarium ainsi qu'aux obligations qui l'attendaient. Ces petits doutes, situés dans un

coin de son esprit, étaient endormis le plus souvent, mais jamais d'un profond sommeil.

Il atteignit l'embranchement de la route, et le long toit bas de l'hôpital s'éleva au-dessus de la chaussée, après une pente douce couverte d'herbe et un enclos en clayonnage que dominait le clocher massif de la petite église. Frère Oswin vint l'accueillir sous le porche ; il était toujours aussi grand, plein de vie, exubérant, les mèches raides de sa tonsure clairement visibles sous les branches basses des arbres du verger. Il portait au bras un panier de petites poires dures capables de tenir jusqu'à Noël. Il avait appris à contrôler son corps vigoureux et son esprit agile depuis son passage à l'atelier de Cadfael, il avait cessé de casser ce qu'il tenait ou de trébucher dans sa hâte et son ardeur à agir comme il faut. En vérité, Cadfael n'aurait jamais espéré qu'il se montre aussi compétent dans son nouveau poste. Ses grandes mains, ses bras puissants étaient beaucoup mieux adaptés à soulever les malades et les estropiés, à calmer les énervés, qu'à confectionner des petits comprimés et à préparer des pastilles. Il se servait néanmoins avec adresse des remèdes que lui apportait Cadfael et il s'était montré excellent infirmier, sensible aussi, car il ne se fâchait jamais, même devant les patients les plus désagréables ou les plus grincheux.

Ils remplirent de conserve les rayons de l'armoire à pharmacie, refermant la porte à clé sur les secrets qu'elle contenait et se rendirent dans la grande salle. Un bon feu y brûlait en prévision de novembre proche, et certains pensionnaires étaient trop mal en point pour se déplacer seuls. Les bien-portants étaient au verger à ramasser ce qui restait sur les arbres.

— Nous avons un nouveau, commença Oswin. J'apprécierais que vous alliez le voir, que je suis sûr de lui avoir donné ce dont il a besoin. La propreté n'est pas son fort, il faut avouer, il a mauvaise haleine, et quand il est arrivé, il était si couvert de vermine que j'ai dû le coucher dans un coin de la grange, pour le séparer des autres. Il a beau être propre et habillé de neuf, j'aime autant continuer comme ça. Ses plaies pourraient se communiquer à ses compagnons. De plus, son

influence ne serait pas vraiment positive ! Il en veut au monde entier.

— On peut supposer que le monde entier a sa part de responsabilité dans cette situation, suggéra Cadfael d'une voix morose, mais c'est dommage de se venger sur plus infortuné que soi. Il y aura toujours des gens animés par la haine parmi nous. D'où vient-il, celui-là ?

— Il est arrivé il y a quatre jours, boitant bas. A l'en croire, il a dormi à la dure, à l'orée des villages de la forêt, mendiant sa nourriture quand il pouvait, la volant quand il ne pouvait pas. Il prétend avoir un peu travaillé par ici pendant la foire, mais je le soupçonnerais plutôt de s'y être livré au vol pour son propre compte. Avec la tête qu'il a, je ne vois pas quel marchant respectable s'aviserait de l'employer. Venez voir !

La grange de l'hospice était spacieuse et même confortable ; elle était toute chaude des senteurs du foin et des pommes mûres qu'on y entreposait. Le vieillard malodorant, sans doute nettement plus présentable que lors de son arrivée, avait son lit de fortune dans le coin le mieux protégé des courants d'air. Il était assis sur sa paillasse dans une position évoquant un oiseau sur son perchoir, sa tête grise, hirsute, enfoncée dans des épaules jadis massives. A en juger par le regard mauvais qu'il darda sur ses visiteurs, son caractère n'avait pas dû s'améliorer d'une façon manifeste. Il avait un visage tout racorni dont les traits componaient un masque torve, soupçonneux, où deux petits yeux malveillants, sagaces, se posaient sur eux parmi un réseau de cicatrices profondes causées par des plaies en voie de guérison. La robe qu'on lui avait donnée était trop grande pour son corps amoindri par l'âge, mais Cadfael pensa qu'elle avait été soigneusement choisie pour éviter de frotter sur les ulcères qui se voyaient encore le long de sa gorge toute plissée et de ses épaules. On lui avait aussi fourni un morceau de lin pour que la laine ne le gratte pas.

— Pour l'infection, ça s'arrange un peu, glissa Oswin à l'oreille de Cadfael. Alors, mon oncle, comment vous sentez-vous ? lança-t-il au vieil homme.

— Pas mieux du tout, répliqua-t-il d'une voix puissante, surprenante chez quelqu'un d'aussi chétif à présent, cependant

que son regard fatigué mais toujours vif les toisait latéralement, en s'attardant surtout sur Cadfael, même si cette fois vous arrivez à deux.

Il s'assit plus près, au bord du lit, les scrutant attentivement.

— Mais je vous connais, vous ! s'écria-t-il, grimaçant un sourire, comme s'il en éprouvait non pas du plaisir, mais une espèce d'avantage sur un éventuel adversaire.

— Tiens, c'est vrai, admit Cadfael, examinant le visage levé tout aussi attentivement. Il me semble qu'on s'est déjà rencontrés quelque part. Mais si c'est le cas, vous n'étiez pas dans cet état. Tournez la tête à la lumière, que je vous voie ! Oui, comme ça.

Il étudiait le mal de cet homme, mais il fut obligé de remarquer sa figure, et les yeux du vagabond, jaunâtres, brillants, perdus parmi ses rides, l'observaient avec autant d'attention pendant qu'il se penchait sur ses blessures au bord desquelles apparaissait une croûte informe indiquant que certaines étaient de guérison récente.

— Qu'est-ce que vous avez à vous plaindre de nous alors qu'on vous garde au chaud, qu'on vous nourrit et que frère Oswin s'est admirablement occupé de vous ? Vous allez mieux maintenant, vous le savez très bien. Deux ou trois semaines de patience et vos ennuis de santé seront terminés.

— Et vous me flanquerez dehors, grommela-t-il de sa voix forte teintée d'amertume. Faut pas croire que je suis dupe ! D'abord, j'ai jamais eu de chance, moi. Vous me soignez et vous me jetez à la porte pour que ça recommence. Partout où je vais, c'est du pareil au même. Il suffit que je trouve un endroit où passer la nuit tranquillement pour qu'un sauvage vienne me prendre ma place.

— Cela ne risque guère de vous arriver ici, renvoya placidement Cadfael qui entoura de nouveau le cou décharné de son lingé protecteur. Frère Oswin va suivre ça. Laissez-le donc vous soigner et ne vous demandez pas si vous trouverez un lit ou de quoi manger jusqu'à ce que vous soyez rétabli. Quand on en sera là, il sera toujours temps de penser à la suite.

— Vous êtes un beau parleur, vous, mais je la connais votre suite. Je suis marqué par le destin. C'est très bien pour vous, marmonna-t-il avec un coup d'œil en dessous à Cadfael, vous nous donnez des miettes en guise d'aumônes devant votre portail alors que vous avez tout ce qu'il vous faut, un toit où dormir et des bons lits bien secs, et puis vous expliquez à Dieu comme vous êtes charitables. Mais ça vous est bien égal de savoir où nous autres, pauvres hères, allons poser la tête pendant la nuit.

— Ça y est, j'y suis ! s'écria Cadfael. Je vous ai vu la veille de la foire.

— Ben moi aussi, pardi ! Et je suis drôlement avancé. Ça m'a valu du pain, du brouet et une misérable pièce de monnaie.

— Avec laquelle vous vous êtes payé une bière, supposa Cadfael avec un bon sourire. Et cette nuit-là, tiens, où avez-vous posé la tête ? Il y en avait d'aussi pauvres que vous qui se sont contentés d'une de nos granges.

— J'aime pas être entre quatre murs. De plus, admit-il en rechignant, je connaissais un endroit pas trop loin, une petite maison où il n'y avait personne. Je m'y trouvais l'année d'avant jusqu'à ce que ce colporteur de malheur, un rouquin, arrive avec sa bonne femme. Ils m'ont chassé à coups de pied. Et où est-ce que j'ai fini, hein ? Sous une haie, dans le champ d'à côté. Vous croyez qu'il m'aurait laissé un coin près du four ? Je t'en fiche. Il voulait rester seul pour ses galipettes avec cette garce. Là-dessus, ils se sont battus comme des chiffonniers presque toutes les nuits. Je les ai entendus, allez. J'étais aux premières loges.

Morose, il se mit à baragouiner tout seul, sans prêter attention au soudain silence de Cadfael.

— Mais je l'ai eue cette année, poursuivit-il. Pour ce que ça m'a rapporté ! On peut plus s'en servir, à l'heure qu'il est. Elle tombe en ruine. Tout ce que je touche tourne en eau de boudin !

— Cette petite maison, où il y avait un four, prononça lentement Cadfael, où se trouve-t-elle ?

— De l'autre côté de la rivière, à deux pas de Longner. Plus personne n'y travaille aujourd'hui. Elle tombe en morceaux.

— Vous y avez dormi pendant la foire, cette année ?

— Avec des fuites dans le toit, oui, se plaignit le vieux. L'an passé, elle était en bon état, j'ai pensé que j'y serais comme un coq en pâte. Mais ouiche, on m'a traité comme un chien, à crever de froid sous une haie.

— Parlez-moi de l'an passé. Cet homme qui vous a forcé à décamper était colporteur. Il était venu vendre ses produits à la foire ? Il est resté dans la maison jusqu'à ce que la foire se termine ?

Le vieillard venait de se rendre compte que les informations qu'il fournissait étaient d'un intérêt capital, et cette sensation, il en jouissait sans penser à en tirer avantage.

— Pas lui tout seul. Et elle, c'était un vrai chat sauvage avec des cheveux noirs, aussi méchante que lui, vous pouvez me croire ! Elle m'a jeté de l'eau froide pour me forcer à partir quand j'ai essayé de rentrer.

— Vous les avez vus partir ? Ensemble ?

— Non, ils étaient encore là quand j'ai servi de portefaix à un type qui repartait à Beiston et qui avait acheté trop de choses pour pouvoir se débrouiller seul.

— Cette année, vous l'avez revu, votre colporteur ?

— Oui, il était là, répondit le vieux, avec indifférence. J'ai pas eu affaire à lui, mais je l'ai vu.

— Et la femme ? Elle était toujours avec lui ?

— Non, cette fois, elle, je l'ai pas vue. Lui, il était toujours seul ou avec des types, à la taverne. Je sais pas où il a dormi ! La baraque du potier n'était plus assez bonne pour monsieur ! Elle, c'était une errante, comme lui. Elle jonglait et elle chantait, à ce qu'il paraît. Mais son nom à *elle*, ça !...

Cadfael remarqua qu'il insistait légèrement sur le mot « *elle* ».

— Et le sien à lui, vous le connaissez ? demanda-t-il, avec le sentiment qu'il ouvrirait la boîte de Pandore dont des révélations dangereuses pourraient bien sortir.

— Comme tous ceux qui fréquentent les échoppes et les auberges. Il s'appelle Britric, il vient de Ruiton. Il achète sur les marchés des villes et il vient revendre ses marchandises dans cette partie du comté et au pays de Galles. Il est toujours par

monts et par vaux, mais jamais trop loin. Il aurait une belle situation.

— Eh bien, soupira Cadfael, souhaitez-lui que ça continue. Ce sera une bonne pensée qui vous sera comptée. Vous avez vos ennuis, Britric a les siens, je parie, c'est la vie. Mangez, reposez-vous, écoutez frère Oswin. Bientôt, vous irez mieux, vous verrez. Espérons qu'il en sera de même pour chacun.

Accroupi sur son lit, se demandant ce que cela signifiait, le vieux les regarda s'éloigner. Parvenu à la porte, Cadfael avait déjà la main sur la poignée quand il entendit derrière lui une voix forte résonner étrangement :

— Y a un truc qu'il faut reconnaître, la fille, elle était mauvaise comme la gale, mais qu'est-ce qu'elle était belle !

CHAPITRE SEPT

Maintenant ils l'avaient ce nom, talisman indispensable pour rafraîchir les mémoires. Les noms ont un pouvoir magique. Dans les deux jours qui suivirent la visite de Cadfael à Saint-Gilles, visite qu'il relata fidèlement à Hugh Beringar avant la fin de la journée, ils recueillirent suffisamment de détails sur le colporteur de Ruiton pour remplir une chronique. A peine glissait-on le nom de Britric à l'oreille de quiconque fréquentant le marché ou le champ de foire aux cheveux que les langues se déliaient interminablement. Apparemment, il n'y avait qu'une chose que tous ignoraient : si l'homme avait dormi à la cabane du champ du potier lors de la foire de l'année précédente, qui, à l'époque, était à l'abandon depuis un mois à peine et encore en parfait état. Même à Longner, qui était tout proche, personne ne le savait. Pendant la journée, l'occupant clandestin vidait les lieux avec ses marchandises ainsi que sa compagne puisque elle aussi devait gagner sa vie en divertissant les foules ; ils semblaient avoir eu la discrétion de fermer le vantail et de tout laisser en ordre. Si, comme l'affirmait le vieux, ils avaient passé le plus clair de leur temps à se battre, ils ne l'avaient pas crié sur les toits. Et une fois Generys partie, personne n'était venu de Longner jeter un coup d'œil à la maison désertée. Une sorte de torpeur mêlée de désolation était tombée sur l'endroit, et ceux qui l'avaient connu plein de vie avaient évité d'y retourner et s'en étaient plutôt détournés. Seul le vieux, en quête d'un abri confortable, était venu y tenter sa chance pour en être chassé par plus fort que lui.

La veuve du forgeron, petite, pimpante, plus très jeune, avec l'œil rond d'un passereau, dressa l'oreille quand elle entendit parler de Britric.

— Ah ! je comprends ! Il venait déjà avec son paquetage il y a des années alors que je vivais avec mon mari à la forge de Sutton. Il a commencé bien modestement mais il passait régulièrement dans les villages, et vous savez, on ne peut pas être fourré à la ville chaque semaine. Je lui achetais mon sel. Il se débrouillait bien, ça oui, et il n'avait pas peur de transpirer quand il était à jeun, mais quand il était ivre, il ne fallait pas lui chanter pouilles. Je l'ai vu à la foire l'an passé, je me rappelle, mais on ne s'est pas adressé la parole. Je ne savais pas qu'il passait ses nuits à la baraque du potier. Et puis je n'avais pas encore vu la maison moi-même. Le prieur m'y a installée pour que je m'en occupe deux mois après. Mon mari était mort au printemps de cette année et j'ai demandé à Haughmond de me trouver un emploi. Mon époux leur avait rendu pas mal de services en son temps ; je savais que le prieur ne m'éconduirait pas.

— Et la femme ? demanda Hugh. Une jongleuse itinérante, à ce qu'il paraît, brune, très belle. Vous l'avez vue en sa compagnie ?

— Il avait en effet une jeune femme avec lui, laissa échapper la veuve après un moment de réflexion. Je me trouvais à la boutique du poissonnier, près de la taverne de Wat, au coin du champ de foire aux chevaux, ce jour-là. Elle était venue le chercher avant qu'il n'ait bu tous ses gains à lui et la moitié des siens à elle, enfin c'est ce qu'elle racontait. Je me rappelle. Ils n'étaient pas discrets. La boisson le rendait agressif, mais elle n'était pas du genre à s'en laisser conter. Ils hurlaient comme des possédés et puis ils sont partis ensemble comme si de rien n'était. Elle l'avait pris par la taille pour l'empêcher de choir tout en continuant à lui remonter les bretelles. Belle ? poursuivit-elle avec un petit reniflement dubitatif. Voyons, pour certains, oui, je suppose. Hardie, marchant à grands pas, des yeux noirs, mince et souple comme une anguille.

— On m'a rapporté que Brictric était aussi à la foire de cette année, continua le shérif. Vous l'avez vu ?

— Oui, certainement. Il a bien réussi, à le juger sur la mine. A ce qu'on raconte, on n'est pas malheureux dans le colportage si on veut travailler. Donnez-lui encore un an ou deux et il

louera une échoppe, comme les marchands, avec les taxes à l'abbaye que cela comporte.

— Et cette femme ? Elle était toujours avec lui ?

— Si oui, je ne l'ai pas vue.

Elle n'était pas idiote. Comme pratiquement tout le monde à Shrewsbury, elle savait qu'on avait découvert un cadavre de femme non identifié. Or il fallait croire que ce à quoi on avait d'abord pensé n'était pas la bonne réponse puisque l'enquête se poursuivait en prenant même un tour plus sérieux.

— Je ne suis allée qu'une fois sur la Première Enceinte pendant ces trois jours, expliqua-t-elle. Il y en a qui y passaient toute la sainte journée du matin au soir. Eux pourront vous répondre. Mais moi, je ne l'ai pas vue. Dieu sait ce qu'il a fabriqué avec elle, s'exclama-t-elle et elle se signa avec décision pour que le mal ne vienne pas s'en prendre à sa vertu solidement enracinée. Pourtant, je doute que vous rencontriez quelqu'un qui l'ait croisée depuis la foire de Saint-Pierre de l'année dernière.

— Lui ! Mais bien sûr ! s'écria maître William Rede, doyen des intendants laïcs de l'abbaye, qui encaissait pour elle les loyers et les taxes que lui versaient marchands et artisans qui apportaient leurs marchandises à la foire, chaque année. Je vois très bien de qui vous voulez parler. Il a quelque chose d'une canaille, mais j'ai connu pire. Normalement il devrait nous payer une petite redevance pour ce qu'il vend ici. Les marchandises qu'il a sur le dos, il faudrait être Hercule en personne pour les soulever. Mais vous savez ce que c'est. Quelqu'un ouvre une échoppe pour trois jours, c'est simple, on sait où le trouver. Il paye ce qu'il doit et on n'en parle plus. Mais s'il s'agit de quelqu'un qui porte ses marchandises sur son dos, il vous voit de loin et il fiche le camp. On perd beaucoup plus de temps à lui courir après que la somme minime qu'il pourrait vous rapporter ne le mérite. Jouer à cache-cache parmi une multitude de stalles toutes plus surpeuplées les unes que les autres, très peu pour moi ! De sorte que notre contrevenant s'en tire les braies nettes. On n'y perd pas grand-chose, et lui, avec le

temps, ses affaires prospèrent. Maintenant, ne m'en demandez pas plus à son sujet.

— Était-il accompagné d'une femme cette année ? demanda Hugh. Une jolie fille, brune. Jongleuse ou acrobate.

— Pas que je sache, non. J'en ai remarqué une l'an passé qui mangeait et buvait avec lui et qui pourrait bien être celle que vous mentionnez. Je mettrais ma tête à couper qu'à certains moments, en m'apercevant, elle lui a d'un signe enjoint de filer. Mais pas cette année. Il avait apporté beaucoup plus de choses cette fois ; je parie que vous constaterez qu'il a logé chez Wat, il lui fallait un endroit pour les entreposer. Qui sait s'il n'en aura pas plus à vous apprendre.

Walter Renold croisa ses puissants bras nus sur le tonneau qu'il venait de rouler sans effort apparent dans un coin de la salle et posa sur Hugh un regard tranquille de professionnel.

— Britric ? C'est bien ça ? Il a effectivement habité ici pendant toute la foire. Il était chargé comme une mule cette année. Je lui ai laissé le grenier pour qu'il puisse y ranger ses affaires. Y a pas de mal à ça. Je sais qu'il ne paye pas sa redevance à l'abbaye, mais c'est pas ça qui les rendra plus pauvres. Le seigneur abbé n'est pas trop dur envers les petites gens. Bien que ce terme ne s'applique pas vraiment à Britric en réalité. C'est un rouquin qui n'a rien d'un gringalet, si vous voulez bien. Plutôt bagarreur aussi, quand il a un coup dans le nez, mais dans l'ensemble, ce n'est pas un mauvais bougre.

— Si mes renseignements sont exacts, il y avait une femme avec lui, l'année dernière, et j'ai d'excellentes raisons de savoir qu'il n'a pas pris de chambre chez vous, murmura Hugh, mais si c'est ici qu'il venait boire, vous les avez sûrement vus. Vous vous souvenez d'elle ?

Il n'y avait aucun doute là-dessus, à en juger par l'expression de Wat où un certain plaisir se mêlait à quelque chose de beaucoup plus amusant.

— Oh ! pour ça, oui ! Il suffisait de la voir une fois pour ne plus l'oublier. Elle était aussi souple qu'une branche de saule, dansait avec la grâce d'un jeune animal et elle jouait d'une petite flûte. C'est facile à transporter et plus utilisable qu'un

rebec à moins d'être orfèvre en la matière. De plus, c'est elle qui veillait au grain et qui tenait les cordons de la bourse à tous les deux. Elle parlait de mariage, mais emmener un type pareil à l'église, c'est pas du gâteau ! M'est avis qu'elle en a parlé une fois de trop car cette année, il était seul. Je ne sais pas où il s'est séparé d'elle, mais c'est le genre de bonne femme qui s'en tirera toujours.

Étant donné ce qu'il soupçonnait, Hugh ne voyait pas du tout les choses sous le même angle. Mais apparemment, Wat n'avait pas fait le rapprochement avec l'événement qui avait mis la puce à l'oreille de la veuve. Mais avant qu'il ait eu le temps de poursuivre son interrogatoire, Wat le surprit en ajoutant simplement :

— Gunnild, c'est comme ça qu'il l'appelait. Je ne sais pas d'où elle sortait et je crois bien qu'il ne savait pas non plus, mais pour être belle, elle était belle !

Cela aussi sonnait étrangement pour Hugh qui se souvint du squelette qu'il avait eu sous les yeux. Elle prenait de plus en plus dans son imagination l'aspect d'une sauvageonne souple comme un roseau, qui gagnait sa vie à la dure le long des routes ; elle projetait une sorte de rayonnement sombre, brillant cependant, comme le regard admiratif qu'elle était encore capable d'allumer dans les yeux d'un aubergiste plus de première jeunesse qui ne l'avait pas revue depuis un an et demi.

— Vous ne l'avez jamais rencontrée depuis, ici ou ailleurs ?

— Vous croyez que j'y suis souvent, ailleurs ? demanda Wat avec bonne humeur. J'ai jeté ma gourme de bonne heure. Je me plais là où je suis. Mais pour répondre à votre question, non, et, pendant que j'y pense, je ne crois pas l'avoir entendu seulement prononcer son nom. Pour ce qu'il a eu l'air de penser à sa conquête de l'autre année, elle aurait aussi bien pu être morte.

— Voilà donc où nous en sommes, résuma vivement Hugh, s'adressant à Cadfael dans l'intimité confortable de l'atelier du jardin aux simples. Britric est bien l'homme que nous savons avoir occupé la cabane de Ruald. Il y en a peut-être eu d'autres mais nous l'ignorons. De plus, il était accompagné d'une fille avec qui il paraissait avoir des relations orageuses ; elle voulait qu'il lui passe la bague au doigt et lui freinait des quatre fers. Or

ceci se passait il y a plus d'un an. Et cette année, non seulement il vient seul à la foire, mais personne ne l'a vue, elle, alors qu'elle gagne son pain sur les foires, les marchés ou à l'occasion de mariages et autres joyeusetés. Cela ne constitue pas une preuve mais ça mérite une réponse, n'est-ce pas ?

— Et on sait comment elle se nomme, ajouta Cadfael, pensif. Gunnild. Mais pas où elle vit. Elle vient de nulle part et elle y est retournée. Vous voilà maintenant dans l'obligation de les rechercher activement tous les deux, mais lui devrait être plus facile à trouver. Ou je me trompe fort, ou vous avez mis tous vos gens en alerte en son honneur.

— Exact. Dans tout le comté et sur les marches, puisqu'il paraît qu'il ne va jamais plus loin dans ses tournées. Sauf quand il va en ville acheter des produits comme du sel ou des épices.

— De plus, novembre est bien avancé ; la saison des foires et des marchés est terminée, mais le temps reste relativement doux et sec. J'aurais tendance à croire qu'il est toujours en vadrouille de village en village, avança Cadfael, pas trop loin. S'il rayonne encore autour de Ruiton, dès la venue de la neige et des grands froids, il y retournera. Il aura sûrement à cœur de ne pas trop s'éloigner au cas où les conditions climatiques se détérioreraient.

— C'est l'époque de l'année où il se rappelle qu'il a une mère à Ruiton et il y revient pour y passer l'hiver.

— Vous y avez, bien entendu, envoyé quelqu'un pour l'attendre ?

— Avec un peu de chance, on l'attrapera avant ça. Je connais Ruiton ; c'est à huit milles à peine de Shrewsbury. Il organise ses déplacements pour visiter tous les petits villages gallois et piquer plein est, par Knockin, pour rentrer chez lui. Il y a de nombreux hameaux tout près les uns des autres dans ce coin-là. Rien ne l'empêche de continuer ses affaires jusqu'à ce que le temps change sans qu'il s'éloigne de son foyer. On lui mettra la main dessus quelque part par là.

C'est effectivement ce qui arriva quelque trois jours plus tard. Un des sergents de Hugh situa le colporteur en plein travail parmi les bourgades du côté gallois des marches, et il

l'attendit discrètement du côté anglais jusqu'à ce qu'il passe la frontière et se dirige sans se presser vers Meresbrook d'où il regagnerait Knockin et la maison de sa mère. Hugh tenait soigneusement à l'œil ses turbulents voisins de Powys et, s'il veillait à n'accepter aucune entorse à la loi anglaise de son côté de la frontière, il était tout aussi attentif à ne leur donner aucune occasion de se plaindre qu'il avait violé la loi galloise sur leur territoire tant qu'ils n'avaient pas les premiers rompu leur accord tacite. Il entretenait des relations amicales avec Owain Gwynedd au nord-ouest, mais les Gallois de Powys n'étaient ni stables ni disciplinés ; il ne fallait pas les provoquer, mais ne consentir sous aucun prétexte à supporter leurs incartades sans rime ni raison. En conséquence, le sergent attendit sa proie, qui ne se doutait de rien, sur l'autre bord de l'ancienne digue qui séparait les deux pays, qui avait subi les outrages des ans mais était encore bien visible. La température était encore raisonnablement douce et il n'était pas désagréable d'arpenter les routes ; selon toute apparence, le balluchon de Britric était pratiquement vide. Il regagnait donc ses pénates avant l'arrivée des gelées, satisfait de ses gains, à en juger par sa mine. S'il avait d'autres marchandises à Ruiton, il n'aurait pas de mal à les vendre à ses voisins ou bien aux habitants des hameaux environnants.

Il pénétra donc dans le comté à grands pas, sifflant comme un pinson, fauchant les herbes du bord de la route à l'aide d'un long bâton. Près de l'entrée du village, il se jeta dans les bras de deux gens d'armes légèrement armés, de la garnison de Shrewsbury, qui le prirent en tenaille et le saisirent chacun au collet après lui avoir calmement demandé s'il répondait bien au nom de Britric. C'était un grand type solide qui avait une bonne tête de plus que ses deux geôliers ; s'il l'avait voulu, il aurait pu aisément leur échapper, seulement, il les connaissait et il savait ce qu'ils représentaient ; aussi s'abstint-il de tenter le diable sans nécessité. Il se comporta avec une prudence empreinte de discrétion, reconnut gaiement que tel était son nom et leur demanda avec une désarmante innocence ce qu'ils lui voulaient.

Ils n'avaient pas l'intention de se laisser aller à des confidences et se contentèrent de lui signifier que le shérif

désirait le voir à Shrewsbury. Leurs réticences, en conjonction avec la manière efficace dont ils se saisirent de lui, auraient pu lui donner l'idée de leur fausser compagnie et de revenir sur son choix de coopérer, mais il était déjà trop tard, car deux de leurs collègues apparurent comme par magie, approchant sans hâte, armés l'un et l'autre d'un arc prêt à servir dont ils semblaient connaître à fond le maniement. Britric tenait modérément à prendre une flèche dans le dos. Il se résigna à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Quel dommage, avec le pays de Galles à moins d'un quart de mille ! Mais si les choses devaient se gâter, il y aurait peut-être une meilleure occasion de se sauver s'il se montrait docile dans l'immédiat.

Ils l'emménèrent à Knockin et, histoire d'aller plus vite, lui dénichèrent un cheval. Ils le ramenèrent à Shrewsbury avant la tombée de nuit, et, pour éviter de prendre des risques, le confinèrent dans une cellule du château. A ce moment, il avait commencé à donner des signes d'inquiétude mais pas vraiment de peur. Sous son masque impassible, fermé, peut-être évaluait-il les irrégularités auxquelles il avait pu su laisser aller et tentait-il de comprendre comment elles avaient pu venir aux oreilles du shérif. Mais si c'était le cas, cela semblait plus l'intriguer que l'éclairer ou l'inquiéter. Il avait lamentablement échoué à obtenir la moindre information de la part des gens d'armes. Il ne lui restait plus qu'à prendre son mal en patience, car il semblait que le shérif ne fût pas disponible dans l'immédiat.

Il se trouvait que ce dernier souhaitait dans les appartements de l'abbé en compagnie du prieur Robert et du seigneur du manoir d'Upton qui venait d'offrir à l'abbaye une pêcherie sur la Tern, en bordure de ses terres. Le document avait été rédigé et signé avant vêpres, en présence de Hugh qui avait servi de témoin. Upton appartenait à la couronne, et le consentement, l'approbation d'un des officiers du roi étaient indispensables lors d'une transaction de ce genre. Le messager venu du château eut la sagesse d'attendre patiemment dans l'antichambre que les invités se lèvent de table. Les bonnes nouvelles ne sont pas forcément plus urgentes que les mauvaises et, entre ses quatre murs, le prisonnier n'allait pas s'envoler.

— C'est l'homme dont vous parliez ? s'informa Radulphe une fois qu'il eut pris connaissance de ce que désirait l'envoyé de la garnison. C'est celui qui s'est installé indûment chez Ruald ?

— En personne. Et c'est le seul dont nous sachions qu'il s'y est logé gratuitement. Si vous voulez bien m'excuser, père, il va falloir que j'aille voir ce qu'il a à nous apprendre avant qu'il ait eu le temps de reprendre ses esprits.

— La justice me tient autant à cœur qu'à vous, reconnut l'abbé. Non pas que je veuille la tête de cet homme ou de quiconque, mais nous sommes en compte avec cette femme et j'entends que cela soit réglé. J'espère que cette fois nous serons plus près de la vérité. Sans cela, il ne saurait y avoir d'absolution.

— Puis-je vous emprunter frère Cadfael, père ? C'est lui qui a mentionné cet homme en premier, il sait mieux que personne ce qu'a raconté le vieux, à Saint-Gilles. Il remarquera peut-être des détails qui m'auront échappé.

Le prieur désapprouvait manifestement cette suggestion et il plissa ses lèvres minces pour le montrer. Il trouvait que Cadfael avait bien trop souvent l'autorisation de quitter la clôture, liberté excessive qui choquait Robert comme une entorse à la Règle. Mais d'un signe de tête, l'abbé, pensif, donna son accord.

— Un témoin attentif ne sera certes pas de trop. Oui, prenez-le avec vous. Je sais qu'il a bonne mémoire et du flair pour remarquer les points qui ne concordent pas. Et puis comme il est impliqué dans cette affaire depuis le départ, il a quelque droit, ce me semble, à la suivre jusqu'au bout.

Et c'est ainsi que Cadfael, qui sortait du réfectoire au lieu de se rendre comme tout le monde à collation dans la salle capitulaire, à moins qu'il ne prétexte une tâche urgente à l'atelier pour se soustraire à la lecture si peu passionnante de frère Francis, dont c'était le tour de lire, fut arraché à sa routine pour accompagner Hugh au château afin de se rendre auprès du prisonnier.

Il était bien tel que le vieillard l'avait décrit, grand, des cheveux roux, et ce n'était pas un vieux vagabond décati qui

allait l'impressionner. Pour être honnête, il avait suffisamment d'allure pour attirer l'attention d'une femme qui ne s'en laissait pas conter, aussi indépendante que lui. Pendant un moment, du moins. S'ils étaient restés ensemble assez longtemps pour se battre comme des chiffonniers, peut-être avait-il utilisé ses mains puissantes une fois de trop, et il s'était retrouvé avec un cadavre sur la conscience sans l'avoir voulu. Et si on le poussait un peu trop loin, ses cheveux roux flamboyants indiquaient qu'il était bien capable de tuer sans hésiter. Dans cette cellule où Hugh avait choisi de le rencontrer, il était assis très droit, les épaules adossées au mur, sur le qui-vive, le visage aussi mobile que la muraille elle-même, ce qui ne l'empêchait pas de défier d'un regard ferme les deux hommes venus l'interroger, tout en leur laissant entendre qu'il n'avait nullement l'intention de leur faciliter la besogne. Cadfael comprit que c'était un homme qui avait déjà eu des ennuis, et plus souvent qu'à son tour, mais qui avait toujours su s'en sortir. Rien d'irréparable probablement, un peu de braconnage par-ci, par-là, un poulailler dévalisé, rien qui mérite vraiment de l'envoyer devant un tribunal en ces temps troublés où, en bien des endroits, les forestiers du roi, débordés et manquant de temps, avaient d'autres chats à fouetter qu'à appliquer la loi de la forêt dans toute sa rigueur.

Quant à savoir si la situation dans laquelle il se trouvait lui inspirait des craintes et les idées qui pouvaient lui passer par la tête, ce qu'il avait deviné ou les mensonges qu'il accumulait fiévreusement dans son esprit pour parer à ce qu'on avait contre lui, c'était quasiment impossible. Il attendait, tellement tendu que même ses cheveux paraissaient se dresser sur son crâne. Hugh referma la porte du cachot et l'étudia tout à loisir.

— Alors, Britric — c'est comme cela que vous vous appelez, hein ? Vous avez fréquenté la foire de l'abbaye ces deux dernières années, n'est-ce pas ?

— Avant ça, répondit-il d'une voix basse, méfiante, désireux d'éviter les confidences. Depuis six ans en tout.

Il jeta un petit coup d'œil latéral, peu rassuré, à l'habit noir de Cadfael, qui était immobile dans son coin. Peut-être se rappelait-il les redevances impayées à l'abbaye et se demandait-

il si l'abbé n'avait pas fini par se lasser de fermer les yeux sur les peccadilles irritantes des petits délinquants de son acabit.

— C'est l'année dernière qui nous intéresse. Ce n'est pas la mer à boire, votre mémoire ne devrait pas être en défaut. La veille de Saint-Pierre-aux-Liens et les trois jours suivants, vous êtes venu à la foire vendre vos marchandises. Où avez-vous dormi pendant cette période ?

Il était complètement perdu à présent, ce qui le rendait encore plus méfiant. Mais il répondit sans trop hésiter.

— Je savais qu'une cabane était restée inoccupée. J'en avais entendu parler au marché. Le potier s'était mis en tête de devenir moine et il avait laissé la maison vide, de l'autre côté du fleuve, vers Longner. J'ai cru qu'il n'y avait pas de mal à y passer la nuit. C'est pour ça que vous avez voulu me voir ? Mais pourquoi maintenant, après tout ce temps ? Je n'ai rien volé. J'ai tout laissé en l'état. Tout ce que je voulais, c'était un toit au-dessus de ma tête et un endroit pour me coucher tranquille.

— Seul ?

Pas la moindre hésitation, cette fois. Il avait déjà dû comprendre que la question avait été posée à d'autres avant qu'on ne le conduise au château pour l'interroger personnellement.

— Il y avait une femme avec moi. Gunnild, elle s'appelait. Elle courait les foires et les marchés pour distraire les gens, c'est comme ça qu'elle gagnait sa vie. Je l'avais rencontrée à Coventry. On est restés ensemble un bout de temps.

— Et quand la foire a été terminée ? Je parle de celle de l'an passé. Vous êtes partis ensemble ? Vous étiez toujours tous les deux ?

Britric plissa les yeux et dévisagea alternativement les deux hommes sans que cela l'aide beaucoup.

— Non, répliqua-t-il lentement. On est parti chacun de son côté. Moi, je me dirigeais vers l'ouest. C'est dans les villages des marches que j'ai mes meilleurs clients.

— Où et quand vous êtes-vous séparé d'elle ?

— Ben, je l'ai laissée à la baraque où on avait dormi. Le 4 août, de bonne heure. Le jour était à peine levé quand j'ai pris la

route. Comme elle allait vers l'est, elle n'avait pas besoin de traverser la rivière.

— Je n'ai pu trouver personne sur la Première Enceinte ni en ville, articula délibérément Hugh, qui se souvienne de l'avoir revue.

— Évidemment, s'écria Britric. Je vous le répète, elle a pris vers l'est.

— Et vous ne l'avez jamais revue depuis ? En souvenir du bon vieux temps, vous n'avez jamais tenté de la retrouver ?

Ne comprenant pas à quoi rimait cet interrogatoire, il commençait à suer à grosses gouttes.

— Je n'en ai pas eu l'occasion. Je l'ai rencontrée par hasard, il ne faut pas chercher plus loin. Bonjour, bonsoir et c'était fini.

— Vous vous êtes toujours bien entendus ? Vous ne vous êtes jamais battus ? Jamais de violentes disputes ?

Vous vous êtes toujours montré doux comme un agneau, n'est-ce pas, Britric ? Parce que je vous signale tout de suite que ce n'est pas l'avis de tout le monde. Si je ne me trompe, vous n'étiez pas les seuls à avoir essayé de vous introduire dans cette chaumièrre. Il y avait un vieillard que vous avez flanqué dehors. Il comptait sur un endroit confortable où se reposer, mais vous étiez là. Remarquez, il n'est pas allé loin. Pas assez en tout cas pour que l'écho de vos querelles ne lui parvienne durant la nuit. Selon lui, vous aviez des relations orageuses. N'est-il pas vrai qu'elle vous pressait de l'épouser ? Mais le mariage, ça ne vous enthousiasmait pas. Alors, que s'est-il passé ? Elle est devenue trop fatigante ? Trop violente, peut-être ? Avec les mains que vous avez, il ne vous aurait pas fallu beaucoup de force pour l'étrangler ou la réduire définitivement au silence.

Britric avait brusquement relevé la tête, comme une bête aux abois. Sous son épaisse tignasse rousse, la sueur inondait son front.

— Non mais... Ça va pas ! Mais alors pas du tout ! Je vous jure, quand j'ai fichu le camp, elle dormait à poings fermés. Et elle était aussi vivante que vous et moi. Je ne comprends pas. Qu'est-ce que vous avez derrière la tête, monsieur ? De quoi me soupçonnez-vous, au juste ?

— Je vais vous dire exactement de quoi je vous soupçonne, Britric. Gunnild n'était pas à la foire, cette année, n'est-ce pas ? Personne ne l'a revue à Shrewsbury après que vous l'avez quittée, dans le champ de Ruald. Je pense que vous vous êtes chamaillés et battus une fois de trop au cours de vos nuits passablement agitées, la dernière, peut-être, et que Gunnild en est morte. Je pense que vous l'avez enterrée sur place, durant la nuit, sous la langue de terre, là où la charrue de l'abbaye est tombée sur elle, cet automne. Parce que c'est ce qui est arrivé. Un squelette de femme, ça vous évoque quelque chose, Britric ? Une femme avec de longs cheveux noirs.

Britric émit un gémissement à demi étouffé, le souffle coupé, comme s'il venait de prendre un coup violent au creux de l'estomac. Quand il retrouva l'usage de la parole, même s'il était plus facile de deviner que de comprendre le sens de ses gémissements étranglés, il ne put que répéter :

— Non, pas Gunnild, non, pas elle !

Hugh le laissa seul jusqu'à ce qu'il eut repris ses esprits et fût de nouveau capable de réfléchir, après avoir pris le temps de se concentrer à fond sur la situation qui était la sienne. Au prix d'un effort, il ne tarda pas à reprendre son sang-froid et à accepter la vérité en face : le shérif ne mentait pas. Et telle était la raison de son arrestation et du fait qu'il avait été mis en prison. Maintenant, il serait bien inspiré de se pencher sur la ligne de défense qu'il allait adopter.

— Je n'ai jamais porté la main sur elle, lâcha-t-il enfin, lentement, avec emphase. Quand je l'ai laissée, elle dormait. Je ne l'ai jamais revue depuis. Et elle était bien vivante.

— Ce cadavre de femme, Britric, avait été mis en terre depuis un an minimum. Avec des cheveux noirs. Gunnild était brune, paraît-il.

— Permettez. Elle *est* brune, en effet. Comme la plupart des femmes le long de la frontière. Mais il ne peut pas s'agir de Gunnild.

Hugh avait révélé inconsidérément que ce dont ils disposaient, c'était un squelette dont le visage et le corps étaient virtuellement impossibles à identifier. Britric savait donc à

présent que les accusations portées contre lui n'étaient pas trop graves.

— Je vous le répète, monsieur, reprit-il, plus insinuant cette fois, elle était en vie quand je me suis glissé hors de la cabane. C'est la vérité. J'avoue qu'elle avait pris trop d'emprise sur moi. Les femmes, ça veut toujours vous mettre le grappin dessus ; c'est agaçant à la fin. C'est pourquoi je me suis levé à l'aube, quand elle dormait profondément, et j'ai filé vers l'ouest pour me débarrasser d'elle sans avoir droit à une scène. Mais je ne l'ai pas touchée, ça non. La malheureuse que vous avez découverte est forcément quelqu'un d'autre. Pas Gunnild.

— Ah oui ? Et qui ça ? Vous avez une idée ? Un endroit isolé abandonné par ses occupants, qui songerait à y aller ? Alors, y mourir !...

— Mais qu'est-ce que vous voulez que j'en sache, monsieur ? Je ne connaissais même pas le coin avant la veille de la foire de l'année précédente. J'ignore tout des voisins de cette rive du fleuve. Je voulais un endroit confortable, pas plus.

Il s'était parfaitement repris à présent, sachant qu'on ne pourrait jamais avec certitude mettre un nom sur les restes de cette femme, malgré ses cheveux noirs. Cela ne le sauverait peut-être pas, mais cela lui servirait de rempart, fragile certes, contre la culpabilité et la mort, qui sait ? Mais il s'en tiendrait à sa version et répéterait ses dénégations contre vents et marées, sans jamais se lasser.

— Je n'ai pas touché Gunnild. Quand je l'ai quittée, elle était en bonne santé.

— Que savez-vous d'elle ? demanda brusquement Cadfael si bien que Britric, qui ne pensait qu'à nier encore et toujours, momentanément pris par surprise, fut dans l'incapacité de se concentrer.

— Si vous êtes restés ensemble quelque temps, vous avez dû apprendre des choses sur elle, d'où elle venait, où vivait sa famille et le circuit qu'elle suivait ordinairement lors de ses déplacements. D'après vous, elle est vivante, en tout cas elle l'était au moment de votre départ. A votre avis, où doit-on la chercher pour avoir une preuve de vos assertions ?

— C'est qu'elle ne m'a jamais parlé de tout ça. Je l'ai rencontrée à Coventry dont on est partis ensemble. Mais elle était plutôt discrète. Je ne crois même pas qu'elle soit descendue plus au sud, mais elle n'a jamais soufflé mot de sa famille ni de l'endroit d'où elle venait.

Il était hésitant, incertain. S'il en avait su plus long sur elle, il se serait empressé de le révéler pour montrer qu'il était prêt à collaborer avec la justice. De plus, il avait été pris de court, sans avoir pu concocter quelques bons mensonges pour envoyer les représentants de la loi au diable Vauvert et en profiter pour disparaître.

— Bon d'accord, elle se dirigeait vers l'est. Admettons. Mais comment savez-vous cela ? Elle n'en avait pas parlé et vous ne vous étiez pas mis d'accord pour vous séparer là, sinon, vous n'auriez pas eu à sortir du lit dès potron-minet pour filer discrètement.

— J'ai dis ça sans preuve, admit Britric, s'agitant sur son siège. Je l'avoue. J'ai cru – je le crois encore – qu'elle partirait vers l'est quand elle verrait que je n'étais plus là. A quoi ça m'aurait avancé d'avoir avec moi une chanteuse et une acrobate au pays de Galles ? Mais je vous le jure, je ne l'ai pas touchée. Je ne l'ai pas tuée.

Il n'en démordit pas une seule fois, se tenant simplement, obstinément, à cette version à toutes les questions qu'on lui posait, ne s'arrêtant de nier que pour supplier qu'on le croie.

— Ne soyez pas injuste envers moi, seigneur shérif. Proclamez partout qu'on la recherche, envoyez des crieurs en ville, demandez aux voyageurs de passer le mot partout où ils vont afin qu'elle prenne contact avec vous et que vous sachiez qu'elle est vivante. Je ne vous ai pas menti. Si elle apprend que je suis accusé de l'avoir assassinée, elle se mettra en rapport avec vous. Je n'ai pas porté la main sur elle. Elle vous le confirmera.

— Eh bien, comme ça, on verra si ça la décide à se montrer, acquiesça Hugh quand ils eurent remis Britric sous clé, pas plus rassuré que ça, et qu'ils revinrent vers la porte du château. Mais je ne suis pas persuadé qu'une dame du genre de Gunnild, étant

donné son style de vie, se précipitera chez les gendarmes, même pour sauver Britric de l'échafaud. Que pensez-vous de lui ? Les dénégations, on sait ce que c'est. Elles n'ont pas grande valeur en elles-mêmes. Je suis sûr qu'il a quelque chose à se reprocher et que cela concerne cette femme, cet endroit aussi. La première chose qu'il proclame après qu'on l'a arrêté et qu'on lui parle de cette maison, c'est qu'il n'a rien volé et qu'il a tout laissé comme il l'a trouvé. J'en déduis donc qu'il a volé quelque chose. Quand on a commencé à mentionner la mort de Gunnild, il a sérieusement pris peur avant de réaliser, et par ma faute encore, qu'on n'a rien de solide pour l'identifier. Une fois qu'il a compris dans quel sens soufflait le vent, il lui était facile de manœuvrer, et c'est là qu'il nous supplie de la rechercher. Tout cela est bel et bon, je crois qu'il sait toutefois qu'on ne la retrouvera jamais. Ou plus exactement, il *sait* où on la retrouvera alors qu'il espérait que cela n'arriverait jamais.

— Vous n'allez pas le relâcher ? s'enquit Cadfael.

— D'après vous ? Je vais continuer à enquêter sur lui, oui, jusqu'à ce que je sache précisément où il est allé depuis ce temps. Je vais interroger tous les cabaretiers, les potiers et tous ses clients, bref tous ceux qui ont eu affaire à lui. Il doit bien y avoir quelqu'un qui peut nous fournir un renseignement, aussi minime soit-il, sur lui – et sur elle. Non, il faut que je le garde tant que je ne saurai pas la vérité, quelle qu'elle soit. Pourquoi ? Y aurait-il un point qui m'aurait échappé ? Si vous avez quelque chose en tête, dites-le-moi.

— Une idée comme ça, répondit distraitemment Cadfael. Laissez-moi un jour ou deux pour approfondir. Qui sait, vous n'aurez peut-être pas trop longtemps pour connaître la vérité.

Le matin suivant, c'était un dimanche, Sulien Blount, à cheval, arriva de Longner pour entendre la messe dans l'église abbatiale. Il avait avec lui, secoué, nettoyé et soigneusement plié l'habit dans lequel il était rentré chez lui après avoir reçu congé de l'abbé. Avec sa cotte, ses hauts-de-chausses, sa chemise de lin, ses souliers de cuir, il semblait légèrement moins à l'aise que dans sa robe noire, tant cette libération au bout d'une année et plus de noviciat était nouvelle pour lui. Il n'avait pas encore

récupéré la liberté de mouvement des jeunes gens dont la démarche n'est pas entravée par une robe monastique. Bizarrement, la décision qu'il avait prise ne paraissait pas l'avoir rendu plus heureux ni plus libre. Sa mâchoire admirablement dessinée avait quelque chose de solennel et un pli profond, dû à la réflexion, se creusait entre ses sourcils droits. Ses cheveux, qui avaient trop poussé après son départ de Ramsey, étaient bien coiffés et son duvet bouclé de la couleur de l'or chaud avait pris une longueur suffisante pour ne plus trancher sur le reste de sa chevelure. Il assista à l'office avec la même gravité, la même concentration, que quand il appartenait encore à l'ordre. Il rendit le vêtement auquel il avait renoncé, salua l'abbé Radulphe et le prieur Robert, et alla retrouver frère Cadfael au jardin aux simples.

— Tiens ! Tiens ! s'exclama ce dernier. Je pensais bien que vous ne tarderiez pas à nous rendre visite. Alors, comment trouvez-vous le siècle ? Vous n'avez plus de raison de changer d'avis ?

— Non, répondit le jeune homme d'une voix sombre, sans rien ajouter pour l'instant.

Il jeta un coup d'œil à la haute muraille, aux parterres parfaitement ordonnés que la chute des feuilles avait quelque peu dénudés, aux branches de thym raides comme du fil de fer.

— Je me plaisais bien, ici, avec vous. Mais non, je ne compte pas revenir. J'ai eu tort de m'enfuir. Je ne recommencerai pas la même erreur.

— Comment se porte votre mère ? demanda Cadfael, devinant qu'elle pourrait bien constituer cette insoluble souffrance que Sulien avait tenté de fuir. Car vivre avec sous les yeux cette douleur constante, l'approche infiniment lente et cruelle d'une mort inéluctable, s'était peut-être avéré insupportable pour le jeune homme. Hugh lui avait en effet fourni un rapport détaillé sur son état de santé. Si c'était là le cœur du problème, Sulien s'était raidi afin de pouvoir réparer et d'assumer sa part de responsabilité dans la maison, ce qui allégerait sûrement celle de sa mère.

— Pas très bien, lâcha carrément Sulien. Comme toujours. Mais elle ne se plaint jamais. C'est comme si elle portait en elle

une bête affamée qui la dévore de l'intérieur. Certains jours, elle va un peu mieux.

— J'ai certaines herbes qui pourraient la soulager, suggéra Cadfael. Il fut un temps, elle en avait usé.

— Je sais. On ne cesse de le lui répéter. Mais à présent elle n'en veut plus. Elle prétend n'en avoir plus besoin. Donnez-m'en tout de même, ajouta-t-il, avec plus de chaleur, j'arriverai peut-être à la convaincre.

Il suivit Cadfael dans l'atelier, sous les bouquets bruyants d'herbes sèches accrochés aux poutres du plafond. Il s'assit sur le banc de bois cependant que l'herboriste remplissait un flacon de sirop de pavot rapporté d'Orient qui calmait la douleur et favorisait le sommeil.

— Vous ne savez peut-être pas encore, commença Cadfael, lui tournant le dos. Le shérif a arrêté un homme pour l'assassinat de celle qu'on croyait être Generys avant que vous ne nous prouviez que ça ne pouvait pas être elle. Un bonhomme du nom de Britric, un colporteur qui parcourt les villages des marches et qui a couché dans la cabane de Ruald lors de la foire de l'an passé.

Il entendit un mouvement étouffé dans son dos, comme si Sulien avait remué en s'appuyant au mur, mais il ne souffla mot.

— Il semble qu'il y ait eu une femme avec lui, une certaine Gunnild qui gagne sa vie sur les champs de foire, en chantant et en jonglant. Nul ne l'a revue depuis la fin de la foire. A ce qu'il paraît, elle avait les cheveux noirs. Il pourrait très bien s'agir de la malheureuse qu'on cherche. C'est ce que pense Hugh Beringar.

— Et Britric, lui, qu'en pense-t-il ? interrogea Sulien d'une voix calme, un peu tendue toutefois. J'imagine qu'il s'est bien gardé d'avouer.

— Oh ! on s'attendait à sa réponse. Il affirme l'avoir quittée le lendemain de la fin de la foire, saine et sauve et ne l'avoir jamais revue.

— Ce n'est pas forcément faux, murmura Sulien, ce qui ne manquait pas de bon sens.

— C'est exact, mais personne ne l'a revue depuis, je le répète. Elle n'est pas venue à la foire, cette année, et personne

ne sait où la trouver. D'aucuns prétendent qu'ils se disputaient, quand ils n'en venaient pas aux mains. Lui est plutôt costaud, avec la tête près du bonnet, très capable d'aller trop loin. Je n'aimerais pas être à sa place, poursuivit délibérément Cadfael, parce que je crois que les charges qui pèsent sur lui sont solides. Je ne parierais pas deux sous sur son avenir.

C'est seulement alors qu'il se retourna. Le garçon était parfaitement immobile, le regard fixé sur Cadfael.

— Pauvre diable ! murmura-t-il d'une voix empreinte d'une pitié détachée, apparemment peu ému. Je suis sûr qu'il n'a jamais voulu la tuer. Comment s'appelait-elle, déjà ?

— Gunnild. C'était son nom.

— Ça ne doit pas être drôle d'être toujours sur les routes, comme ça, émit pensivement Sulien, surtout pour une femme. Pendant l'été, passe encore, mais comment s'en sortent-ils, l'hiver ?

— Comme tous les jongleurs, pardi ! A cette époque de l'année, ils commencent à chercher un manoir où ils auront le plus de chance d'être employés pour y passer le plus fort de l'hiver. Et quand arrive le printemps, ils s'en vont.

— Oui, je suppose qu'une place au coin du feu ou à la table la plus modeste, ce doit être une aubaine quand la neige se met à tomber, acquiesça Sulien sans y attacher d'importance, en se levant pour prendre le flacon que Cadfael avait bouché. Bon, il faut que je m'en aille. Odon ne sera pas fâché que je lui donne un coup de main aux écuries. Je vous remercie, Cadfael, pour ça et tout le reste.

CHAPITRE HUIT

Trois jours plus tard, un palefrenier se présenta à cheval à la porte du château. Il y avait une femme en croupe derrière lui qui mit pied à terre dans la première cour pour parler aux gardes. Avec modestie, mais très sûre d'elle-même, elle demanda le seigneur shérif, laissant clairement entendre que l'affaire était d'importance et que celui qu'elle désirait voir ne la contredirait certes pas.

Hugh sortit de l'armurerie en manches de chemise et en justaucorps de cuir, le visage encore tout rouge de la chaleur de la forge enfumée qu'il venait de quitter. La femme le regarda avec autant de curiosité qu'il en éprouvait envers elle, tant il paraissait jeune et déplacé en ces lieux. Elle n'avait jamais vu le shérif du comté ; elle s'était attendue à quelqu'un de plus âgé et d'apparence plus rassise que ce jeune homme très soigné, très mince, qui n'avait pas encore trente ans. Avec ses cheveux et ses sourcils noirs, il ressemblait plus à un apprenti armurier qu'à un officier de roi.

— Vous souhaitez me rencontrer, madame. Entrez, je vous prie, et expliquez-moi ce qui vous amène.

Elle le suivit, très digne, dans la petite antichambre de la loge, mais hésita un instant avant d'accepter son invitation à prendre un siège comme s'il lui fallait d'abord justifier par le menu la raison de sa présence, avant de pouvoir se mettre à l'aise.

— Si ce qu'on m'a raconté est vrai, c'est *vous* qui avez besoin de moi.

Il y avait dans sa voix quelque chose des cadences d'une paysanne, avec des intonations un peu rudes, passablement rauques, comme si elle avait dû forcer sur ses cordes vocales à

une certaine époque. Et puis elle n'était pas aussi jeune qu'il l'avait cru de prime abord ; elle devait tourner autour de trente-cinq ans, mais elle était belle, se tenait très droite et sa démarche était pleine de grâce. Elle était vêtue d'une bonne robe de couleur foncée très convenable d'allure, ses cheveux étaient tirés en arrière, dissimulés sous une guimpe blanche. Elle était l'image même d'une femme de bourgeois bien assis ou la suivante d'une châtelaine. Hugh était incapable de voir en quoi elle pouvait bien s'inscrire dans ses préoccupations du moment, mais il était prêt à attendre qu'elle l'éclairé.

— Vraiment ? Et que vous a-t-on raconté ?

— Le bruit court sur le marché que vous détenez un colporteur du nom de Britric, accusé d'avoir tué une femme avec qui il avait vécu quelque temps l'an dernier. C'est vrai ?

— Absolument. En quoi cela vous concerne-t-il ?

Ses yeux étaient à demi cachés sous d'épais cils noirs et elle le regardait rarement en face, brièvement.

— Cela me concerne ! Je n'ai pas pour Britric une sympathie particulière et j'ai de bonnes raisons pour ça, mais je ne lui en veux pas non plus. Pendant un moment, ce fut un compagnon agréable et même si on s'est séparés, je n'aimerais pas le voir pendu pour un meurtre qu'il n'a pas commis. Aussi me voilà, en chair et en os, pour vous prouver que je suis bien vivante. Je m'appelle Gunnild.

— Et pour l'avoir prouvé, sacrebleu, elle l'a prouvé ! s'écria Hugh qui, quelques heures plus tard, se précipita à l'atelier de Cadfael pendant la récréation de ce dernier afin de lui narrer l'histoire en détail. Et il s'agit bien d'elle, vous pouvez me croire. Vous auriez dû voir la tête de Britric quand je la lui ai amenée dans sa cellule. Il a regardé cette dame respectable pendant un bon moment avant de la dévisager, bouche bée. Il n'en croyait manifestement pas ses yeux. Mais il s'est exclamé : « Gunnild ! » dès qu'il a eu repris son souffle. Oh ! c'est bien la même personne, mais elle avait suffisamment changé pour qu'il ait eu du mal à la reconnaître. Et ce n'est pas tout. Je sais maintenant pourquoi il avait pris la clé des champs, ce matin-là. Il nous avait caché des choses. Imaginez-vous qu'il avait emporté toutes leurs économies à *tous les deux*. Je pensais bien

qu'il avait quelque chose sur la conscience, et que c'était en rapport avec cette femme. Il lui a volé tous ses objets de valeur. Elle n'a pas dû s'amuser pendant l'automne et l'hiver de l'an dernier.

— Il semble, avança Cadfael, attentif, mais pas très surpris, que leurs retrouvailles vont encore être orageuses.

— C'est qu'il était si heureux de la voir qu'il lui a promis monts et merveilles, il n'arrêtait pas de la remercier et de la flatter odieusement. Quant à elle, elle refuse de porter plainte contre lui. Pour moi, il aurait bien aimé la convaincre de reprendre la vie errante, mais elle n'a rien voulu savoir. Elle a appelé son palefrenier pour qu'il l'installe en selle et ils sont partis.

— Et Britric ? demanda Cadfael qui remua pensivement la marmite qui bouillonnait doucement sur la grille posée sur un des côtés du brasero.

L'odeur tiède, pénétrante, du marrube leur piquait les narines. Quelques-uns des vieux pensionnaires d'Edmond, particulièrement fragiles, avaient déjà commencé à tousser et à prendre froid.

— Il est libre, et il a filé, moins arrogant, mais pour combien de temps, je ne saurais le préciser. Inutile de le garder plus longtemps. On jettera un œil sur ses activités, mais s'il se met à réussir honnêtement ou presque, il aura peut-être la sagesse de ne pas se mettre en marge de la loi. Qui sait si l'abbaye ne percevra pas sa redevance s'il vient à la foire de l'an prochain. Toujours est-il que voilà où nous en sommes, Cadfael, avec une histoire qui se répète de façon fort plausible et non pas un meurtrier possible qui s'en sort, mais deux ! C'est à peine croyable.

— Ce sont des choses qui arrivent, avança Cadfael. Rarement certes, mais ça arrive.

— Vous y croyez, vous ?

— Je crois à ce qui s'est passé. Mais qu'il faille y voir l'effet du hasard, ça me laisse plutôt dubitatif. Ou plus exactement, se reprit Cadfael avec emphase, très dubitatif.

— Que cette femme supposée morte revienne à la vie, tant mieux. Mais qu'en est-il de la seconde ? Faut-il également

s'attendre à ce que cela se reproduise ? Allons-nous trouver une troisième victime qui se relèvera parmi les morts ? Il nous reste toujours une malheureuse qui attend qu'on lui rende justice, sinon du fait de l'exécution du coupable, au moins en lui accordant la grâce qu'on lui rende un nom qui permettra qu'on se souvienne d'elle. Elle est morte et c'est une dette qui reste à régler.

Cadfael avait écouté avec un respect teinté d'affection ce discours qui aurait pu émaner de Radulphe et qui avait été prononcé avec une passion aussi juvénile que séculière. Hugh ne se laissait pas fréquemment aller à ce genre de diatribe, du moins pas à haute voix.

— A-t-elle précisé où et comment elle avait entendu mentionner la situation de Britric, jeté sur la paille humide des cachots ?

— Très vaguement. Une rumeur sur le marché, d'après elle, et je n'ai pas pensé à l'interroger plus précisément, avoua Hugh, vexé.

— Il y a à peine trois jours que vous avez proclamé de quoi on le soupçonnait et que vous avez révélé son nom à elle. Les nouvelles vont vite, je veux bien, mais le temps qu'elles ont mis à lui parvenir est peut-être important. Je suppose que Gunnild s'est expliquée sur son changement de situation. Vous n'avez pas précisé où elle vit et travaille aujourd'hui.

— Eh bien, il semble que d'une certaine façon Britric lui ait rendu service en la laissant sans un sou vaillant dans la cabane de Ruald. C'était au mois d'août, la foire était finie, difficile de gagner sa vie dans ces conditions. Elle a vraiment eu du mal à joindre les deux bouts pendant l'automne. Elle a pu se nourrir, mais sans rien pouvoir mettre de côté, or vous vous souvenez sûrement que l'hiver est venu vite et qu'il a été rude. Je ne vois d'ailleurs pas comment vous auriez pu l'oublier. Comme tous les baladins, elle a cherché tout de suite un manoir où un bon ménestrel trouverait à s'employer pendant la mauvaise saison. C'est une pratique courante mais à ce jeu-là, on n'est jamais sûr de décrocher la timbale !

— En effet, admit Cadfael, plus pour lui-même que pour son ami. C'est ce que je lui ai expliqué.

— Pour elle, ça s'est bien passé. Elle a débarqué au manoir de Withington en décembre, quand il neigeait. C'est Gilles Otmere qui l'occupe pour la couronne, à présent, depuis que les terres de FitzAlan ont été confisquées. Il a une famille jeune qui apprécie la présence d'un jongleur pour les fêtes de Noël. Mais il y a mieux, sa fille vient d'avoir dix-huit ans et elle s'est prise d'affection pour notre Gunnild, qui prétend s'y connaître en coiffure et pour ce qui est de tirer l'aiguille, de sorte que la petite l'a prise à son service. Ah ! il faut la voir marcher, ça vaut le coup d'œil, elle se conduit comme une dame maintenant. Elle a su s'y prendre avec sa maîtresse et elle n'arrête pas de chanter ses louanges. Gunnild ne reprendra jamais son ancien métier. Elle n'est pas folle. Mais vraiment, Cadfael, elle vaut le déplacement.

— Certes, murmura Cadfael, méditatif. J'irai la voir, je pense. De plus, Withington n'est pas bien loin, un peu après Upton, si je ne me trompe. Mais, à moins que dame Gunnild ne soit venue au marché hier, ou qu'un visiteur soit passé à Withington leur annoncer la nouvelle, la rumeur semble s'être glissée à travers les champs et de l'autre côté du fleuve par la volonté du Saint-Esprit. Je veux bien qu'elle aille parfois plus vite que le vent, au moins en ville et sur la Première Enceinte, mais il lui faut un jour ou deux pour parvenir dans les écarts. Sauf si quelqu'un s'est empressé de la colporter.

— Elle l'a apprise au marché où les oiseaux l'ont transportée jusqu'à Withington, émit Hugh, à ce qu'il semble. Tant mieux pour Britric. En tout cas, me voilà revenu au point de départ sans plus savoir à quel saint me vouer, enfin, si ça évite d'accuser un innocent... N'empêche que je n'ai pas envie d'en rester là, mais alors pas du tout !

— Attendez ! le rassura Cadfael. Il est trop tôt pour envisager pareille éventualité. Laissez-moi quelques jours que je vous suggère de consacrer aux affaires du roi. D'ici là, on aura peut-être trouvé le fil d'Ariane.

Cadfael se rendit chez l'abbé avant vêpres et lui demanda audience. Sa requête le gênait un tantinet, parfaitement conscient qu'il était des licences qu'on lui accordait souvent par

rapport à la règle, et pour une fois il n'était pas absolument sûr de savoir où il allait. La confiance que l'abbé avait placée en lui était parfois pesante.

— Je suppose que vous avez vu Hugh Beringar cet après-midi, père. Il vous aura certainement mis au courant à propos de ce Britric. Il a été libéré et vous savez dans quelles circonstances.

— Oui, Hugh était ici il n'y a pas une heure. Je ne puis que me réjouir de l'innocence de cet homme. Mais cela ne met pas un terme à notre responsabilité envers cette morte. Il faut poursuivre nos recherches.

— Je suis venu vous prier de m'autoriser à sortir demain, père. Pour quelques heures, pas plus. Il y a quelque chose qui me chiffonne dans cette libération. Elle pose des questions auxquelles il n'a pas été répondu. Je me suis abstenu de suggérer à Hugh Beringar que cela mérite une enquête, d'abord parce que ce qui concerne le roi le préoccupe beaucoup et aussi parce que j'ai pu me tromper. Si ce que j'ai cru deviner est faux, inutile de l'embêter avec ça. Mais s'il se trouve que mes doutes étaient justifiés, ajouta très simplement Cadfael, je remettrai l'affaire entre ses mains et il lui appartiendra de la mener à son terme.

— Puis-je me permettre, voulut savoir l'abbé, après un moment de réflexion, avec un bref sourire en coin qui flotta sur ses lèvres, de vous interroger sur la nature de ces doutes ?

— J'aimerais autant garder cela pour moi, avoua franchement Cadfael, tant que je n'aurai pas eu ma réponse, positive ou négative. Si je suis seulement devenu un vieillard exagérément subtil et soupçonneux, trop enclin à voir le mal partout, je préférerais n'entraîner personne sur ce chemin peu glorieux. De plus, il est plus facile de n'accuser personne que de disculper quelqu'un sur qui pèsent des charges injustifiées. Accordez-moi jusqu'à demain.

— Alors, rassurez-moi seulement sur un point. Dans ce que vous avez derrière la tête, y a-t-il quoi que ce soit contre frère Ruald ?

— Non, père. Au contraire.

— A la bonne heure ! Je n'arrivais pas à le croire coupable.

— Je suis sûr qu'il n'a commis aucune mauvaise action, affirma Cadfael.

— Voilà au moins quelqu'un qui peut dormir sur ses deux oreilles.

— Permettez, je n'ai pas dit cela. Tous dans cette maison partagent la même inquiétude pour un être qui repose en terre abbatiale sans avoir reçu les rites qui conviennent ni avoir été absous, expliqua-t-il en réponse au regard pénétrant que lui lança Radulphe. Dans cette mesure, jusqu'à ce que tout soit résolu, aucun d'entre nous ne pourra dormir sur ses deux oreilles.

L'abbé resta longtemps silencieux à regarder Cadfael, puis il se secoua brusquement et avança avec bon sens :

— Alors, plus tôt vous en aurez terminé et mieux ce sera. Prenez une mule aux écuries si le trajet est un peu long pour vous permettre de rentrer dans la journée. Où comptez-vous aller, si ma question n'est pas trop indiscrette ?

— Pas très loin. Mais je gagnerai du temps si j'ai une monture. Juste au manoir de Withington.

Cadfael se mit en route le lendemain matin, dès prime terminée, pour le manoir, situé à six milles de l'abbaye, où Gunnild avait trouvé à se réfugier des hasards et des risques dus à sa vie errante. Il traversa le fleuve par le bac en amont des terres de Longner et, sur l'autre rive, suivit le cours d'eau qui venait grossir la Severn avec des champs en pente de part et d'autre. Pendant un quart de mille, il eut sous les yeux la longue crête d'arbres et de buissons à l'extrémité de laquelle s'étendait le champ du potier, devenu à présent terre arable, avec la prairie qui s'inclinait doucement en dessous. Ce qui restait de la cabane avait sûrement disparu à l'heure qu'il était ; le jardin avait été nettoyé et le terrain aplani. Cadfael n'était pas retourné voir.

Le chemin passait le long de champs dégagés jusqu'au village d'Upton et montait légèrement. Ensuite, il y avait une route fréquemment utilisée pour les quelque deux derniers milles avec un sol plat, riche, verdoyant. Deux ruisseaux coulaient tranquillement entre les maisons du village au sud

duquel ils se rejoignaient et, au bout d'une partie non bâtie, se jetaient dans la Tern.

La petite église qui se dressait au centre du pré communal appartenait à l'abbaye tout comme sa voisine d'Upton, l'évêque Roger de Clinton l'ayant offerte aux bénédictins quelques années auparavant. A l'autre bout du village, un peu en retrait du cours d'eau, s'étendait le manoir entouré d'une palissade basse, parmi ses granges, ses étables, ses écuries. La partie en sous-sol était en bois avec des poutres visibles, une partie de l'étage d'habitation était en pierre ; une courte volée d'escalier très raide menait à la porte de la grande salle largement ouverte à cette heure matinale, où les gens se mettaient au travail, et où on avait de bonnes chances de rencontrer le boulanger et la laitière en pleine activité.

Cadfael mit pied à terre devant le portail et conduisit sa mule dans la cour, prenant son temps pour regarder autour de lui. Une servante portant une grande jarre de lait sortait de l'étable et se dirigeait vers la laiterie. En le voyant, elle s'arrêta puis continua à vaquer à ses occupations quand survint un palefrenier venant des écuries qui s'avança vivement pour prendre la bride de la mule.

— Vous avez dû partir de bonne heure, mon frère. En quoi peut-on vous être utile ? Mon maître est déjà parti pour Rodington. Faut-il envoyer quelqu'un après lui, si c'est lui que vous voulez voir ? A moins que rien ne vous presse et que vous attendiez son retour. Sa porte est toujours ouverte pour les représentants de l'Église.

— Je ne voudrais pas le déranger alors qu'il est occupé, répondit Cadfael. Non, je suis simplement venu remercier votre jeune maîtresse pour sa bonté et son aide dans une affaire qui nous a valu bien des difficultés et s'il m'était possible de lui présenter mes compliments, je pourrais regagner Shrewsbury sans retard. Je ne connais pas son nom, car je crois savoir que votre maître a une nombreuse famille. J'aurais tendance à croire toutefois que la dame que je souhaite voir est l'aînée. Celle dont la suivante se nomme Gunnild.

A en juger par la façon dont le valet d'écurie réagit à ce nom, la situation de Gunnild dans la maison était on ne peut mieux assise. S'il y avait eu des récriminations de la part des autres servantes à propos de cette comédienne en haillons qui était devenue la favorite de la jeune châtelaine, elles étaient oubliées depuis belle lurette, ce qui était à porter au crédit du bon sens de Gunnild.

— Ah ! oui, vous parlez de dame Pernelle, s'écria le palefrenier qui appela d'un signe un gamin qui passait et qu'il chargea de veiller au confort de la mule. Elle est là, mais pas ma maîtresse, qui a accompagné son époux sur une partie du chemin. Il faut qu'elle s'entretienne avec la femme du meunier de Rodington. Entrez, je vais demander à Gunnild de venir.

Les voix de ceux qu'on entendait aller d'un bout à l'autre de la cour laissèrent bientôt place à des timbres plus aigus et à des rires d'enfants.

Deux garçons d'environ douze et huit ans arrivèrent en courant, dévalèrent les marches en trois bonds, manquèrent d'envoyer Cadfael rouler cul par-dessus tête et se rattrapèrent tout en poussant des cris d'orfraie avant de poursuivre leur course vers les champs. Ils étaient suivis de très près par une gamine de cinq ou six ans qui avait rassemblé ses jupes entre ses petites mains potelées et demandait en piaillant à ses frères de l'attendre. Le palefrenier l'attrapa adroitement au passage, l'aida à se remettre sur pied en bas des escaliers. L'instant d'après, elle filait à la poursuite des garçons aussi vite que la taille de ses jambes le lui permettait. Cadfael se tourna un instant pour suivre sa fuite des yeux. Quand il recommença à monter, une jeune femme, nettement plus âgée, se tenait dans l'encadrement de la porte et le regardait avec un sourire où se lisait l'étonnement.

Ce n'était certes pas Gunnild, mais la maîtresse de cette dernière. S'il fallait en croire Hugh, elle venait d'avoir dix-huit ans. Elle n'était pas encore mariée ni, selon toute apparence, fiancée à cause peut-être de la modestie de sa dot et des relations de son père, mais peut-être aussi parce que c'était l'aînée d'une nombreuse couvée et qu'on pouvait difficilement se passer d'elle à la maison. Avec deux fils en pleine santé, la

succession était assurée, et deux filles à marier constituait peut-être une somme susceptible de grever sérieusement les ressources de Gilles Otmere, ce qui expliquait qu'il ne se presse pas. Avec son allure gracieuse, la chaleur manifeste de sa nature, elle pourrait bien ne pas avoir besoin de grand-chose en matière de dot si le garçon qui lui convenait se présentait.

Elle n'était pas grande mais de son corps mince sans maigreur irradiait comme une lumière de sorte que tout son être, depuis ses cheveux châtain foncé jusqu'à ses petits pieds, semblait sourire comme souriaient ses lèvres et ses yeux. Elle avait un visage rond, de grands yeux bien écartés, grands ouverts, pleins d'une candeur naïve ; sa bouche à la fois généreuse et passionnée, au dessin ferme, était pour le moment entrouverte sur un sourire où se devinait la surprise. Elle tenait à la main la poupée qu'avait laissé tomber sa petite sœur, qu'elle venait tout juste de ramasser.

— Voici dame Pernelle, lança gaiement le valet d'écurie, commençant à reculer vers la cour. Ce bon frère, madame, aimeraît s'entretenir avec vous.

— Avec moi ? s'étonna-t-elle, écarquillant ses grands yeux. Entrez donc et soyez le bienvenu. C'est vraiment moi que vous voulez voir ? Pas ma mère ?

Sa voix était en parfait accord avec le reste de sa personne, haute, pleine de vie, comme celle d'une enfant, mais très mélodieuse, avec des cadences très musicales.

— Eh bien, au moins, on pourra s'entendre, s'écria-t-elle avant de se mettre à rire, maintenant que les enfants ne sont plus là. Allons-nous asseoir sur le banc, près de la fenêtre.

Le volet de l'alcôve où ils s'installèrent était en partie fermé mais on avait laissé ouvert le côté sous le vent. Il n'y avait presque pas de vent ce matin-là et bien que le ciel fût couvert, la lumière était belle. Être assis en face de cette jeune fille, c'est comme si on était en face d'une lampe allumée. Pour le moment, ils avaient la grande salle pour eux seuls, même si Cadfael distinguait plusieurs voix en harmonie qui communiquaient entre le couloir et la cuisine et depuis la cour, à l'extérieur.

— Vous venez de Shrewsbury ? demanda-t-elle.

— Avec la permission de mon abbé, répondit Cadfael, afin de vous remercier d'avoir si promptement envoyé Gunnild, votre servante, auprès du seigneur shérif, ce qui a permis de libérer l'homme qui était en prison et qu'on soupçonnait de l'avoir assassinée. Mon abbé et le shérif vous en sont tous deux reconnaissants. Ils sont très attachés à la notion de justice. Vous les avez aidés à ne pas commettre d'injustice.

— C'était la moindre des choses, en vérité, répliqua-t-elle avec simplicité, une fois que nous avons appris ce qui se passait. Personne, j'en suis certaine, n'aurait laissé un malheureux passer un seul jour de trop au cachot, s'il n'a rien à se reprocher.

— Et comment avez-vous appris ce qui s'était passé ? interrogea Cadfael.

C'est pour avoir une réponse à cette question qu'il était venu jusque-là et elle la lui fournit avec une franchise empreinte de gaieté, sans se douter de l'importance de la chose.

— On m'en avait parlé. Mais, en réalité, s'il y a quelqu'un à qui il faut en attribuer le mérite, ce n'est pas à nous mais bien au jeune homme qui est venu nous entretenir de cette affaire. Il cherchait partout Gunnild dont il ne connaissait que le nom, pour voir si elle n'avait pas passé l'hiver dernier dans une maison quelconque de cette partie du comté. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle soit encore là, bien installée, mais il en a été grandement soulagé. Moi, je me suis contentée d'envoyer Gunnild à Shrewsbury, accompagnée d'un palefrenier. Il était arrivé chez nous pour demander après elle, si elle était en bonne santé et il nous a suppliés de la laisser aller pour en apporter la preuve, car on la croyait morte.

— C'est tout à son honneur, affirma Cadfael, de se passionner ainsi pour la justice.

— C'est bien vrai ! acquiesça-t-elle chaleureusement. Nous n'étions pas les premiers à avoir reçu sa visite. Avant de se présenter ici, il avait été jusqu'à Cressage, vous vous rendez compte ?

— Vous connaissez son nom ?

— Je ne l'avais jamais vu jusqu'alors. Il m'a dit s'appeler Sulien Blount. Il venait de Longner.

— Il s'est expressément informé auprès de vous ?

— Pas du tout ! répliqua-t-elle, à la fois surprise et amusée.

Il ne pouvait plus guère être sûr à présent qu'elle ne s'était pas clairement rendu compte de l'insistance étrange qu'il mettait à la questionner, mais elle ne voyait pas pourquoi elle hésiterait à lui répondre.

— Il a demandé mon père, poursuivit-elle, mais il était déjà parti aux champs. J'étais dans la cour quand il a franchi la palissade. Il m'a seulement parlé par hasard.

Un hasard bien agréable au demeurant, songea Cadfael, qui avait donné l'occasion à cet homme profondément troublé de rencontrer quelqu'un d'aussi réconfortant.

— Quand il a appris qu'il avait trouvé la femme qu'il cherchait, a-t-il souhaité lui parler ? Ou vous a-t-il laissé ce soin ?

— Non, non, il lui a parlé. Il lui a expliqué en ma présence que le colporteur était en prison et qu'elle, devait aller montrer qu'il ne l'avait pas agressée. Elle s'est exécutée volontiers.

Elle avait perdu son sourire maintenant mais sans rien perdre de son rayonnement ni de sa franchise. Il était évident à en juger par l'intelligence qui brillait dans son regard qu'elle avait compris que ses questions n'étaient pas de la simple curiosité et que ce que cela impliquait était de la plus haute importance, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à parler sans détour aucun, la vérité ne pouvant jamais nuire, ce qu'elle tenait pour un article de foi. Aussi n'hésita-t-il pas à lui poser sa dernière question :

— A-t-il eu l'occasion de lui parler seul à seule ?

— Oui, murmura Pernelle, dont les grands yeux étaient comme un coucher de soleil doré, d'une nuance plus claire que ses cheveux. Elle l'a remercié et l'a accompagné jusque dans la cour quand il s'est remis en selle. J'étais à l'intérieur avec les enfants qui venaient de rentrer ; c'était presque l'heure de souper. Mais il a refusé mon invitation.

Donc elle l'avait prié de rester.

Oui, il lui avait plu et il lui plaisait toujours, et elle se demandait, sans appréhension cependant, en quoi ce moine de Shrewsbury pouvait bien être intéressé par les déplacements, les préoccupations, la générosité de Sulien Blount de Longner.

— Mais je n'ai pas eu connaissance de la teneur de leur entretien, précisa-t-elle. Je suis seulement sûre d'une chose, il ne pensait pas à mal.

— C'est aussi mon point de vue, la rassura Cadfael. J'aurais tendance à croire qu'il lui a demandé, quand elle se rendrait à Shrewsbury, de ne pas mentionner le fait que c'était lui qui avait découvert sa retraite, de se contenter de raconter qu'elle avait entendu mentionner le sort de Britric et les rumeurs qui circulaient à son sujet. Les nouvelles vont vite. Ça aurait bien fini par lui revenir aux oreilles, mais, à mon humble avis, pas si vite.

— Oh ! ça ne m'étonne pas, s'écria Pernelle, rougissant de plaisir. Il ne tenait pas à ce que l'on sache à quel point il est bon. Pourquoi ? A-t-elle agi selon ses instructions ?

— Oui, et on ne saurait le lui reprocher, il était fondé à formuler cette exigence.

En réalité, c'était une nécessité pour lui ! Cadfael s'apprêta à se lever et à prendre congé. Elle le retint d'un geste de la main.

— Vous n'allez pas nous quitter sans avoir pris un rafraîchissement chez nous, mon frère. Si vous ne voulez pas rester partager notre repas de midi, permettez au moins que Gunnild vous apporte du vin français que mon père a ramené de la foire.

Avant qu'il ait eu le temps d'accepter ou de refuser, elle s'était redressée et traversait la grande salle pour repousser le rideau protégeant la porte et appeler. Ce n'est que justice, pensa-t-il. Elle lui avait donné ce qu'il voulait sans lui marchander son aide. Maintenant c'était son tour d'avoir besoin de lui.

— Je vous en prie, pas un mot à Gunnild, souffla-t-elle. Sa vie d'antan ne lui a pas été clémence. Il vaut mieux qu'elle l'oublie et que rien ne vienne la lui rappeler. Elle s'est montrée bonne servante et amie fidèle.

La femme qui sortit de la cuisine et de l'office, portant un flacon et des verres, était grande ; on aurait pu la qualifier de maigre plutôt que mince, n'eût été la grâce sinueuse, flexible de sa démarche dans sa robe noire toute simple. Son visage ovale, qu'encadrait une guimpe blanche dépourvue de fanfreluches,

était brun et doux ; les yeux noirs qu'elle posa tranquillement sur Cadfael, vaguement curieuse, exprimaient une affection quasiment possessive envers Pernelle. Elle les servit avec adresse et se retira discrètement. Gunnild avait découvert un havre de paix qu'elle ne quitterait pas à la légère, et sûrement pas à l'invitation d'un vagabond de l'acabit de Britric. Même quand sa maîtresse serait mariée, il faudrait prendre soin de sa petite sœur. Et puis un jour peut-être, Gunnild se marierait. Ce serait une union confortable, raisonnable entre deux serviteurs vieillissants, honnêtes, qui auraient suffisamment blanchi sous le harnais pour savoir passer paisiblement le restant de leurs jours.

— Vous voyez, dit Pernelle, comme nous avons eu raison de la prendre parmi nous et comme elle est heureuse ici. Et maintenant, poursuivit-elle, passant sans se cacher à ce qui l'intéressait au premier chef, racontez-moi tout sur Sulien Blount que vous connaissez, je suppose.

Cadfael prit son souffle et lui révéla tout ce qui lui paraissait souhaitable qu'elle sache sur celui qui avait été novice chez les bénédictins, son foyer, sa famille, sa décision finale de revenir dans le siècle. Il garda pour lui l'historique de l'affaire du champ du potier, mentionnant simplement le fait qu'il était passé de la propriété de la famille de Sulien à celle de l'abbaye et qu'en le labourant, on y avait découvert un cadavre de femme auquel on avait été incapable de donner un nom et que l'enquête poursuivait son cours. Cela paraissait une raison suffisante pour que le fils de la famille concernée se soit personnellement intéressé à la question et qu'il se soit donné tout ce mal pour laver un innocent d'un injuste soupçon. C'était également une explication satisfaisante pour que l'abbé se sente profondément concerné et que son messager, ce moine qui n'était plus tout jeune, ait pris place à côté de Pernelle dans l'embrasure de la fenêtre pour lui narrer cette histoire troublante.

— Ainsi, sa mère est malade ? reprit Pernelle, écoutant de toutes ses oreilles, pleine de sympathie. Cela doit au moins la reconforter qu'il ait choisi de retourner chez lui.

— L'aîné s'est marié cet été, il y a donc une jeune femme dans la maison pour lui donner aide et assistance.

— Mais oui, elle doit apprécier que Sulien soit revenu.

— Ce n'est pas loin, réfléchit Pernelle, s'adressant surtout à elle-même. Nous sommes presque voisins. Pensez-vous que dame Donata soit toujours en état de recevoir des visiteurs ? Si elle ne peut pas sortir, elle doit parfois se sentir bien seule.

Cadfael prit congé, entendant toujours résonner en lui cette suggestion délicate, dans le timbre chaleureux, volontaire, allègre de la jeune fille, avec sous ses yeux son visage radieux, confiant, le contraire même de la maladie, la souffrance et la solitude. Après tout, pourquoi pas ?

Et même si c'était plutôt le jeune homme qui avait su la toucher qu'elle irait voir, sa vigueur, son charme ne pourraient-ils pas aider cette femme flétrie avant l'âge ? Sa seule présence produirait des miracles, qui sait ?

Il repartit sans hâte par les champs portant les couleurs de l'automne et, au lieu de tourner en direction de l'entrée de l'abbaye, continua jusqu'au pont menant à la ville afin d'aller voir Hugh au château.

A peine commença-t-il à monter la rampe conduisant à la loge qu'il comprit que quelque chose s'était passé, causant à l'intérieur une agitation considérable. Deux charrettes vides escaladaient vivement la pente en grinçant et franchirent la voûte profonde avant la tour. Au-dedans, on s'affairait tant et si bien de la grande salle aux écuries, de l'armurerie aux magasins que Cadfael arrêta sa mule et resta plusieurs minutes sans qu'on remarque sa présence, à évaluer ce qu'il voyait et à envisager sa signification inéluctable. Il n'y avait rien de désordonné dans tout ce mouvement, chacun se rendant exactement où il fallait, résultat de préparatifs bien organisés et planifiés. Il mit pied à terre, et Will Warden, le plus ancien et le plus expérimenté des sergents de Hugh, s'arrêta un instant de donner ses ordres aux charretiers pour venir lui expliquer la situation.

— On se met en marche demain matin. Nous avons reçu le message il y a une heure seulement. Entrez donc, mon frère, il est dans la tour de la loge.

Sur ce, il s'en alla, appelant d'un geste le conducteur du deuxième attelage à continuer jusque dans la cour intérieure et

il disparut derrière le chariot pour vérifier qu'on le chargeait correctement. La colonne de ravitaillement devait se préparer à partir le jour même ; quant aux compagnies armées, elles s'ébranleraient dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne.

Cadfael remit sa mule à un valet d'écurie et franchit la porte profonde donnant sur la salle des gardes, dans la tour dominant la loge. Hugh se leva de la table pleine de document à laquelle il était assis, les poussa de côté dès qu'il le vit.

— Voilà, c'est arrivé, comme je l'avais prévu. Le roi a dû marcher contre notre homme. S'il ne voulait pas perdre la face, il lui était impossible de rester plus longtemps à se tourner les pouces. Bien qu'il sache aussi bien que moi, reconnut Hugh, avec une véhémence inquiète, que les chances d'amener Geoffroi de Mandeville à livrer une bataille rangée sont minces, hélas ! Après tout, il a suffisamment de provisions grâce à l'Essex, même s'il ne peut plus tirer un seul grain de blé, une seule tête de bétail des Fens. Et toutes ces mornes plaines noyées d'eau, qu'il connaît comme sa poche. Enfin, on lui causera tout le tort qu'on pourra ; peut-être le forcera-t-on à fuir à défaut de lui donner la chasse. N'importe ; quelles que soient nos chances, Étienne a ordonné qu'on se rassemble à Cambridge, et il m'a demandé de lui fournir une compagnie pour une période limitée. Et sa compagnie il l'aura, aussi efficace que celle de ses Flamands. Et à moins qu'il ne soit plus rapide que l'éclair, ça le prend par surprise parfois et nous avec, nous serons à Cambridge avant lui.

Après s'être ainsi libéré de ses préoccupations, qui n'exigeaient pas une action immédiate, puisque tout avait été préparé d'avance, Hugh prit le temps d'examiner plus attentivement son ami, ce qui lui permit de se rendre compte que le messager du roi Étienne n'était pas le seul porteur de nouvelles graves.

— Tiens, tiens ! lâcha-t-il doucement. Je vois que vous avez quelque chose derrière la tête, tout comme Sa Majesté. Et moi qui m'apprête à vous laisser seul vous occuper de l'affaire. Asseyez-vous et racontez-moi les dernières nouvelles. Ce n'est pas encore le moment de partir.

CHAPITRE NEUF

— Le hasard n'a rien eu à voir dans tout ça, débute Cadfael, croisant les bras et s'appuyant sur la table. Vous aviez vu juste. L'histoire s'est répétée, pour la bonne raison que la même personne s'est donnée beaucoup de mal à cet effet. Deux fois ! J'avais ça en tête, alors j'ai mis cette idée à l'épreuve. Je me suis avisé que notre Sulien devait savoir que quelqu'un d'autre était soupçonné de ce crime. Il y a peut-être aussi que j'ai dépeint la situation de Britric sous des couleurs plus sombres qu'en réalité. Et qu'arrive-t-il ? Il prend ma suggestion au sérieux, vous savez, sur les baladins qui cherchent un endroit pour y passer l'hiver. Et le voilà parti à fouiner partout dans la région pour essayer de découvrir si Gunnild a déniché un endroit confortable au coin du feu. Et attention, cette fois, il ne pouvait pas savoir si elle était morte ou vivante. Parce que les seuls renseignements dont il disposait, c'est moi qui les lui avais fournis. Il a eu de la chance. Il l'a retrouvée. Mais pourquoi diable, alors qu'il ne la connaissait ni d'Ève ni d'Adam, s'est-il démené à ce point pour aider Britric à se sortir du pétrin ?

— Eh bien, avança Hugh, ne quittant pas son vis-à-vis des yeux, mettons qu'il détenait une information unique, peut-être, concernant notre mystérieux cadavre qui n'était pas et ne pouvait en aucun cas être Gunnild. Et cette information, il était bien placé pour la détenir. Et comment pouvait-il être au courant, à moins de savoir de qui il s'agit réellement, ainsi que ce qui lui est arrivé ?

— En tout cas, c'est ce qu'il croit, avança prudemment Cadfael.

— Ah ! mais c'est que je commence à le trouver intéressant, votre frère défaillant. Examinons de plus près ce que nous avons

là. Il y a d'abord ce jeune homme qui, très peu de temps après la disparition de l'épouse de Ruald, choisit de la façon la plus inattendue d'abandonner son foyer, de prendre l'habit, mais pas à côté d'ici où on le connaît, ni encore à Haughmond, maison envers qui sa famille s'est toujours montrée généreuse, non ; c'est Ramsey qu'il choisit. Pourquoi ? Pour fuir un endroit qui lui rappelle des souvenirs douloureux ? Ou qui lui paraît dangereux ? Quand Ramsey devient un repaire de brigands, il est bien obligé de rentrer chez lui et là je veux bien admettre qu'il commence à se demander s'il a fait le bon choix en optant pour la vie contemplative. Oui, et le voilà qui s'aperçoit, sur ces entrefaites, qu'on a déterré le corps de cette femme dans un champ jadis propriété de son père, que chacun pense que c'est l'épouse de Ruald, d'où il s'ensuit que ce dernier doit être l'assassin. Alors que se met-il en tête ? De nous raconter une histoire visant à prouver que Generys se porte comme un charme. Elle est trop loin pour qu'on puisse l'interroger personnellement, d'accord, étant donné la situation dans le pays à l'heure actuelle, mais il pousse l'obligance jusqu'à nous fournir des preuves, cet anneau par exemple, qui lui a appartenu et qu'elle a vendu à Peterborough longtemps après être partie d'ici. Donc ce cadavre ne saurait être le sien.

— Oui, mais cette alliance était bien la sienne, objecta Cadfael, il faut être juste ; Ruald l'a identifiée sans aucun doute possible. Et rappelez-vous comme il s'est senti rassuré de la savoir en vie et apparemment assez heureuse sans lui. Vous étiez là tout comme moi. Je suis sûr qu'il n'y a pas eu tromperie de sa part. Il était sincère.

— Mais j'en suis persuadé. Je ne pense pas que cela nous ramène à Ruald, mais Dieu m'est témoin que cela nous ramène peut-être à Generys ! Voyez cependant comme tout s'enchaîne ! D'abord notre enquête nous fait découvrir un *autre* homme qui donne tous les signes d'avoir tué une *autre* femme, qui a également disparu, à cet endroit précis. Une fois de plus, quand Sulien Blount entend parler de cette histoire grâce à vous, il continue à s'y intéresser de très près, jusqu'à rechercher de son propre chef la personne en question afin de nous prouver qu'elle est bien vivante. Le plus beau, c'est qu'il y réussit ! Et il disculpe

Britric comme il avait disculpé Ruald. Alors, Cadfael, en toute franchise, qu'est-ce que cela vous inspire ?

— Que, qui que soit cette femme, c'est Sulien l'assassin, reconnut honnêtement Cadfael. Qu'il est prêt à tout pour sauver sa peau sans toutefois aller jusqu'à laisser un innocent payer à sa place, Britric, Ruald, ou qui vous voudrez. Et ça, ça lui ressemblerait assez, si vous voulez mon avis. Il est capable de tuer mais pas de se décharger de sa culpabilité sur un autre.

Hugh l'observait de très près, ses sourcils noirs formant un accent circonflexe, un sourire en coin flottant sur sa bouche expressive.

— Alors, c'est ainsi que vous interprétez les présages.

— Oui, c'est ainsi que je les interprète.

— Et c'est aussi ce que vous croyez être la vérité !

C'était plus une affirmation qu'une question et il n'y avait pas trace de surprise dans son intonation. A présent, Hugh avait suffisamment pratiqué son Cadfael pour discerner en lui des idées dont il était encore inconscient. Cadfael resta silencieux un moment pour réfléchir à ce qu'il venait d'entendre.

— Si l'on regarde les choses en face, c'est logique, possible, voire vraisemblable. Après tout, de l'avis de tous, et il n'y a guère moyen d'en douter, Generys était très belle, assez âgée aussi pour être sa mère ou presque ; il la connaissait depuis toujours, mais il a lui-même reconnu qu'il s'était enfui à Ramsey parce qu'il se reprochait d'être amoureux d'elle et qu'il en souffrait. Ce sont des choses qui arrivent à des gamins inexpérimentés dont le premier amour n'est pas toujours une réussite sans mélange. Ils aiment une femme qui tourne dans leur univers depuis l'enfance et qu'ils aimait d'une autre façon, une femme inaccessible, d'une autre génération. Mais qui sait s'il ne s'est pas sauvé simplement parce qu'il n'y avait pas de solution et qu'il en souffrait trop ? Il y a peut-être eu plus grave. Imaginez la situation ; un époux en qui elle avait placé tout son amour et sa confiance qui s'arrache à son emprise dans la douleur et qui la laisse seule mais pas libre ! Dans sa fureur et son amertume, une femme passionnée pourrait décider de se venger d'avoir été abandonnée sur tous les hommes, y compris un garçon jeune et vulnérable. Qui sait si elle ne l'a pas pris

pour qu'il la réconforte avec son admiration, son regard de chien battu... avant de se lasser de lui. Je ne pense pas qu'il aurait vu ça d'un bon œil. Et elle en serait morte. De sa main. C'est une raison suffisante pour partir loin et fuir le monde au plus profond d'un cloître, hors de la vue des arbres mêmes qui entouraient sa maison.

— C'est logique, émit Hugh en écho aux paroles de Cadfael, possible, crédible.

— Je n'ai qu'une seule objection, admit Cadfael, c'est que je me rends compte que je n'y crois pas. Et que je ne puis y croire, sans raisons valables, d'ailleurs. Je ne veux pas, c'est tout.

— Vos réserves, soupira Hugh, philosophe, m'ont toujours incité à y aller sur la pointe des pieds. C'est encore vrai aujourd'hui ! Mais j'ai une autre idée : Et si Sulien avait toujours eu cet anneau en sa possession depuis qu'il s'est séparé de Generys... morte ou vivante ? Et si c'était elle qui le lui avait donné ? Pour se débarrasser du cadeau offert par son mari quand il l'aimait et en faire don à l'amant le plus innocent et pitoyable qu'elle aurait jamais ! Elle a bien affirmé qu'elle avait un amant, non ?

— S'il l'avait tuée, renvoya Cadfael, aurait-il conservé un tel souvenir ?

— Pourquoi non ? Cela me paraît très possible. Ce ne serait pas la première fois. L'amour dans ses tourments les plus cruels engendre la haine et c'est à qui l'emportera. Oui, selon moi, il l'aura gardée, cette alliance, et même cachée à son abbé, son confesseur et les autres à Ramsey.

— Il a juré à l'abbé Radulphe que non, se rappela soudain Cadfael. Il était capable de mentir, je vous l'accorde, mais pas pour des banalités.

— Ah bon ? Et vous trouvez qu'il n'en avait pas, de bonnes raisons de mentir ? S'il avait détenu ce bijou depuis le début, c'était le moment où jamais, dans l'intérêt de Ruald, de le montrer afin d'étayer les histoires de brigands qu'il nous avait racontées quant à la manière dont il était venu en sa possession. Si j'avais la preuve que ce n'est pas vrai je pourrais presque – *presque*, vous entendez – disculper Sulien, avança Hugh, sans

enthousiasme en pensant à l'éventualité de perdre un autre suspect.

— Et ce n'est pas tout, poursuivit Cadfael. On ne sait toujours pas pourquoi il n'a pas dit à Ruald, dès qu'ils se sont rencontrés, qu'il avait eu des nouvelles de Generys à Peterborough et qu'elle était en bonne santé. Même si, comme il le prétend, il ne comptait pas rendre l'alliance, il savait bien que cette nouvelle serait un immense soulagement pour Ruald. Pourtant, il a gardé cela pour lui.

— Le petit ne savait pas à ce moment que nous avions trouvé un corps de femme et qu'une menace planait sur Ruald, objecta Hugh, beau joueur. Il ignorait qu'on avait un besoin urgent d'avoir des nouvelles de son épouse, comme il ignorait tout de l'histoire de Longner. Il est exact qu'il a pu croire préférable de ne pas revenir sur tout cela puisque notre homme était heureux ici.

— Justement, répondit lentement Cadfael, repensant à la brève période qu'il avait passée à l'herbarium en compagnie de Sulien, je ne suis pas absolument sûr qu'il ne savait rien de cette histoire avant de rentrer chez lui. Le jour où il a demandé l'autorisation de rendre visite à sa famille, Jérôme était allé le voir au jardin – je l'ai croisé en revenant –, or il était à la fois pressé et d'une courtoisie inhabituelle, aimable aussi, ce qui ne lui ressemble pas. Je me demande s'il n'a pas évoqué notre découverte et la menace qui pesait sur la réputation de Ruald. Au cours de la soirée, notre Sulien s'est rendu chez le seigneur abbé et lui a demandé la permission de se rendre à Longner. Quand il est revenu le lendemain, c'était pour nous déclarer son intention de quitter l'ordre, nous apporter l'anneau et la façon dont il l'avait eu.

Hugh pianotait doucement sur la table, méditatif, les paupières plissées.

— Qu'a-t-il demandé d'abord ? interrogea-t-il.

— A quitter l'ordre, ce qui lui a été accordé.

— Selon vous, serait-il plus facile, pour quelqu'un qui n'a pas l'habitude de mentir, de raconter des fariboles à l'abbé après cette autorisation qu'avant ?

— Je vois que vos pensées ne sont pas très éloignées des miennes, constata Cadfael, l'air sombre.

— Une chose est sûre, conclut Hugh, repoussant d'un haussement d'épaules ses problèmes du moment au second plan, ou plutôt deux : la première est que la preuve que nous a apportée Sulien de l'innocence du second suspect est indiscutable, ce qui ne signifie pas qu'il ait dit la vérité en ce qui le concerne lui. Nous avons parlé avec Gunnild, elle est vivante et se porte à merveille. Comme elle a oublié d'être idiote, ce n'est pas demain la veille qu'on la reverra sur les routes. Dans la mesure où nous n'avons aucune raison de soupçonner Britric d'être en relation avec une autre femme, exit Britric et grand bien leur fasse à tous les deux. Notre deuxième certitude est que, de ce fait même, nous revenons d'autant plus sérieusement à notre première hypothèse. *Personne* n'a revu Generys. Alliance ou pas, je ne suis pas sûr, mais alors pas du tout, qu'elle reparaisse un jour. Et pourtant, pourtant, Cadfael n'y croit pas ! Malgré la façon dont ça se présente.

— Il y a une troisième certitude, lui rappela Cadfael sans rire, c'est que vous devez quitter cet endroit dès demain car les affaires du roi n'attendent pas ; ce sont donc les nôtres qui devront attendre. Alors, à tout hasard, avant de pouvoir reprendre les choses en main, ce qui, avec l'aide de Dieu, ne tardera peut-être pas, quelles tâches souhaitez-vous me confier ?

En entendant les charrettes lourdement chargées passer sous la voûte ils s'étaient levés tous deux, le son métallique des roues cerclées de fer se répercutant comme un écho venu du fond d'une grotte. Un détachement d'archers à pied s'en allait avec le ravitaillement pour la première étape du voyage ; ils prendraient des chevaux frais à Coventry où les rejoindraient les lanciers.

— Pas un mot à Sulien, commença Hugh, mais suivez attentivement ce qui va se passer. Inutile de cacher quoi que ce soit à Radulphe. C'est un homme qui sait tenir sa langue. Que le petit Sulien se repose, s'il y arrive, parce que je ne suis pas sûr qu'il dorme du sommeil du juste, même s'il a disculpé des meurtriers potentiels, du moins l'espère-t-il et il doit prier à cet

effet. Si, à un certain moment, j'ai besoin de lui, je sais où le trouver.

Ils se rendirent ensemble dans la première cour où ils s'arrêtèrent avant de se séparer.

— Si je suis longtemps parti, vous irez rendre visite à Aline ?

Ni l'un ni l'autre n'avait mentionné un petit détail sans importance comme, par exemple, des hommes qui sont tués dans une escarmouche sans importance, ce qui pouvait arriver même dans les Fens. Après tout, c'est ainsi qu'était mort Odon Blount, dans un combat d'arrière-garde, après la bataille de Wilton, moins d'un an auparavant. Il était hors de doute que Geoffroi de Mandeville, expert en l'art de retourner sa veste et qui tentait désespérément de reprendre une situation plus enviable, préférerait garder ses chances douteuses en évitant autant que possible d'affronter le roi en terrain découvert ou de lui tuer un quelconque baron, dans la mesure où il aurait la possibilité de contrôler les mouvements de ses hommes à tout instant, même dans ses marais préférés. Et Hugh n'était pas du genre à se cacher derrière ses soldats.

Cadfael l'assura qu'il n'y manquerait pas.

— Dieu vous garde l'un et l'autre ainsi que ceux qui partent avec vous.

Une main sur l'épaule de son ami, Hugh accompagna celui-ci jusqu'à la porte. Ils étaient à peu près de la même taille et marchaient plus ou moins du même pas. Ils stoppèrent sous l'ombre de la voûte.

— Tiens, je viens de penser à quelque chose qui vous est certainement venu à l'esprit, même si vous avez gardé cela pour vous, murmura Hugh. La distance n'est pas si grande de Cambridge à Peterborough.

— Alors, nous y voilà, lança Radulphe, la mine sombre, quand Cadfael lui fournit un rapport détaillé sur les événements de la journée, après vêpres. C'est la première fois que le roi appelle Hugh à ses côtés depuis Lincoln. J'espère que cela tournera mieux. Dieu veuille qu'ils n'aient pas à s'absenter trop longtemps pour régler ce problème.

Cadfael avait peine à imaginer que la lutte se terminerait vite et sans difficultés. Il n'avait jamais vu Ramsey, mais d'après la description de Sulien, une île pourvue d'une redoutable digue naturelle, où l'on ne pouvait pénétrer que par une étroite chaussée, que pouvait défendre une poignée d'hommes, laissait peu d'espoir pour une conquête facile. Et même si les maraudeurs de Mandeville devaient parfois quitter leur forteresse pour lancer leurs raids, c'étaient des gens du cru, habitués aux déserts aquatiques de ce morne pays dégagé et qui sauraient sans peine se réfugier dans les marécages à l'approche de troupes hostiles.

— Nous sommes déjà en novembre et l'hiver est à nos portes, aussi me demandai-je s'ils ne devront pas se contenter de fixer ces bandits sur leur propre territoire et de limiter les dommages qu'ils pourront leur causer. Et si on y réfléchit, ça ne sera déjà pas mal pour les malheureux qui habitent par là. Mais avec le voisinage du comte de Chester dont la loyauté est bien connue, je doute que notre souverain veuille garder Hugh et les siens plus que de raison, au risque de mettre en péril le comté et la frontière. Je ne serais pas surpris qu'il ne souhaite plus qu'une mort rapide. Je ne vois guère d'autre solution pour Mandeville à présent, quelle que soit son adresse à changer de camp. Cette fois, il a été trop loin pour espérer rentrer en grâce.

— Triste nécessité, constata Radulphe, la mine sombre, d'en être réduit à souhaiter la mort d'un homme, mais cet homme-là a sur la conscience la mort de tant de pauvres diables sans défense, par des moyens abominables qui plus est, que je ne peux prier que pour sa fin, afin de soulager ceux qui vivent près de lui. Sinon, comment la paix pourra-t-elle revenir dans ces régions désolées ? Entre temps, nous voilà dans l'impossibilité de continuer à avancer en ce qui concerne notre morte anonyme, Cadfael. Hugh a chargé Alan Herbard de le remplacer en son absence ?

L'adjoint de Hugh était un garçon plein de feu, jeune et l'on attendait beaucoup de lui. Mais il n'avait pas l'habitude de commander une garnison, pour l'instant. Il était heureusement secondé par des sergents expérimentés qui sauraient le soutenir efficacement si cela s'avérait nécessaire.

— Effectivement. Et Will Warden aura toujours une oreille qui traîne au cas où il apprendrait quelque chose d'intéressant, bien que ses ordres, comme les miens, soient de garder bouche cousue et de ne pas réveiller le chat qui dort tant qu'il ne se sera pas réveillé de lui-même. Mais vous voyez, père, cette femme qui est venue nous voir à la demande expresse de Sulien laisse planer un doute gravissime sur l'histoire qu'il nous a racontée d'abord. Une fois, d'accord, pourquoi aurions-nous eu le moindre doute ? Mais voilà qu'il recommence à disculper un suspect. Il faut vraiment avoir de la bonne volonté pour y voir l'effet du hasard à moins d'être d'une naïveté excessive. Non ! Sulien ne veut sous aucun prétexte qu'on soupçonne Ruald ou Britric de meurtre et il s'en donne du mal à arriver à ses fins ! S'il ne sait pas qui est coupable, comment peut-il être aussi sûr de leur innocence ?

Radulphe, impénétrable, lui rendit son regard et exprima carrément ce que ni lui ni Hugh n'avaient osé formuler clairement :

— *Et si c'était lui l'assassin ?*

— C'est la première idée qui m'est logiquement venue à l'esprit, admit Cadfael. Mais je me suis aperçu que je n'arrivais pas à y croire. J'ai reconnu que son attitude rend son ignorance plus qu'incertaine, mais je n'ai pas pu aller plus loin. Il est vrai que son innocence est loin d'être sûre. Pour ce qui est de Britric, il n'y a guère de doute possible. Cette fois, ce n'est pas simplement la parole d'un homme qui est en jeu. La femme en question est venue et elle s'est exprimée personnellement. Elle est vivante, heureuse, reconnaissante, nul n'a plus besoin de la chercher dans sa tombe. Mais c'est du côté de la première qu'il faut de nouveau se tourner. Il paraît que Generys est en vie, certes, mais il n'y a que Sulien qui l'affirme. Elle n'a jamais reparu, *elle*. Elle n'a pas ouvert la bouche, *elle*. Jusque-là, nous n'avons que des ouï-dire et les affirmations d'un seul homme pour ce qui est de cette femme, de l'alliance et tout ce qui s'ensuit.

— Pour autant que je le connaisse, émit Radulphe, je n'ai pas eu le sentiment que Sulien soit un menteur par nature.

— C'est aussi mon avis. Mais même si on ne ment pas comme on respire, il y a des circonstances où le besoin s'en fait impérativement sentir. Pour disculper Ruald, par exemple, je le crains. De plus, ajouta Cadfael en confidence, s'appuyant sur son expérience en dehors de la clôture, des années auparavant, s'ils ne mentent que pour une cause désespérée, ils s'y prennent bien mieux que les menteurs chevronnés.

— Vos arguments pourraient laisser croire que vous parlez d'expérience, observa sèchement Radulphe, laissant brièvement échapper un sourire fugitif. Eh bien, si on ne peut plus croire personne sans preuve, je ne vois pas comment notre enquête pourrait progresser au-delà de ce point. N'aurions-nous pas intérêt à laisser les choses en l'état en l'absence de Hugh ? Pas un mot à quiconque habite Longner, ni à frère Ruald. Dans le silence et la quiétude, les murmures portent loin et le bruissement d'une feuille devient significatif.

— Comme on vient de me le rappeler, émit Cadfael, se levant avec un profond soupir pour se diriger vers le réfectoire, c'est ce que m'a suggéré Hugh avant de partir, la route n'est pas longue de Cambridge à Peterborough.

Le lendemain était consacré à sainte Winifred ; c'était donc un important jour de fête pour l'abbaye des Saints-Pierre-et-Paul, bien que le jour de sa translation et de son installation sur son autel actuel, le vingt-deuxième jour de juin, fût encore tenu en plus grande révérence. Une cérémonie en plein été donne un temps plus clément et une journée plus longue pour les festivités et autres cérémonies qu'un 3 novembre, où les jours sont courts avec l'hiver qui approche à grands pas.

Cadfael se leva très tôt, le matin, longtemps avant prime, prit ses sandales, son scapulaire et quitta le dortoir en catimini par l'escalier de nuit, où la petite lampe brûlait jusqu'à l'aube afin d'éclairer la démarche incertaine des religieux tirés de leur sommeil pour célébrer laudes et matines. La pièce longue, avec ses parois basses qui séparaient les cellules les unes des autres, était pleine de petits sons produits par les dormeurs, telle une crypte peuplée de bienveillants fantômes, une respiration douce, soupirante, un religieux avec un chat dans la gorge,

évoquant un sanglot, émanation d'un rêve nostalgique, un autre qui s'agitait, à demi réveillé, le ronflement puissant, satisfait indiquant un sommeil sans rêves, et à l'extrémité du dortoir, celui profond, discret du prieur, très fier de chacune de ses paroles et de ses actes, que le doute n'effleurait pas plus que ne l'intimidaient les songes. D'ordinaire, le prieur dormait si bien que c'était un jeu d'enfant de sortir du lit et de s'éclipser sans crainte de le déranger. Il fut un temps où c'était arrivé à Cadfael pour des raisons beaucoup plus fuitives qu'en ce matin particulier. Et peut-être bien qu'il n'avait pas été le seul à se livrer à ces escapades.

Il descendit les marches et pénétra dans la vaste église, sombre et vide, éclairée seulement par les vers luisants des lampes d'autel, tels des astres minuscules perdus dans la voûte céleste. Il commençait toujours par se rendre, quand il n'était pas pressé, auprès de l'autel de sainte Winifred avec son reliquaire d'argent où il s'arrêtait pour une petite conversation affectueuse, empreinte de respect, avec sa compatriote. Il lui parlait invariablement gallois, langue de leur enfance à tous deux, qui créait un chaleureux climat d'intimité et lui permettait de lui demander n'importe quoi en ayant le sentiment qu'elle ne refuserait jamais de l'écouter. Il avait l'impression que même sans son intercession, sa faveur et sa protection accompagneraient Hugh à Cambridge, mais il ne serait pas mauvais de lui en toucher un mot quand même. Cela ne le gênait nullement que le corps mince de Winifred repose encore en terre de Gwytherin, très loin de là, dans le nord du pays de Galles où s'était déroulé son ministère. Les saints ne sont pas des gens comme les autres, mais des présences qui peuvent aller partout où les appellent leur grâce et leur générosité.

Il vint à l'esprit de Cadfael de lui parler de Generys, l'étrangère, cette femme brune, Galloise elle aussi, et dont la belle ombre, troublante, hantait l'imagination de nombreux hommes en dehors de son mari qui l'avait abandonnée. Qu'elle passe le reste de sa vie quelque part, loin de son pays natal, sur des terres qu'elle n'avait jamais songé à visiter, parmi des gens qu'elle n'avait jamais eu envie de connaître, ou qu'elle dorme dans ce coin tranquille du cimetière après avoir été enterrée

ailleurs sur le sol de l'abbaye, elle le touchait au plus profond de lui-même et avait probablement éveillé la tendresse et la générosité de la petite sainte qui avait failli connaître semblable exil. Cadfael lui exposa son cas en toute confiance, agenouillé sur la marche la plus basse de l'autel qui lui était consacré, où frère Rhunn, qu'elle avait conduit par la main et guéri de son infirmité, avait déposé les béquilles qui ne lui servaient plus.

Quand il se releva, les premières lueurs qui précèdent l'aube avaient commencé à donner une lumière très pâle, couleur de perle, qui mettait en relief les hautes ombres des fenêtres de la nef et dispersait l'obscurité qui noyait les piliers, la voûte, l'autel. Cadfael emprunta la nef pour sortir par la porte ouest qui n'était jamais fermée, sauf en période de guerre ou s'il y avait un danger quelconque, et descendit les quelques marches pour aller jeter un coup d'œil à la Première Enceinte, en direction du pont et de la ville.

Ils arrivaient. Il restait encore une bonne heure avant prime, on y voyait à peine clair pour se mettre en route mais il distinguait le bruit sec, rapide, des chevaux résonner légèrement sur le pont. Il entendit qu'ils changeaient d'allure en arrivant sur la terre ferme de la Première Enceinte ; il y avait comme une agitation dans la pénombre, des mouvements sans forme avant que les premiers reflets tombant sur l'acier ne dessinent plus clairement les cavaliers et les harnais qui émergeaient de la nuit. Pas de tenue d'apparat, simplement les flammes des lances, deux trompettes fort utiles en pareil cas et les armes légères dont ils étaient équipés. Trente lances en tout et cinq archers montés, le reste des archers s'étant joint à la colonne de ravitaillement. Hugh n'avait pas déçu les espoirs du roi Étienne : la compagnie avait fière allure et comprenait sûrement plus d'hommes qu'il n'en avait été demandé.

Cadfael les regarda passer, Hugh chevauchant en tête sur son gris pommelé favori. Il y avait parmi les soldats des visages de connaissance, des gens d'armes expérimentés, blanchis sous le harnais, des fils de familles de marchands de la ville, des tireurs d'élite qui s'entraînaient sur les cibles placées au pied du mur du château, des jeunes écuyers venus des manoirs avoisinants. En temps normal, le service dû à titre de tenant

d'un manoir de la couronne eût peut-être été d'un écuyer avec son équipement complet et d'un cheval entièrement caparaçonné pour une campagne de quarante jours contre les Gallois des alentours d'Oswestry. Mais avec l'anarchie qui régnait dans le royaume, il y avait urgence et si les circonstances normales n'existaient plus dans l'Est-Angleterre, il n'en fallait pas moins préciser la durée du service, même à présent. Cadfael s'était abstenu de demander le nombre de jours pendant lesquels ces hommes allaient risquer leur vie. Parmi les lanciers se trouvait Nigel Aspley, montant un beau cheval. Le garçon, qui était très avenant, s'était quelque peu essayé à la trahison trois ans auparavant, se rappela Cadfael¹, et il était évident qu'il se donnait beaucoup de mal pour qu'on oublie cet épisode en servant diligemment le roi. Eh bien, si Hugh jugeait bon d'avoir recours à ses services, il avait probablement appris sa leçon comme il fallait et il n'était pas près de recommencer. De plus, il n'était pas maladroit, sans parler de sa force physique ; il saurait tenir sa place.

Ils étaient passés, le martèlement des sabots sur le sol dur et sec de la chaussée rythmant leur marche. Et ils ne tardèrent pas à disparaître derrière le mur de la clôture. Cadfael les suivit des yeux jusque-là et se détourna seulement quand ils eurent tourné le coin de la haute muraille d'enceinte. La lumière tardait à se montrer car le ciel était couvert de nuages lourds. La journée serait sombre, couverte, et la pluie finirait peut-être par tomber. Une pluie qui n'arrangerait certes pas les affaires du roi Étienne dans les Fens, en réduisant toutes les approches par la terre et en rendant plus difficiles les chemins des marais. Entretenir une armée sur le pied de guerre coûte fort cher et même si le roi, cette fois, avait appelé des hommes pour accomplir le service qu'ils lui devaient, il lui resterait encore à payer une grande compagnie de mercenaires flamands, détestés et craints par la population civile et guère plus appréciés des Anglais qui combattaient à leurs côtés. Pour eux, le bon camp était celui qui leur procurait les plus gros bénéfices et si le parti adverse leur offrait plus, ils s'y rallieraient sans hésitation. Il fut un temps

¹ Voir [Cadfael-08] *l'Apprenti du diable*, du même auteur, dans la même collection (n°2136).

toutefois où Cadfael avait connu des mercenaires qui savaient respecter leurs engagements une fois l'accord signé, alors que des grands seigneurs comme Mandeville tournaient casaque comme des girouettes sans voir plus loin que le bout de leurs intérêts.

Et voilà, la petite troupe serrée de Hugh s'en était allée, laissant se redresser l'herbe que les chevaux avaient foulée aux pieds. Cadfael tourna les talons et regagna l'église par le portail ouest.

Il y avait quelqu'un qui contournait doucement l'autel paroissial, ombre silencieuse dans la pénombre uniquement éclairée par les lampes qui brûlaient perpétuellement. Cadfael le suivit dans le chœur, le regardant allumer un cierge tout tordu à la flamme rouge de la petite bougie avant de l'appliquer à la mèche des cierges qu'on avait disposés sur l'autel pour prime. C'était une tâche à laquelle on se livrait par roulement, et Cadfael ignorait complètement à qui elle était échue ce matin-là jusqu'à ce qu'il se fût rapproché presque à le toucher de celui qui se tenait là tranquillement, la tête levée, contemplant l'autel. L'homme était droit comme un I, il était solide malgré sa maigreur, avec de belles mains fortes qu'il joignait à hauteur de la taille. Ses grands yeux profondément enfoncés dans les orbites étaient ouverts sur un rêve extatique. Quand il entendit des pas à proximité, frère Ruald n'éprouva pas le besoin de tourner le regard ou de marquer d'une façon quelconque qu'il avait senti une présence. Il semblait parfois ne plus se rendre compte que d'autres partageaient avec lui la vie qu'il avait choisie et ce refuge à l'abri du monde. C'est seulement quand Cadfael arriva à sa hauteur et frôla sa manche, faisant du même coup vaciller momentanément les chandelles, que Ruald lança un bref coup d'œil à l'intrus qui l'arrachait à son rêve.

— Vous vous êtes levé tôt, mon frère, murmura-t-il. Vous n'arriviez pas à dormir ?

— Je suis sorti du lit pour voir le shérif et ses hommes se mettre en route, répondit Cadfael.

— Ils sont déjà partis ? s'étonna Ruald, qui aspira profondément, réfléchissant à une existence, une discipline

complètement étrangères aux siennes et à l'engagement qu'il avait pris.

La moitié de sa vie, il l'avait passée en tant qu'humble artisan, car, pour des raisons mystérieuses, les potiers étaient tenus pour particulièrement méprisables, statut des plus bas que Cadfael était incapable de s'expliquer. A présent les années qui lui restaient à vivre s'écouleraient ici, au service de Dieu. Il n'avait jamais seulement tiré à l'arc, ne serait-ce que pour s'amuser, contrairement aux enfants des familles marchandes de la cité qui s'exerçaient régulièrement ; il ne s'était jamais battu au bâton ou avec des épées mouchetées sur le terrain communal.

— Le père abbé désire que l'on prie quotidiennement pour qu'ils reviennent sains et saufs, ainsi que le père Boniface aux offices paroissiaux, expliqua-t-il.

Ces paroles, il les avait prononcées pour rassurer et réconforter un être qui se sentait très concerné, mais lui était resté complètement indifférent. Cadfael songea qu'il avait mené une vie bien étroite et il repensa avec gratitude à tout ce qu'il avait pu voir et connaître lui. Et soudain, il commença à comprendre que toute la passion que cet homme avait connue dans sa vie conjugale, le sang qui avait coulé, brûlant dans ses veines, c'est son épouse qui avait dû l'apporter.

— Il faut souhaiter, se borna-t-il à répondre, qu'ils reviendront aussi nombreux qu'ils sont partis, aujourd'hui.

— Oui, souhaitons-le, acquiesça docilement Ruald, cependant ceux qui combattent par l'épée, c'est écrit, périront par l'épée.

— Vous ne trouverez pas un seul homme d'épée honnête qui ne soit pas d'accord avec vous, et il y a des morts bien pires.

— Vous avez peut-être raison, émit Ruald très sérieusement. Je sais qu'il y a des choses dont j'ai à me repentir, des choses qui méritent pénitence, au moins aussi graves que d'avoir versé le sang. En cherchant simplement à me conformer à la volonté de Dieu, n'ai-je pas tué ? Même si elle est encore vivante, là-bas, à l'est, c'est comme si je l'avais privée de son souffle vital. Je ne le savais pas alors. Je ne pouvais même pas clairement voir son visage pour apprécier le tort que je lui ai causé. Et me voici,

doutant même d'avoir agi comme il convient en suivant ce que j'avais cru être un signe de Dieu, et me demandant si je n'aurais pas dû rester à ma place pour la protéger, elle. Peut-être était-ce Dieu qui m'a mis à l'épreuve ? A votre avis, Cadfael, vous qui avez connu et parcouru le monde, vu à quelles extrémités les hommes peuvent se livrer, dans le bien comme dans le mal, pensez-vous qu'on puisse trouver une seule âme prête à renoncer au paradis pour demeurer au purgatoire avec un être qui l'aimait ?

Cadfael eut le sentiment que cet homme aux côtés duquel il se tenait, cet individu médiocre venait soudain de prendre une tout autre réalité en redescendant sur terre. A moins que ce ne fût l'effet de la lumière qui commençait à s'engouffrer par chacune des fenêtres, rendant plus pâles les cierges de l'autel. Une chose était sûre, cette voix douce, modeste, n'avait jamais encore montré tant d'éloquence.

— Il est certain que le champ du possible est pratiquement inépuisable dans les actions des hommes, répondit-il lentement, prudemment. Je doute cependant que quelque chose de cet ordre vous ait été demandé.

— D'ici trois jours, murmura Ruald encore plus bas, ce sera la fête de saint Illtud. Vous êtes gallois, vous devez savoir ce que l'on raconte à son sujet. Il avait une épouse, une noble dame qui voulait vivre simplement avec lui dans une cabane de roseaux auprès du fleuve Nadafan. Un ange lui ordonna de quitter sa femme, il se leva donc à l'aube, la ramena, seule, dans le siècle, la jetant dehors brutalement, enfin, à ce qu'il paraît, puis il partit recevoir la tonsure de moine des mains de saint Dyfrig. Je ne l'ai pas brutalisée, mais c'est exactement mon cas, Cadfael, c'est ainsi que je me suis séparé de Generys. Alors voici la question que je voudrais poser : ce commandement avait-il été donné par un ange ou un démon ?

— Vous formulez un problème auquel Dieu seul peut fournir une réponse, répondit Cadfael, et il nous faut nous contenter de cela. Maintenant, vous n'êtes pas le premier à avoir entendu cet appel et à vous y être soumis. Le grand seigneur qui a fondé cette maison et qui repose là, entre les autels, a également quitté sa dame et pris l'habit avant de mourir.

Trois jours seulement avant de mourir et avec le consentement de l'intéressée, mais il n'était pas indispensable d'en informer Ruald pour l'instant.

Jamais auparavant Ruald n'avait permis l'accès aux endroits secrets où se dissimulait son épouse, ce qui était vrai pour lui-même, à cause d'abord de la violence de son désir de sainteté, et ensuite parce que, les hommes étant faillibles, il arrivait mal à se rappeler les traits du visage de cette dernière. La conversion s'était abattue sur lui comme la foudre qui empêche de sentir quoi que ce soit d'autre et, à présent, il revenait à la vie de tous les jours avec ce que cela signifiait de souvenirs et de souffrance mordante. Peut-être n'avait-il jamais été capable d'ouvrir son cœur en ce qui la concernait, sauf dans une solitude intemporelle, impersonnelle en l'absence de témoins, à l'exception d'un seul.

C'était en effet comme s'il se parlait à lui-même, d'une façon simple et claire. Il ne racontait pas, il se souvenait.

— Je ne voulais pas la blesser, Generys... J'étais forcé de partir, pourtant il y a bien des façons de prendre congé. J'ai manqué de sagesse. Je n'avais pas d'expérience. J'ai mal agi. Je l'avais enlevée à sa famille, et pendant toutes ces années, elle s'est *contentée* de si peu de la part de l'homme que j'étais. Elle ne voulait rien de plus. Je ne lui ai jamais rendu le dixième, que dis-je, la plus petite partie de ce qu'elle m'a donné.

Immobile, Cadfael écoutait cette voix calme continuer son monologue.

— Elle était brune, très, très brune, très belle aussi... Tout le monde la considérait ainsi mais je vois aujourd'hui que nul ne s'est rendu compte à quel point elle était belle, car quand elle allait dans le monde, elle était comme voilée et moi seul la voyais le visage découvert. Les enfants aussi peut-être, elle ne se cachait pas forcément devant eux. Nous n'avons jamais eu d'enfants, nous n'avons jamais eu cette chance. Cela la rendait tendre, aimante envers ceux que portaient les voisines. Elle n'a pas passé l'âge d'en avoir à elle. Qui sait si elle ne pourra pas enfanter avec un autre ?

— En seriez-vous heureux pour elle ? demanda doucement Cadfael pour ne pas rompre le fil de ces confidences.

— Oh ! oui. Sans arrière-pensée. Pourquoi resterait-elle les mains vides alors que moi j'ai ce qu'il me faut ? Si je suis libre, il est juste qu'elle le soit aussi. Mais quand la vocation m'est venue, je n'ai pas pensé à tout cela.

— Quand elle a affirmé avoir un amant, pensez-vous que c'était la vérité ?

— Oui, répondit simplement Ruald sans hésiter. C'est ce que je crois. Évidemment, elle aurait pu me mentir, j'ai été dur envers elle et je l'ai gravement offensée, je le comprends seulement maintenant. Même en lui rendant visite à ce moment, je l'ai offensée. Je le crois à cause de l'anneau. Vous vous rappelez ? Vous savez, l'anneau que Sulien a rapporté de Ramsey quand il est arrivé ici.

Cadfael l'assura qu'il n'avait pas oublié.

La cloche du dortoir venait juste de sonner pour appeler les religieux à prime. Dans un coin de leur conscience, très loin, ils l'entendirent vaguement sans qu'aucun d'eux n'y prête attention.

— Elle ne l'a jamais ôté depuis le jour où je le lui ai donné. Après tant de temps je n'aurais pas cru qu'elle aurait pu l'enlever. La première fois où j'ai été la voir avec frère Paul, elle le portait comme toujours. Mais la seconde fois... ça m'était sorti de l'esprit ; à présent, je comprends. Elle ne l'avait pas à son doigt quand je l'ai vue la dernière fois. Elle m'avait rejeté en s'en débarrassant et l'avait offert à un autre. Oui, je suis persuadé que Generys avait un amant. Un homme qui méritait qu'on l'aime. Ce sont ses propres paroles. J'espère de tout cœur qu'elle ne s'est pas trompée sur lui.

CHAPITRE DIX

Pendant toute la durée des cérémonies, offices et autres lectures de cette journée consacrée à sainte Winifred, une partie de l'esprit de Cadfael s'occupait d'une façon persistante et, malgré qu'il en eût, de problèmes n'ayant strictement rien à voir avec l'adoration sincère qu'il portait à sa sainte préférée à laquelle il pensait toujours comme si elle avait été brutalement fauchée à la fleur de l'âge ; elle avait dix-sept ans, rayonnait de fraîcheur et de beauté, son âme débordant de bonté et de tendresse comme les eaux de sa fontaine qui jaillissaient toujours pures sans jamais geler et qui étaient capables de rendre la santé à l'âme et au corps. Il aurait voulu ne penser qu'à elle ce jour-là, mais il ne cessait de revenir à l'anneau de Ruald, au cercle pâle sur le doigt de Generys quand elle l'en avait arraché, renonçant par ce geste à lui comme il avait renoncé à elle.

Il devenait encore plus clair qu'il y avait effectivement eu un autre homme. C'est avec lui qu'elle était partie, pour s'installer, semblait-il, à Peterborough ou quelque part dans la région, en un lieu un peu moins exposé aux atrocités des soudards de Mandeville. Quand le règne du crime et de la terreur avait débuté, elle et son compagnon avaient transporté leurs pénates toutes neuves loin des menaces qui pesaient sur eux, après avoir converti leurs quelques objets de valeur en bon argent, permettant ainsi au petit Sulien de tomber sur son alliance et de la rapporter chez lui, disculpant du même coup Ruald. Du moins était-ce très certainement ce que croyait ce dernier. Chacun des mots qu'il avait prononcés devant l'autel ce matin était marqué du sceau de la sincérité. Beaucoup donc dépendait des quelque quarante milles entre Cambridge et Peterborough.

Tout compte fait, ce n'était pas la porte à côté, mais si les affaires du roi marchaient bien et qu'il pensait pouvoir se dispenser rapidement d'une troupe qui pourrait être mieux employée à surveiller les mouvements du comte de Chester, un détour par Peterborough n'allongerait pas considérablement le chemin du retour.

Si la réponse était oui, confirmant donc chaque mot du récit de Sulien, il faudrait en conclure que Generys était en vie, apparemment en bonne compagnie, et que la morte du champ du potier restait à identifier. Bon, mais si c'était le cas, pourquoi Sulien se serait-il donné tout ce mal pour prouver que Britric, qui n'avait aucune importance pour lui, était aussi innocent que Ruald ? Comment diable avait-il pu savoir, ou avoir seulement l'idée que le colporteur n'était pas coupable, ou encore que cette Gunnild était vivante ou en envisager ne serait-ce que l'éventualité ?

Si la réponse était non et que Sulien n'avait jamais passé la nuit chez le joaillier de Peterborough, qu'il ne l'avait jamais prié de lui donner l'anneau, bref qu'il avait inventé toute cette histoire à seule fin d'innocenter Ruald, avec pour preuve une alliance qui lui avait toujours appartenu, il s'était plus ou moins passé la corde au cou dans ses efforts à délivrer quelqu'un d'autre.

Mais dans l'immédiat il n'y avait ni réponse ni moyen d'accélérer les choses, aussi Cadfael s'efforça-t-il de consacrer toute son attention à l'office ; il n'en fut pas moins distrait tout au long de cette célébration. Les jours qui suivirent, il accomplit consciencieusement ses tâches à l'herbarium mais sans le plaisir qu'elles lui procuraient habituellement, se montrant taciturne, peu attentif envers frère Winfrid dont le tempérament placide et le besoin de se dépenser – il était jeune – lui permirent de laisser tranquillement passer cette période un peu agitée sans rien perdre de sa belle égalité d'humeur. Maintenant que Cadfael se penchait sur le calendrier du début de novembre, il lui parut principalement peuplé de saints gallois. Ruald lui avait rappelé que le sixième jour était celui de saint Illtud qui avait obéi à l'injonction comminatoire de son ange sans délicatesse excessive et sans se préoccuper de ce que pouvait éprouver sa

femme en l'occurrence. On ne le fêtait pas particulièrement en Angleterre mais saint Tysilio, dont le jour venait le 8, avait une importance dans les marches de Powys et son influence s'était étendue au-delà de la frontière jusque dans les comtés voisins. Le centre de son ministère avait été l'église mère de Meifod, pas très loin de là, au pays de Galles. Il avait eu la réputation de s'y connaître au maniement des armes, en plus de ses qualités de saint, et d'avoir combattu auprès des chrétiens à la bataille de Maserfield où Oswald, roi et saint, avait été pris et martyrisé par les païens. Aussi le fêtait-on et le jour de sa fête, les Gallois de la ville et de la Première Enceinte affluaient-ils à l'office, ce matin particulier. Tout cela était bel et bon, mais n'empêcha pas Cadfael d'être pris de court par la présence d'une fidèle venue de loin.

Elle était apparue en croupe, derrière un palefrenier assez âgé, à l'heure pour la messe et fut aidée respectueusement à poser le pied sur les pavés de la cour par le jeune valet d'écurie qui suivait sur une monture tout aussi robuste. Il avait Gunnild derrière lui. Les deux femmes prirent quelques instants pour épousseter leurs jupes avant de se rendre à l'église sans souffler mot, la dame devant, la suivante derrière elle, respectueuse, à quelques pas. Les palefreniers échangèrent quelques mots avec le portier avant de conduire les chevaux à l'écurie. La petite châtelaine était l'image parfaite de la jeune femme qui se conforme aux devoirs que lui impose sa situation sociale, avec le comportement et la démarche que cela suppose, dûment chaperonnée par sa servante et compagne et escortée par ses valets d'écurie. Pernelle avait soigneusement veillé à ce que cette sortie loin de chez elle présente tous les caractères d'une impeccable correction, de façon à éviter de provoquer des commentaires. Elle avait beau être l'aînée de la couvée de Withington, elle était encore très jeune, et il était impératif de tempérer sa franchise et sa hardiesse naturelles d'un peu de prudence. Il fallait reconnaître qu'elle y mettait un style et une grâce incontestables et qu'elle avait, en la personne de Gunnild, un remarquable mentor plein d'expérience. Elles traversèrent la grande cour les mains jointes, les yeux modestement baissés, et pénétrèrent dans l'église par la porte sud sans risquer un seul

instant de croiser le regard d'un de ces hommes qui avaient prononcé le vœu du célibat et arpentaient en tous sens la cour et le cloître autour d'elles.

« Si elle a en tête ce que je crois, songea Cadfael, elle n'aura pas trop de toute la sagesse de Gunnild, qui avait beaucoup pratiqué le monde, pour refréner ses impulsions malgré tout son bon sens. Et je parie que cette femme lui est toute dévouée et qu'elle saura jouer les dragons protecteurs si cela s'avère nécessaire. »

Il l'aperçut de nouveau brièvement en entrant dans l'édifice avec les autres pour gagner sa place dans le chœur. La nef était pleine de laïcs dont certains se tenaient debout à côté de l'autel paroissial d'où ils pouvaient voir jusqu'à l'autel le plus haut, au fond ; d'autres s'étaient groupés autour des piliers massifs qui soutenaient la voûte. Le hasard voulut que Pernelle s'agenouille là où un rayon de lumière provenant des illuminations du chœur éclairait son visage. Elle avait fermé les yeux et ses lèvres ne remuaient pas. Pour prier, elle n'avait pas besoin de mots. Elle semblait très grave, avec les vêtements austères qu'elle portait pour l'office, ses cheveux châtain clair cachés sous sa guimpe blanche, le capuchon de son manteau tiré sur son front car il faisait plutôt frais dans l'église. Elle évoquait une très jeune novice, avec son visage rond plus enfantin que jamais, mais le pli de ses lèvres indiquait une fermeté et une maturité indiscutables. Gunnild était à genoux juste derrière elle, et ses yeux, bien que voilés à demi par ses longs cils, étaient brillants et grands ouverts. Malheur à qui oserait s'en prendre à Pernelle Otmere si sa servante se trouvait à proximité !

Après la messe, Cadfael les chercha de nouveau, mais elles étaient perdues parmi la masse de ceux qui sortaient lentement de l'église par la porte ouest. Lui emprunta la porte sud et, passant par les cloîtres, arriva dans la grande cour pour les trouver qui attendaient tranquillement que la procession des religieux se disperse pour que chacun puisse vaquer à ses occupations. Quand elle l'aperçut, il ne fut pas surpris de noter que son visage s'éclaira et qu'elle avança d'un pas, juste assez pour l'arrêter.

— Pouvez-vous m'accorder un moment, mon frère ? J'en ai demandé l'autorisation au père abbé.

Elle était peut-être résolue et pleine de bon sens mais apparemment elle n'avait pas voulu risquer la moindre indiscretion.

— J'ai eu l'audace de l'aborder il y a une minute à peine, au moment où il sortait. Il semble que mon nom et ma famille ne lui étaient pas inconnus. C'est à vous qu'il faut attribuer cela, je suppose.

— Le père abbé est au courant de tout ce qui a motivé ma visite chez vous, l'informa Cadfael. La notion de justice le préoccupe beaucoup, tout comme nous. Qu'elle concerne les morts ou les vivants. Il ne se mettra jamais en travers de quiconque se propose de la servir.

— Il a été très bon, murmura-t-elle et, s'animant soudain, elle sourit. Bien, nous avons respecté les usages et je peux de nouveau respirer. Où pouvons-nous parler ?

Il les conduisit à son atelier du jardin aux simples. Le temps devenait trop froid pour s'attarder ou discuter dehors ; le brasero était allumé et couvait sous la cendre. La porte était grande ouverte, frère Winfrid rentrait s'occuper de ce qui restait à bêcher avant l'arrivée de l'hiver, Gunnild se tenait à quelques pas, discrètement ; même le prieur Robert n'aurait rien pu trouver à redire sur la décence de leur entretien. Pernelle avait eu l'astuce de s'adresser directement au supérieur de la maison qui savait déjà le rôle qu'elle avait joué dans la délivrance physique et morale d'un individu, et si pour l'un c'était plus difficile à voir, elle avait apporté des preuves pour l'autre.

Cadfael, après avoir attisé son feu qui recommença à bien brûler, les invita toutes deux à s'asseoir.

— A présent, racontez-moi ce qui vous a poussé à venir assister à l'office alors que vous avez une église et un prêtre chez vous, je le sais. Je le sais car ils relèvent, tout comme Upton, de notre abbaye. Votre curé n'est pas n'importe qui, c'est aussi un érudit ; je le tiens de frère Anselme qui est son ami.

— Vous ne m'apprenez rien ! s'écria Pernelle, et ne croyez pas que je ne me sois pas entretenue longtemps de tout cela avec lui.

Elle s'était installée comme il convient à l'une des extrémités du banc appuyé au mur, très droite et digne, les poutres sombres mettant en relief son teint radieux, son capuchon rejeté sur ses épaules. D'un geste accompagné d'un sourire, elle invita Gunnild à sortir de l'ombre. Elle vint s'asseoir à l'autre bout du banc, laissant un certain espace entre elle et les deux autres pour marquer la différence de leur statut respectif, mais suffisamment réduit pour indiquer la profondeur de sa complicité avec sa maîtresse.

— C'est le père Ambrosius, débuta Pernelle, qui d'un mot m'a amenée à venir jusqu'ici aujourd'hui. Le père Ambrosius a étudié quelques années en Bretagne. Vous savez, j'imagine, quel jour nous sommes ?

— C'est la moindre des choses, lança Cadfael, laissant son soufflet qui avait donné naissance à des braises rougeoyantes, nous sommes aussi gallois l'un que l'autre, et c'est un proche voisin de notre comté. Alors, saint Tysilio ?

— Saviez-vous qu'il s'était enfui en Bretagne pour échapper aux persécutions d'une femme ? En Bretagne aussi, on raconte sa vie, comme dans les lectures que vous entendrez aujourd'hui à collation. Mais là-bas on le connaît sous un autre nom : ils l'appellent Sulien.

— Non, non, protesta-t-elle en voyant le coup d'œil méditatif que Cadfael lui lança, quand le père Ambrosius m'a signalé cela, je n'y ai pas vu un signe du ciel. C'est simplement ce nom qui m'a déterminée à agir, alors que jusque-là je me posais des questions et je m'agitais. Pourquoi pas aujourd'hui ? Voyez-vous, mon frère, j'ai le sentiment que pour vous Sulien Blount est différent de ce qu'il paraît, qu'il n'est pas aussi transparent qu'il en donne l'impression. Je me suis beaucoup interrogée et j'ai aussi interrogé autrui sur cette affaire. Du train où vont les choses, on ne tardera pas à le soupçonner d'en savoir un peu trop en ce qui concerne la malheureuse que vos laboureurs ont découverte sous la langue de terre du champ du

potier. D'en savoir trop ou même d'être coupable. Je me trompe ?

— Qu'il en sache trop, c'est certain, reconnut-il car il lui devait la vérité, et elle n'en attendait pas moins de lui. Coupable ? Il ne s'agit que de suppositions, mais... elles ne sont pas sans fondement.

— Et si vous me racontiez toute l'histoire. Je ne connais que les bruits qui courrent. J'aimerais comprendre dans quelle mesure il est en danger. Coupable ou non, il ne laissera jamais personne payer à sa place.

Cadfael s'exécuta sans rien omettre. Elle l'écouta attentivement, sérieusement, le front plissé. Elle n'arrivait pas à croire que le jeune homme qui était venu la trouver dans une intention si généreuse puisse avoir quoi que ce soit à se reprocher, mais elle ne refusa pas pour autant d'entendre les raisons que les autres avaient de voir les choses différemment. A la fin, elle poussa un long soupir feutré et se mordit pensivement les lèvres.

— Est-ce que *vous* le croyez coupable ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— Ce que je crois, c'est qu'il sait quelque chose qu'il n'a pas cru bon de nous révéler. Mais je ne puis aller plus loin. Nous a-t-il dit toute la vérité sur l'anneau ? Tout dépend de ça.

— Frère Ruald le croit, lui ?

— Indubitablement.

— Or il le connaît depuis qu'il est tout petit.

— Et il manque peut-être d'objectivité, rétorqua-t-il en souriant. Maintenant, il est vrai qu'il le connaît mieux que quiconque, vous et moi compris. Il ne lui est pas venu à l'esprit qu'il puisse mentir.

— C'est aussi mon opinion, affirma-t-elle en toute sincérité. Selon vous, il aurait appris ce qui s'était passé avant de retourner chez lui, bien que *lui* ait affirmé avoir tout appris là-bas et pas ailleurs. Si vous avez raison et que c'est frère Jérôme qui lui a révélé ce qui s'était produit, avant de demander l'autorisation de se rendre à Longner, pourquoi n'a-t-il pas aussitôt montré l'alliance et raconté ce qu'il savait ? Pourquoi avoir attendu le lendemain ? S'il a vraiment obtenu ce bijou

comme il le prétend, ou s'il le détenait depuis longtemps, il aurait été en mesure d'épargner à frère Ruald une nuit de souffrance supplémentaire. Lui qui paraît si gentil, pourquoi aurait-il laissé un ami porter un tel fardeau une heure de plus ? A plus forte raison une journée ?

Cette contradiction, Cadfael l'avait en tête depuis que l'événement avait eu lieu, mais il ne savait pas comment la résoudre dans l'immédiat. Si Pernelle avait la même réserve dans l'esprit, qu'elle soit donc son interprète et qu'elle exprime à voix haute ce sur quoi il n'avait pas osé se pencher.

— C'est là que je me suis arrêté, admit-il avec simplicité. Il aurait fallu que je questionne frère Jérôme, ce dont j'aime autant m'abstenir tant que je ne me sentirai pas sur un terrain plus solide. Pour une raison qui le concerne, il a voulu qu'on croie qu'il avait seulement entendu parler de tout cela au cours de son séjour à Longner.

— Mais enfin pourquoi ? s'écria-t-elle.

— J'ai supposé qu'il avait voulu d'abord se concerter avec son frère avant d'adopter une ligne de conduite. Il était parti depuis plus d'un an et il tenait à s'assurer que sa famille n'était en rien menacée par ce qu'il venait d'apprendre. Il était naturel qu'il prenne en considération l'intérêt des siens d'autant plus qu'il les avait quittés depuis belle lurette.

Elle indiqua qu'elle était d'accord d'un grand signe de tête.

— Bon, admettons. Mais, ajouta-t-elle, on peut imaginer une autre raison à ce retard et je suis sûre que vous l'avez envisagée vous aussi.

— A savoir ?

— Qu'il ne l'avait pas sur lui, scanda fermement Pernelle, il ne pouvait donc pas le montrer, et il a été obligé de retourner chez lui pour le prendre.

Elle s'était exprimée carrément, sans crainte, et Cadfael ne put qu'admirer son obstination. Elle n'avait qu'une seule conviction : aucun soupçon ne pouvait rejoaillir sur Sulien et elle n'avait qu'un but : le prouver au monde entier. Cette confiance en l'efficacité de la vérité l'avait conduite à la rechercher impétueusement, certaine qu'une fois découverte, elle serait forcément de son côté à elle.

— Je sais, convint-elle, j'ai l'air de ne pas l'arranger avec mes élucubrations, mais à la fin, je suis sûre que tout ira bien, parce que je *sais* qu'il n'a rien à se reprocher. La seule solution est d'envisager toutes les possibilités. Selon vous, Sulien serait tombé amoureux de cette femme ; il l'a lui-même reconnu. Si elle a donné son alliance à un autre, par rancune envers son mari, pourquoi pas à Sulien ? Certes, mais aussi, pourquoi à lui ? Dieu me garde de vouloir disculper un être en laissant retomber les soupçons sur un autre, il n'empêche que Sulien n'était pas le seul jeune voisin de Ruald. Il n'était pas seul à être susceptible de tomber sous le charme d'une dame que tous s'accordent à qualifier de très belle. Si Sulien sait quelque chose qu'il ne peut avouer, il peut aussi bien protéger son frère que lui-même. Je suis persuadée, lança-t-elle, violemment, que vous avez envisagé cette hypothèse.

— Oh ! j'en ai envisagé des tas, acquiesça Cadfael sans se démonter. L'ennui est que je n'ai pas l'ombre d'une preuve pour les étayer. Il est possible qu'il ait menti pour protéger son frère, ou lui-même. Ou Ruald. Mais seulement s'il sait que la malheureuse est bien Generys. Et puis n'oubliez jamais qu'il y a une autre éventualité, même si c'est peu probable après l'affaire de Britric : il n'a peut-être *pas* menti. Après tout, Generys est *peut-être* vivante, quelque part dans l'est, avec l'homme qu'elle a décidé de suivre. Il est possible qu'on n'apprenne jamais qui est la femme brune, enterrée avec révérence dans le champ du potier.

— Oui, mais vous n'y croyez pas, affirma-t-elle.

— Ce que je crois, c'est que la vérité est comme les plantes qui bourgeonnent sous la terre : elle remonte toujours à la lumière.

— Et nos efforts seront vains pour accélérer les choses, termina Pernelle avec un soupir résigné.

— A présent, on ne peut qu'attendre.

— Prier aussi, peut-être, conclut-elle.

Cadfael ne put s'empêcher de se demander comment elle allait se comporter ; à présent qu'elle avait jeté toute son énergie à défendre ce jeune homme qu'elle n'avait vu qu'une fois, elle

allait trouver l'inactivité insupportable. Quant à Sulien, l'avait-elle autant impressionné ? Il était pratiquement impossible de le savoir.

Il devrait sans doute en passer par là un jour ou l'autre, d'après Cadfael, car elle ne s'arrêterait sûrement pas en si bon chemin. Et puis, songea-t-il, elle aurait pu choisir beaucoup plus mal. Dans la mesure, bien entendu, où il sortirait de ce guêpier où le mystère se mêlait à de trompeuses apparences sans dommage et l'esprit tranquille, ce qui n'était sûrement pas le cas à l'heure actuelle.

Aucune nouvelle en provenance de Cambridge ou des Fens. D'ailleurs personne n'en attendait. A en croire les voyageurs en provenance de l'est, le temps ne s'arrangeait pas dans la région, avec de fortes pluies et l'arrivée des premiers grands froids. Perspective assez peu enthousiasmante pour une armée qui pataugeait dans des fondrières qu'elle connaissait mal, contrairement à un ennemi insaisissable. Cadfael repensa à ce qu'il avait promis à Hugh, qui était absent depuis plus d'une semaine, et il obtint de l'abbé la permission d'aller en ville voir Aline et Gilles, son filleul. Le ciel était très chargé, le climat de l'est commençait à s'en ressentir à Shrewsbury avec une pluie fine et persistante, assez proche de la brume qui s'accrochait aux cheveux et au tissu des vêtements, assombrissant à peine la terre gris ardoise de la Première Enceinte. Dans le champ du potier, les semaines d'hiver avaient déjà été effectuées et le bétail en brouterait certainement la partie basse réservée au pâtureage.

Cadfael n'y était pas retourné pour s'en rendre compte de visu, mais son imagination y suffisait grandement. Il revoyait le riche sol noir, l'herbe verte, humide, et la langue de terre avec son fouillis de bruyères sous la crête couverte d'arbres et de buissons. On oublierait très vite qu'il y avait eu là une tombe clandestine. Cette douce journée grise inclinait à la mélancolie. Ce lui fut un plaisir et un soulagement de pénétrer dans la cour de la maison de Hugh et de subir l'assaut d'un petit garçon plein de vie qui hurla de joie en le voyant et s'agrippa à ses cuisses. Dans un peu plus d'un mois, le bambin aurait quatre ans. Il serra le poing sur l'habit de Cadfael qu'il traîna jusque dans la

maison. En l'absence de Hugh, c'était lui l'homme du foyer et il savait sur le bout du doigt ses devoirs et privilèges. Il fit cérémonieusement à Cadfael les honneurs du manoir et fila à l'office chercher un pichet de bière qu'il rapporta précautionneusement serré entre ses petites mains potelées, menaçant de le renverser à chaque instant, avec sa tignasse blonde tout ébouriffée, tirant un bout de langue rose qui apparut au coin de sa bouche. Sa mère le suivait sans bruit à quelques pas afin d'éviter de mettre en péril son équilibre et sa dignité. Elle sourit à Cadfael qui eut soudain la révélation de leur ressemblance comme le soleil qui déchire les nuages. Le visage rond, sérieux de l'enfant avec ses bonnes joues pleines et l'ovale très pur de celui de la mère, avec son vaste front et son menton pointu, si différents et pourtant si semblables, avaient la même pâleur dorée, lumineuse, la même peau très douce, la même finesse de traits et un regard qui ne cillait pas. Cadfael pensa que Hugh avait une veine de pendu avant de prononcer une petite prière non dénuée de superstition pour que cette chance ne tourne pas court, où qu'il puisse être à cet instant précis.

Si Aline avait un pressentiment, elle s'interdit d'en rien laisser transpirer. Elle s'assit auprès de lui, toujours aussi gaie, lui parla des affaires de la maison ainsi que de celles du château sous Alan Herbard, avec le sens pratique qu'elle manifestait en toute occasion. Gilles, pour sa part, au lieu de s'installer d'assaut sur les genoux de son parrain, ce qui ne l'aurait pas gêné quelques semaines auparavant, grimpa tant bien que mal sur le banc pour prendre place à côté de lui comme un homme de la même génération.

— Oui, il y a un archer de la compagnie qui est rentré pas plus tard que cet après-midi, ce qui nous a valu nos premières nouvelles. Il avait été légèrement blessé au cours d'une échauffourée. Voyant qu'il pouvait monter à cheval, Hugh l'a dépêché ici. Ils avaient laissé des montures de relais sur la route. D'après Alan, il guérira très vite mais il a perdu de la force pour tirer.

— Comment ça va là-bas ? demanda Cadfael. Ont-ils réussi à forcer Mandeville à sortir à découvert ?

— Non, répondit-elle, secouant la tête avec décision, et ça ne se présente pas bien. Les eaux montent partout et il continue à pleuvoir. Ils ne peuvent qu'attendre la sortie de maraudeurs quand ils s'aventurent à aller razzier des villages. Sur ce terrain le roi est désavantagé, car les hommes de Geoffroi connaissent chaque sentier comme leur poche, et ils peuvent les entraîner dans les marais quand ils veulent. Oh ! ils en ont bien pris quelques-uns. Ce n'est pas ce que veut Étienne, mais il ne peut guère espérer mieux. Ramsey est entièrement coupé de tout, personne ne peut espérer les obliger à quitter les lieux.

— De plus, émit Cadfael, avec cette attente et ces embuscades, on perd un temps fou. Étienne ne peut pas se permettre de rester là-bas trop longtemps. Cette opération est coûteuse et inefficace et il va devoir se retirer pour essayer autre chose. Si Geoffroi a pu réunir autant d'hommes, il faut bien qu'il se fournisse en dehors des villages des Fens. Ses lignes de ravitaillement sont sûrement vulnérables. Et Hugh, comment va-t-il ?

— Il est probablement mouillé, couvert de boue et il doit avoir froid, répondit-elle avec un pauvre sourire, je suppose aussi qu'il jure comme un charretier, mais il est en bonne santé, du moins il l'était quand son archer est parti. Il faut reconnaître une chose, dans ce genre de combat, les pertes ont été du côté de Mandeville. Mais il n'en a pas subi assez pour lui causer du tort.

— Eh non, c'est là l'ennui, pas assez en tout cas pour que cela profite au roi ; ça ne vaut pas la peine qu'il reste. Si vous voulez mon avis, Aline, vous reverrez Hugh avant peu.

Gilles se blottit un peu plus confortablement contre son parrain sans toutefois se mêler à la conversation.

— Quant à vous, monseigneur, murmura-t-il, il va vous falloir restituer le manoir à son propriétaire et rendre vos comptes. J'espère que vous avez gardé le contrôle de la situation pendant que le seigneur shérif est parti guerroyer.

Gilles laissa fuser une discrète exclamation de mépris à l'idée qu'on puisse mettre sa compétence en doute car il dirigeait tout d'une poigne de fer.

— Je m'y prends *très bien*, affirma-t-il sans ambages. C'est l'opinion de mon père. Il prétend que je suis beaucoup plus ferme que lui. Et que j'utilise plus la manière forte.

— Votre père a toujours su reconnaître et admirer ceux qui lui étaient supérieurs.

Il se rendit compte, par un phénomène alchimique fondé sur l'affection qu'il portait à Aline, que cette dernière s'abstint soigneusement de sourire.

— Surtout avec les femmes, ajouta l'enfant non sans fatuité.

— Je le crois sans peine, l'assura Cadfael.

Quoi qu'il pût entreprendre, la ténacité n'avait jamais compté au rang des vertus majeures du roi Étienne. Certainement pas par manque de courage ni même d'esprit de décision. Il avait ainsi renoncé au bout de quelques jours à continuer un siège qui s'annonçait bien pour courir livrer une bataille plus prometteuse de succès. C'était plutôt l'impatience, un optimisme injustifié et l'incapacité de rester inactif qui le poussaient à passer d'une entreprise à une autre. Il lui arrivait, comme à Oxford, de se forcer à aller jusqu'au bout si la situation présentait un espoir raisonnable de succès, mais, quand il était évident que les choses risquaient de traîner, il se fatiguait très vite et allait courir sa chance ailleurs. Sous les pluies d'hiver des Fens, la colère et la haine qu'il portait à Mandeville le maintinrent à l'œuvre plus longtemps qu'à l'ordinaire, mais ses succès étaient maigres et il lui apparut, la dernière semaine de novembre, qu'il ne pouvait espérer finir ce qu'il avait commencé. Perdues dans ces tristes plaines noyées d'eau, ses troupes avaient procédé avec suffisamment de méthode et de puissance pour limiter le territoire de Mandeville, tout en mettant à mal un nombre appréciable de ses malandrins quand ils s'étaient risqués sur un terrain plus sec, mais il était évident que l'ennemi disposait de réserves en suffisance sur lesquelles il pourrait vivre pendant un certain temps sans avoir besoin de bouger. Il ne fallait pas compter le forcer à sortir de son trou. Étienne modifia donc ses plans avec la vigueur instantanée qu'il savait parfois trouver. Il décida de renvoyer ses hommes, ceux surtout qui venaient de régions potentiellement peu sûres,

comme par exemple celles qui voisinaient avec les Gallois ou des amis douteux du genre du comte de Chester, là où on avait le plus besoin d'eux. Sur place, il se proposait de rassembler une armée de sapeurs, de pontonniers plutôt que de soldats, de bâtir rapidement des places fortes judicieusement situées pour contenir le territoire de l'adversaire, de le réduire à chaque fois que cela leur serait possible et donc de menacer les points de ravitaillement de Geoffroi quand ses magasins commencerait à se vider. Avec l'appui des mercenaires flamands, habitués à combattre en terrain plat, parmi un réseau complexe de canaux et cette ceinture de forts, il serait à même de conserver les conquêtes de l'hiver en attendant que les conditions climatiques soient plus propices à des manœuvres classiques.

On était presque à la fin novembre quand Hugh, ainsi que la compagnie qu'il avait levée, fut renvoyé dans ses pénates avec des remerciements. Il n'avait perdu aucun de ses hommes et n'avait à déplorer que quelques blessés légers qui pourraient toujours montrer leurs cicatrices. Il était ravi de quitter les fondrières entourant Cambridge où pataugeait l'armée royale et de prendre le chemin du nord-ouest, vers Huntingdon, où le château royal avait maintenu la ville relativement en sécurité et les routes ouvertes à la circulation. De là, il piqua plein ouest en direction de Kettering où il se dirigea vers le nord et Peterborough.

Avant de franchir le pont enjambant la Nene, il n'avait pas pris le temps de se demander ce qu'il découvrirait en arrivant dans la ville. Peut-être était-il d'ailleurs préférable de ne s'attendre à rien. La route, après le pont, l'amena sur la place du marché qui était pleine d'animation et de vie. Les bourgeois qui avaient décidé de rester avaient eu raison : jusqu'alors, la cité s'était avérée trop forte pour tenter Mandeville, alors qu'il y avait dans le pays des proies isolées et sans défense. Hugh trouva une écurie pour son cheval et se mit, à pied, en quête de Priestgate.

La boutique était bien là, en tout cas il y avait une boutique florissante d'orfèvrerie ouverte et présentant au monde extérieur une riche devanture. C'était une première

confirmation. Hugh entra et demanda au jeune garçon assis sur un banc au fond du magasin, sous une fenêtre lui permettant de travailler à la lumière, à voir maître John Hinde. Ce nom opéra des merveilles, le jeune homme déposa aussitôt ses outils et sortit appeler son patron par la porte de derrière. Jusque-là, rien d'anormal, l'échoppe et son propriétaire étaient bien là, comme Sulien affirmait les avoir vus en se rendant vers l'ouest après avoir quitté Ramsey.

Maître John Hinde, qui suivait son commis, était manifestement une personnalité de premier plan dans la ville. Rien d'étonnant à ce qu'il se soit montré généreux envers son abbaye préférée et qu'il entretienne d'excellents rapports avec l'abbé. Maigre, pétulant, se tenant très droit, vêtu d'une coûteuse robe fourrée, il avait une cinquantaine d'années. Un regard brun très vif dans un visage étroit, à l'expression décidée, évalua Hugh instantanément.

— Je suis John Hinde. En quoi puis-je vous être utile ?

On voyait aux vêtements et à l'équipement de Hugh qu'il avait passé des heures à attendre dans le vent et la pluie, qu'il lui était arrivé de chevaucher longtemps dans des conditions difficiles.

— Vous appartenez à l'armée du roi ? Il paraîtrait qu'il va retirer ses troupes ? Pas pour laisser le champ libre à Mandeville, j'espère ?

— Oh ! rien de tout ça, le rassura Hugh, bien qu'on me renvoie m'occuper de mes affaires. Non, non, si on s'en va, vous n'y perdrez pas au change. Les Flamands assureront votre protection et il y aura au moins une place forte bien située pour les dissuader de quitter leur île. Avec l'hiver qui arrive, nous n'avons pas beaucoup d'autres possibilités.

— Nous sommes comme des bougies dans la main de Dieu, émit le bijoutier, philosophe, où que nous nous trouvions. Je sais cela depuis trop longtemps pour me laisser facilement effrayer. Et de quoi avez-vous besoin, monsieur, avant de rentrer chez vous ?

— Vous rappelez-vous avoir hébergé un jeune moine pendant une nuit, vers le 1^{er} ou le 2 octobre ? interrogea Hugh. C'était après le sac de Ramsey ; c'est de là que venait ce garçon.

Selon lui, il vous avait été recommandé par son abbé qui tenait à le rapprocher de chez lui en l'expédiant à Shrewsbury pour porter la nouvelle de ce qui s'était passé tout au long du chemin. Vous vous souvenez probablement de ce jeune homme.

— Oui, tout à fait, répondit John Hinde sans la moindre hésitation. Il allait terminer son noviciat. Les religieux s'étaient dispersés pour se mettre à l'abri. Tous autant que nous sommes, ce n'est pas demain la veille qu'on oubliera cette période. Je lui aurais bien prêté un cheval pour commencer son voyage, mais il m'a répondu qu'il préférait aller à pied car les brigands pullulaient dans la région. Pourquoi ? J'espère qu'il est arrivé sain et sauf.

— Oui, oui, et il a effectivement transmis les nouvelles partout sur son passage. Il va très bien quoiqu'il ait quitté l'ordre depuis. Il est retourné au manoir de son frère.

— Il m'avait parlé des doutes qu'il éprouvait quant au choix de sa voie, reconnut l'orfèvre. Gauthier n'était pas homme à garder un jeune s'il n'avait pas la vocation. Que puis-je ajouter en ce qui le concerne ?

— A-t-il remarqué une alliance bien spéciale dans votre boutique ? scanda Hugh. A-t-il émis des remarques à son sujet ? S'est-il enquis de la femme à qui vous l'aviez achetée quelque dix jours auparavant ? C'était un anneau d'argent tout simple avec une petite pierre jaune et des initiales gravées à l'intérieur. Et comme il connaissait la femme en question depuis sa plus tendre enfance, et qu'il lui avait gardé beaucoup de tendresse, vous a-t-il oui ou non prié de le lui donner ? Y a-t-il quelque chose de vrai là-dedans ?

Il y eut un long moment de silence que le joaillier passa à le dévisager, tout en se posant des questions, ce qui se lisait sur les traits intelligents de son visage. Peut-être réfléchissait-il à la meilleure manière de briser là, faute de pouvoir évaluer les conséquences de ses réponses pour un jeune homme qui s'était peut-être trouvé mêlé par hasard à une situation délicate sans qu'il y aille de sa faute. Les hommes d'affaires n'aiment pas accorder leur confiance à la légère. Mais si c'était le cas, il changea d'avis après avoir observé Hugh très attentivement et être arrivé à une conclusion, apparemment.

— Entrez, prononça-t-il tout aussi délibérément, très sûr de lui.

Et il se tourna vers la porte par laquelle il était entré, invitant Hugh à le suivre d'un geste de la main.

— Venez ! J'aimerais en savoir plus. Maintenant que nous en sommes arrivés là, autant continuer à cheminer ensemble.

CHAPITRE ONZE

Sulien avait eu beau revenir sur sa vocation, il n'était pas si simple d'oublier les horaires qui allaient avec. Il se surprit à se réveiller à minuit pour matines et laudes, tendant l'oreille pour entendre la cloche. Le silence et la solitude qui l'entouraient le troublaient et l'inquiétaient alors qu'il aurait dû percevoir le souffle de nombreux dormeurs qui soupiraient et s'agitaient, un léger murmure adressé à ceux qui avaient le sommeil lourd et, dans l'obscurité, la petite lampe qui brûlait en haut de l'escalier de nuit pour éviter les accidents à ceux qui descendaient à l'église. Il avait rejeté un mode de vie sans être capable de revenir à celui qu'il avait abandonné, et recommencer une nouvelle existence lui demandait un effort pénible auquel il ne s'était pas attendu. De plus, les choses avaient changé à Longner depuis son départ pour Ramsey. Son frère avait une jeune épouse, il s'était habitué à sa nouvelle situation de maître des lieux et heureux de la perspective d'avoir un héritier, Jehanne étant enceinte. Les terres représentaient une belle tenure, trop petite cependant pour nourrir deux familles, même si un tel partage s'était un jour révélé prometteur ; le fils cadet aurait à se trouver une situation à lui, ce qui était toujours le cas des cadets de famille. Il avait essayé le cloître, mais en vain. Ses parents l'avaient accueilli sans rechigner et attendaient patiemment qu'il trouve sa voie. Odon était on ne peut plus aimable et ouvert et il adorait son frère. Sulien serait le bienvenu aussi longtemps qu'il voudrait et, jusqu'à ce qu'il ait pris une décision, il serait chez lui à Longner où chacun était ravi de son retour.

Mais personne ne pouvait être absolument sûr que l'intéressé partageait ce sentiment. Il occupait ses journées avec

tous les travaux qui se présentaient, aux écuries comme à l'étable, il entraînait faucons et chiens de chasse et donnait un coup de main aux champs pour les moutons et le bétail, il chargeait la charrette de bois pour réparer les clôtures ou chauffer la maison. A chaque fois qu'on avait besoin de lui, il était prêt à rendre service comme s'il avait emmagasiné une telle énergie qu'il lui fallait à tout prix se dépenser sous peine de tomber malade.

Au manoir, il était plutôt réservé, ce qui n'était pas une nouveauté. Prévenant, attentif à l'égard de sa mère, il supportait avec stoïcisme sa présence angoissante des heures durant, ce qu'Odon avait tendance à éviter dans la mesure du possible. Le contrôle absolu qu'elle exerçait sur elle-même pour ne jamais montrer qu'elle souffrait était admirable mais presque plus difficile à accepter que si elle s'était laissée aller. Sulien s'en émerveillait et l'endurait avec elle, unique soutien qu'il puisse lui apporter.

Elle était gracieuse et digne, mais il était impossible de savoir si elle était heureuse de l'avoir auprès d'elle ou si cela alourdissait un fardeau déjà bien assez pesant. Il avait toujours pensé qu'Odon était son favori et s'était taillé la part du lion dans l'amour qu'elle leur portait. C'était dans l'ordre des choses, et Sulien ne voyait pas de raison de se plaindre.

Sa façon de s'abstraire, son mutisme ne frappaient guère Odon ni Jehanne tout à leur bonheur, ravis de leur vie agréable et bien remplie. Pour eux, il était évident qu'un jeune homme qui avait gâché toute une année à se croire appelé à passer toute son existence cloîtré dans un couvent avant de se ravisier au dernier moment allait passer les premières semaines de sa liberté retrouvée à songer sérieusement à son avenir. Aussi le laissaient-ils à ses pensées et lui confiaient-ils les gros travaux dont il semblait friand, lui accordant, dans leur affection, le temps de trouver sa voie.

Il sortit un jour à cheval pour porter les instructions d'Odon au gardien de troupeaux, à l'extrême du domaine de Longner en direction de l'est, le long des berges de la Tern, à deux pas d'Upton. Quand il eut rempli sa mission, il se préparait à tourner bride quand il changea d'avis et poursuivit très

lentement son chemin, laissant le village d'Upton à main gauche sans trop savoir au juste ce qu'il avait en tête. Rien ne le pressait ; malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à se convaincre du caractère indispensable de sa présence au manoir et, bien que le temps fût couvert, l'air était sec et doux. Il continua à cheminer, s'éloignant petit à petit de la rive du fleuve, et c'est seulement quand il arriva en haut de la pente douce de la crête, d'où on avait la meilleure vue sur l'étendue plate des champs, qu'il se rendit compte de la route qu'il avait prise. Devant lui, à une distance moyenne, les toits de Withington apparaissaient à travers le frêle lacis des branches dénudées et la tour carrée, massive, de l'église s'élevait juste au-dessus d'un bosquet d'arbres bas.

Il ne s'était pas aperçu à quel point elle occupait sans cesse son esprit depuis qu'il était allé la voir. Elle était lovée au plus profond de sa mémoire, discrète, mais toujours présente. A présent, il lui suffisait de fermer les yeux pour revoir son visage aussi clairement que quand il était entré dans la cour du manoir de son père et qu'elle avait pivoté pour voir qui arrivait. La façon dont elle s'était arrêtée et avait tourné son visage lui avait évoqué une fleur qui vibre sur sa tige à la moindre brise ; ses traits également avaient la délicatesse d'une fleur, sans réserve ni crainte, si bien qu'au premier regard il avait eu le sentiment de lire en elle comme dans un livre. Comme si sa chair, malgré toute sa fermeté, sa délicatesse, avait été à la fois translucide et lumineuse. Le soleil était assez pâle ce jour-là, mais avait gagné en luminosité en réfléchissant la lumière dans ses yeux d'un brun doré sous son vaste front couronné de cheveux châtain clair. Elle lui avait spontanément adressé un sourire tout aussi radieux, répandant une chaleur suffisante pour dissiper l'inquiétude qu'il ressentait dans son cœur et son esprit, alors qu'elle ne le connaissait ni d'Ève ni d'Adam et qu'elle n'avait aucune raison de le revoir un jour ni de repenser à lui.

Mais qu'il le veuille ou non, il avait repensé à elle.

Il venait seulement de réaliser qu'il continuait à se diriger vers l'endroit du village où se situait le manoir. La longue palissade se dressait au-dessus des champs, enfermant la pente raide du toit, le damier des prés au-delà de la clôture, des arbres

fruitiers disposés en carré, dont les branches presque nues ne portaient plus de fruits. Il avait traversé le premier cours d'eau presque sans y penser mais le second, si près du portail grand ouvert de l'enclos du manoir, le força à s'arrêter et à réfléchir un peu à la suite qu'il entendait donner aux événements. Et d'abord, se comportait-il comme il faut ?

Il voyait une partie de la cour où l'aîné des garçons faisait précautionneusement travailler à la longe un cheval qui portait la petite fille sur son dos. Ils apparaissaient et disparaissaient à intervalles réguliers avant de resurgir dans la partie la plus éloignée du cercle décrit par l'animal, le garçon conseillant son élève d'un air important, la fillette les deux poings crispés dans la crinière de sa monture.

Gunnild se montra pendant un court instant et sourit en voyant la plus jeune des enfants dont elle avait la charge, assise à califourchon comme un garçon, frapper de ses talons nus les flancs dodus du poney. Puis elle se retira pour ne pas les gêner et il ne la revit plus. Au prix d'un effort Sulien se reprit et, repartant vers le village, s'éloigna d'eux.

Soudain, elle fut devant lui. Elle venait de l'église et s'avançaient vers lui, un panier au bras sous les plis de son manteau, ses cheveux coiffés en une lourde tresse attachée par une cordelette rouge vif. Elle l'avait reconnu avant même qu'il prenne conscience de sa présence ; elle s'approcha sans accélérer ni ralentir le pas, heureuse, confiante. Elle était exactement comme il se la rappelait quelques instants auparavant, sauf qu'elle ne portait pas de manteau alors et que ses cheveux retombaient librement sur ses épaules. Mais son visage était aussi ouvert, lumineux ; ses yeux le laissaient tout autant lire en elle comme dans un livre ouvert.

Elle s'arrêta à quelques pas de l'endroit où il avait immobilisé son cheval. Pendant un long moment, ils se regardèrent en silence.

— Mais ma parole, vous étiez sur le point de vous en aller après être venu jusque-là ? Sans un mot ? Sans entrer ?

Il savait qu'il aurait dû essayer de s'arranger pour avoir l'esprit de lui signifier que sa présence ici n'avait rien à voir avec elle ou sa visite précédente, qu'il avait quelqu'un à voir, ce qui

expliquait sa venue dans la région, et qu'il devait, toutes affaires cessantes, reprendre le chemin de Longner. Mais il fut incapable d'articuler un traître mot, fût-il mensonger ou désagréable, pour la tenir à distance.

— Venez, murmura-t-elle simplement, je vais vous présenter mon père. Il en sera ravi, il sait pourquoi vous êtes déjà venu. Gunnild lui en a parlé naturellement, sinon comment croyez-vous qu'elle aurait obtenu un cheval et un palefrenier pour aller voir le shérif à Shrewsbury ? Aucun d'entre nous n'a jamais eu besoin d'agir dans son dos. Vous l'avez pressée, c'est entendu, de ne pas mentionner votre nom à Hugh Beringar, et elle vous a écouté, mais dans cette maison, nous n'avons pas de secrets et n'avons jamais eu de raison d'en avoir.

Il la croyait sans peine. Sa façon d'être portait témoignage de celle du maître de céans et de l'éducation libérale qu'il avait donnée à ses enfants. Et, bien qu'il sût qu'il lui incombaît de ne pas s'approcher d'elle, de l'éviter même afin de ne pas troubler sa tranquillité d'esprit, ce qui éviterait à ses parents d'avoir un quelconque grief à l'égard de sa conduite, il ne put trouver la force de s'éloigner. Il mit donc pied à terre et marcha près d'elle, la bride à la main, toujours muet, stupéfait, jusqu'au portail de Withington.

Frère Cadfael les vit ensemble à l'église ; ils assistaient à la messe chantée en l'honneur de sainte Cécile, le 22 novembre. Il se demandait bien un peu pourquoi ils avaient cru bon de se rendre à l'abbaye alors qu'ils avaient chacun une église paroissiale près de chez eux. Peut-être Sulien avait-il gardé un reste d'affection pour l'ordre qu'il avait quitté eu égard aux certitudes et à la stabilité qu'il offrait, et éprouvait-il le besoin de s'y replonger de temps à autre alors qu'il orientait différemment sa vie. Et qui sait si elle n'avait pas besoin d'entendre la musique fort admirée d'Anselme en ce jour où l'on célébrait la patronne des musiciens ? Peut-être encore trouvaient-ils l'endroit éminemment pratique et respectable comme lieu de rencontre pour deux êtres qui n'avaient pas encore assez progressé pour être vus ensemble à proximité de chez eux ? Toujours est-il qu'ils étaient ensemble dans la nef,

près de l'autel paroissial où ils pouvaient voir jusque dans le chœur et entendre la musique sans que les piliers massifs créent une zone où les notes se perdaient. Ils étaient tout près l'un de l'autre sans toutefois se toucher, ne serait-ce que d'un frôlement de manche, très attentifs, immobiles, solennels, les yeux grands ouverts. Et, pour une fois, Cadfael lui vit une expression grave bien qu'elle continuât à rayonner ; lui, pour changer, était détendu, bien qu'une ombre d'inquiétude creusât le léger sillon qu'il avait entre les sourcils.

Quand les moines sortirent après l'office, Sulien et Pernelle s'étaient déjà éclipsés par la porte ouest, laissant Cadfael s'interroger sur le nombre de fois où ils s'étaient rencontrés et la façon dont ils s'étaient rencontrés pour la première fois surtout. Ils avaient en effet eu beau ne jamais se regarder pendant le service, ne jamais s'effleurer, même du bout des doigts, ne jamais montrer qu'ils étaient conscients de la présence de l'autre, il y avait quelque chose dans leur impassibilité même, dans la fixité de leur regard qui montrait indubitablement qu'ils étaient liés l'un à l'autre.

Il comprit qu'il n'était finalement pas difficile d'expliquer l'attitude ambiguë qui émanait d'eux, à la fois si proches et si loin l'un de l'autre, et qui ne pourrait évoluer positivement tant que la question qui les obsédait resterait sans réponse. Ruald, qui connaissait le garçon mieux que quiconque, n'avait jamais eu de raison de le soupçonner d'avoir menti, et dans la simplicité avec laquelle il avait pris ses propos pour argent comptant résidait le salut de Ruald. Mais cette certitude échappait à Cadfael, d'un côté comme de l'autre. Hugh, ses archers et ses lanciers étaient encore au diable Vauvert, sans qu'on sache ce qui leur était advenu. La seule solution était donc de s'armer de patience.

Le dernier jour de novembre, un archer tout crotté de son long voyage arriva de l'est après un bref arrêt à Saint-Gilles pour crier la nouvelle : la petite troupe du shérif n'était pas loin derrière lui, il n'y avait aucune perte à déplorer, seulement quelques blessés légers, les compagnies du comté du roi étaient remerciées et renvoyées dans leurs garnisons respectives, au

moins pour l'hiver, là où on avait le plus besoin d'elles. Il expliqua aussi la nouvelle stratégie d'Étienne contre Mandeville. La campagne était remise à une date ultérieure et non terminée, mais cela signifiait le retour des gens du Shropshire dans leurs foyers. Au moment où le courrier pénétrait sur la Première Enceinte, la nouvelle l'avait déjà précédé à tire-d'aile et il ralentit pour répéter son message et répondre à quelques-unes des questions qui fusaient de toute part autour de lui. Les citadins sortaient en courant de chez eux, de leur boutique, de leur atelier, les outils à la main ; les femmes émergeaient des cuisines, les maréchaux-ferrants de leur forge, le père Boniface de sa chambre, au-dessus du porche nord de l'église abbatiale, dans un grand brouhaha de soulagement et de satisfaction ; les détails circulaient de l'un à l'autre, au hasard, selon ce que les auditeurs attraçaient au vol des lèvres du messager.

A l'instant où le cavalier solitaire dépassait la loge de l'abbaye et se dirigeait vers le pont, le martèlement régulier des sabots des chevaux et le cliquetis des armures avaient atteint Saint-Gilles et le bon peuple de la Première Enceinte attendait pour souhaiter la bienvenue aux soldats qui rentraient. Le travail attendrait bien une heure ou deux. On se passait même le mot à l'intérieur de la clôture et les religieux s'attroupèrent sans encourir de reproche pour assister au défilé improvisé. Cadfael, qui s'était levé pour les voir partir, ne voulait pas, dans la reconnaissance qu'il éprouvait, manquer leur retour sains et saufs.

Ils apparaissent, c'était bien compréhensible, un peu moins immaculés qu'au départ. Les pennons des lances étaient salis et déchirés, parfois même en charpie, certaines armures légères avaient perdu de leur brillant, quelques hommes avaient la tête bandée ou le bras en écharpe et d'aucuns, partis imberbes, revenaient avec une barbe respectable. Mais ils chevauchaient en bon ordre et présentaient un visage fort honorable en dépit de traces de boue parfois difficiles à dissimuler. Hugh avait rattrapé ses hommes bien avant qu'ils atteignent Coventry et leur avait permis une halte assez longue pour leur permettre de se reposer et de panser leurs chevaux. Archers et chariots à bagages prendraient le temps qu'il faudrait pour rentrer car, à

partir de là, les routes étaient sûres et on savait qu'ils revenaient saufs.

Marchant en tête de la colonne, Hugh avait retiré sa cotte de mailles pour être plus à l'aise, vêtu seulement de sa tunique et de son manteau. Il avait l'œil vif et paraissait tout heureux, les joues roses de plaisir, à écouter les vivats qui l'accompagnèrent tout au long de la Première Enceinte et ne s'arrêtèrent pas avant qu'il soit entré dans la ville. Il avait toujours accordé peu d'attention aux louanges et aux acclamations, sachant avec quelle facilité elles se seraient changées en murmures de mécontentement s'il avait perdu des hommes au cours d'une rencontre hasardeuse. Mais il était humain de se réjouir qu'il ait ramené tout son monde. Le retour de Lincoln, trois ans auparavant, avait été légèrement différent ; il pouvait se permettre de jouir de cet accueil.

Au portail de l'abbaye, il chercha Cadfael parmi ces légions de crânes tonsurés et l'aperçut sur les marches de la porte ouest. Il glissa un mot à l'oreille de son capitaine et sortit son cheval gris de la colonne pour l'arrêter un peu à l'écart sans pourtant mettre pied à terre. Cadfael, ravi, lui prit la bride.

— Eh bien, mon garçon, je suis drôlement content de vous voir. Soyez le bienvenu. Et pratiquement rien à déplorer ! Que désirer de plus ?

— Ce que je demandais, moi, c'était la peau de Mandeville, mais je n'ai pas eu ce plaisir, et Étienne est pratiquement impuissant tant qu'il ne pourra pas forcer ce rat à quitter son trou. Vous avez vu Aline ? Tout va bien à la maison ?

— Il n'y a pas à se plaindre et elle ira beaucoup mieux quand vous montrerez le bout de votre nez. Vous entrez voir Radulphe ?

— Pas question pour le moment ! Je ramène d'abord mes hommes, je les paie, et ensuite, je rentre ! Mais, Cadfael, rendez-moi un service.

L'intéressé ne se fit pas prier.

— Il me faut le jeune Blount. N'importe où sauf à Longner. Mon petit doigt me dit que sa mère n'est pas au courant du pétrin dans lequel il s'est fourré. Comme elle ne sort jamais, les ragots ne lui arrivent pas aux oreilles et la famille est prête à se

donner un mal de chien pour la maintenir dans l'ignorance. Si on ne lui a pas parlé du cadavre que nous avons découvert, Dieu me garde de lui porter un coup pareil alors qu'elle ne se doute de rien. Elle a suffisamment d'ennuis comme ça. Pouvez-vous prier l'abbé de vous laisser sortir ? Vous trouverez bien un moyen de me l'amener au château, ce petit.

— Vous, vous avez du nouveau ! s'écria-t-il, tout en se gardant bien de l'interroger. Cela ne sera pas très difficile, poursuivit-il. Il faudra en parler à Radulphe tôt ou tard ; ça me paraît inévitable. Il a appartenu à l'ordre, il suffira de l'inviter à l'abbaye. Radulphe inventera un prétexte. L'intérêt qu'il porte à l'une de ses ouailles, par exemple. Ce ne sera même pas un mensonge.

— Parfait ! Amenez-le et gardez-le-moi au frais en attendant mon retour.

D'une pression du talon, il fit avancer son gris pommelé dont Cadfael lâcha la bride. Hugh s'éloigna au petit galop à la suite de ses hommes, en direction du pont et de la ville. Rien qu'en écoutant les cris des gens s'atténuer graduellement en roulant comme une vague dans le lointain, il était facile de suivre la route des soldats cependant que sur la Première Enceinte le tohu-bohu des cris de joie et de reconnaissance se changeait peu à peu en un murmure évoquant des abeilles butinant dans une prairie en fleurs. Cadfael repartit vers la grande cour et alla demander audience à l'abbé.

Ce ne fut pas compliqué d'imaginer une raison plausible de se rendre à Longner où il y avait une malade qui naguère avait eu recours à ses services pour atténuer ses souffrances. Il y avait aussi un fils cadet rentré depuis peu qui avait accepté d'emporter un peu du même médicament et tenté de la convaincre d'en user alors qu'elle s'y était refusée pendant longtemps. S'il venait prendre de ses nouvelles et transmettre l'invitation paternelle de l'abbé à son fils qu'il avait eu parmi ses brebis encore tout récemment, nul n'y verrait malice. Cadfael avait vu Donata Blount une seule fois, à l'époque où elle avait encore la force de sortir et ne rechignait pas à demander un avis autorisé. Une fois seulement elle était venue consulter frère

Edmond, l'infirmier, qui l'avait conduite à l'atelier de Cadfael. Il n'avait pas repensé à cette visite depuis des années ; entre temps, très lentement, elle s'était beaucoup affaiblie, ne dépassant pas les limites de la cour de Longner où même on la voyait de plus en plus rarement. Hugh était dans le vrai, ses proches l'avaient sûrement maintenue dans l'ignorance de tout ce qui pouvait ajouter au calvaire qu'elle subissait déjà. S'il fallait y ajouter une mauvaise nouvelle, que ce soit au moins quand il y aurait des preuves irréfutables, qu'aucune autre issue ne serait possible.

Il se souvenait très bien d'elle lors de l'unique entrevue qu'ils avaient eue : elle était un peu plus grande que lui qui était plutôt petit, mince comme une branche de saule déjà à l'époque ; ses cheveux étaient parsemés de quelques fils gris prématurés et elle avait des yeux d'un bleu profond, lumineux. Selon Hugh, la branche de saule ressemblait aujourd'hui à du bois mort, chaque mouvement lui coûtait et elle souffrait sans arrêt. Les pavots du Léthé pourraient au moins lui procurer un répit et quelques heures de sommeil... si seulement elle consentait à s'en servir. Au fond, Cadfael se demandait si elle ne refusait pas cette aide afin d'en finir au plus tôt et d'être libérée.

Mais ce qui le préoccupait au premier chef tandis qu'il sellait un bon gros cheval bai sur le dos duquel il remonta la Première Enceinte en direction de l'est, c'était son fils qui n'était ni âgé ni malade et qui souffrait surtout moralement, voire spirituellement.

C'était le début de l'après-midi d'une journée chargée. Les nuages s'étaient amassés depuis le matin, très bas, effaçant les distances ; il n'y avait toutefois aucun signe de pluie. Quand il eut quitté la ville pour prendre le bac, il eut conscience du silence oppressant, lourd, et de l'immobilité de l'air. Pas une herbe ne bougeait, pas une feuille pour dissiper cette atmosphère plombée. En passant le long des prairies, il leva la tête vers la crête couronnée d'arbres, dominant le champ du potier. La riche terre arable, très sombre, laissait tout juste deviner les premières pousses vertes, annonciatrices du blé qui lève, discrètes, fragiles comme un voile. Même les bêtes, le long des berges, étaient comme plongées dans le sommeil.

Il traversa une zone de bois bien entretenus après les prairies et la pente douce de la clairière le mena aux portes de Longner. Un valet d'écurie courut prendre la bride de sa monture, et une servante qui sortait de la laiterie revint sur ses pas pour s'enquérir de ce qu'il désirait avec une expression de surprise et de curiosité, comme si les visiteurs inattendus étaient rares en ces lieux. Et peut-être était-ce le cas, le manoir se situant à l'écart des grand-routes où des voyageurs auraient pu avoir besoin d'un toit pour la nuit ou d'un abri contre le mauvais temps. Ceux qui venaient ici en visite avaient une bonne raison où le hasard n'avait pas sa place.

Cadfael demanda à voir Sulien au nom de l'abbé. Elle acquiesça d'un signe de tête poli, accompagné d'un sourire de connivence. Naturellement, les ordres monastiques n'apprécient guère de perdre une recrue une fois qu'ils l'ont eue sous leur coupe. Cela valait la peine de lui rendre une visite de courtoisie, si peu de temps après son escapade, tandis que son jugement était encore confus et plein de doutes, pour tenter de le faire revenir sur sa décision. C'était à peu près ce qu'elle devait penser, mais avec indulgence, ce qui convenait tout à fait à Cadfael. Qu'elle tienne donc ce genre de discours aux autres serviteurs, le départ de Sulien, convoqué par l'abbé, confirmerait cette version, ferait peut-être même douter de l'issue.

— Entrez, mon frère, vous le trouverez dans le cabinet privé, Allez-y, allez-y, vous serez le bienvenu.

Elle le regarda gravir les premières marches de l'escalier menant à la grande salle et elle-même se dirigea vers le sous-sol aux battants grands ouverts où quelqu'un roulait et rangeait des barriques. Cadfael pénétra dans la pénombre de la grande salle qui contrastait avec la lumière de la cour, encore plus assombrie en raison du ciel couvert. Il s'arrêta le temps d'adapter sa vision. A cette heure, le foyer était amplement fourni et bien en train, mais couvert de terre de façon à brûler lentement jusque dans la soirée où toute la maisonnée se rassemblerait pour profiter de sa lumière et de sa chaleur. A présent, tous travaillaient dehors ou s'activaient à la cuisine ou aux magasins. La grande salle était vide mais le lourd rideau qui protégeait la porte dans un

coin éloigné de la pièce avait été remonté et l'huis sur lequel il retombait était entrouvert. Cadfael distingua des voix dont l'une, agréablement grave, était celle d'un jeune homme. Odon ? Sulien ? Il ne savait pas au juste. Quant à celle de la femme... non, *des* femmes car il y en avait deux, l'une était ferme, profonde, basse, et donnait l'impression d'avoir du mal à former ses mots et à émettre un son ; l'autre était jeune, fraîche, douce, pleine de candeur. Celle-là, Cadfael la reconnaissait. Ainsi donc, ils en étaient arrivés là ! Elle s'était arrangée, grâce au destin ou aux circonstances, pour qu'il l'introduise chez lui. Il fallait donc en déduire que c'était Sulien qui était dans le cabinet.

Cadfael repoussa carrément le rideau, frappa au vantail avant de l'ouvrir tout grand et s'arrêta sur le seuil. Les voix s'étaient immédiatement tues, Sulien et Pernelle, parce qu'ils l'avaient aussitôt identifié, dame Donata parce qu'elle était un peu surprise et qu'elle manifestait la tolérance pleine de grâce des gens de son monde. Les intrus n'étaient pas fréquents et provoquaient un certain étonnement, mais sa dignité, qui lui permettait de tout affronter, n'était jamais prise au dépourvu.

— La paix soit sur vous ! murmura Cadfael.

Ces mots lui étaient venus naturellement, c'était une formule habituelle de bénédiction, mais il se sentit aussitôt coupable de l'avoir employée car ce qu'il allait leur apporter n'était peut-être pas précisément la paix.

— Je suis désolé. Vous ne m'aviez pas entendu arriver. On m'a suggéré de venir ici directement. Puis-je entrer ?

— Mais bien entendu ! Soyez le bienvenu, mon frère ! souffla Donata.

Il y avait plus de présence dans sa voix que dans son corps même si elle devait en user prudemment, au prix d'un douloureux effort. Elle était installée sur un large banc contre le mur du fond, sous une torche qui répandait une lumière vacillante depuis sa torchère. Elle était appuyée sur des coussins soigneusement empilés pour lui permettre de se tenir droite, avec un tabouret rembourré où reposer ses pieds. L'ovale pâle de son visage avait la couleur translucide, bleuâtre, des ombres portées sur la neige qu'éclairaient ses grands yeux creux du bleu profond, lumineux des buglosses. Ses mains, qui reposaient sur

ses oreillers, étaient aussi fragiles que des fils de la vierge, et son corps, dans sa robe sombre et son bliaud de brocart, avait peu de chair sur son ossature si fine. Mais elle était la châtelaine et se montrait à la hauteur de son rôle.

— Vous êtes venu de Shrewsbury ? Odon et Jehanne seront navrés de vous avoir manqué. Ils sont allés rendre visite au père Eadmer, à Atcham. Venez vous asseoir près de moi, mon frère. Il n'y a guère de lumière et j'aime voir le visage de mes visiteurs. Ma vue n'est plus ce qu'elle était. Sulien, apportez donc un pichet de bière à notre hôte. Je suis sûre, poursuivit-elle, se tournant vers Cadfael, avec aux lèvres un petit sourire tranquille qui adoucissait le pli stoïque de sa bouche, que c'est pour mon fils que vous vous êtes déplacé. Voici un plaisir supplémentaire que m'aura valu son retour.

Pernelle ne souffla mot. Elle était assise à la droite de Donata, très calme, immobile, le regard fixé sur Cadfael. Il eut le sentiment qu'elle fut plus rapide que Sulien à deviner que cette visite inopinée ne présageait rien de bon. Elle évita cependant de le montrer et continua à jouer les jeunes aristocrates bien élevées, respectueuses, déférentes et attentives envers leurs aînées. Sa première visite ici ? A en juger par la légère tension qu'il sentait chez les deux jeunes gens, Cadfael avait tendance à le croire.

— Je m'appelle Cadfael. Votre fils m'a servi d'assistant au jardin aux simples pendant les quelques jours qu'il a passés chez nous. J'ai été désolé de le perdre mais non de le voir revenir à la vie qu'il a choisie.

— Frère Cadfael n'était pas un maître exigeant, expliqua Sulien, lui présentant une coupe avec un sourire quelque peu gourmé.

— Je le crois volontiers, dit-t-elle, si je me rapporte à tout ce que vous m'avez raconté sur lui. Je me souviens de vous, mon frère, et des remèdes que vous m'avez préparés il y a quelques années. Merci infiniment de m'en avoir envoyé d'autres par Sulien quand il est venu vous voir. Il essaie de me persuader d'utiliser votre sirop de pavot, mais je n'ai besoin de rien. Vous voyez, tout le monde est aux petits soins pour moi, je suis

parfaitement heureuse. Vous devriez remporter ce flacon, qui pourra sûrement être utile à quelqu'un.

— C'est une des raisons de ma présence ici. Je voulais savoir si vous aviez tiré un quelconque bénéfice de cette potion et si je pouvais vous proposer autre chose.

Elle lui sourit sans détourner le regard et lui demanda quelle était l'autre raison.

— Le seigneur abbé m'a envoyé prier Sulien de bien vouloir revenir avec moi pour bavarder un peu avec lui.

Sulien resta en face de lui, impassible. Il se trahit pourtant pendant une fraction de seconde en passant sa langue sur ses lèvres soudain trop sèches.

— Maintenant ?

— Oui, maintenant.

Sa réponse avait été trop brutale, il fallait l'adoucir un peu.

— Il vous en serait reconnaissant, ajouta-t-il, se tournant vers Donata. Pendant un moment, il a considéré votre fils comme le sien. Il n'a rien perdu de ce sentiment paternel. Il serait très heureux de vous voir et de savoir si vous allez bien, conclut-il avec emphase. C'est tout ce que nous désirons pour vous.

Quelle que soit la façon dont les choses tourneraient, cela au moins était vrai. Mais quant à savoir si eux pourraient aller jusqu'au bout de ce qu'ils désiraient, c'était une autre affaire.

— Pouvez-vous m'accorder une heure ou deux ? demanda Sulien d'une voix raffermie. Il faut que je raccompagne Pernelle à Withington. J'aimerais d'abord m'en acquitter.

Ce que Cadfael traduisit par : il passera peut-être de l'eau sous les ponts avant que je ne ressorte de l'abbaye. Autant terminer ce que j'ai commencé.

— Inutile, trancha Donata. Pernelle passera la nuit sous mon toit, si ça ne l'ennuie pas. J'enverrai quelqu'un à Withington prévenir son père, pour qu'il ne s'inquiète pas. Je n'ai pas si souvent des jeunes visiteurs pour que je puisse ne pas profiter de cette aubaine. Partez donc avec frère Cadfael. Nous, nous serons en agréable compagnie d'ici votre retour.

Cette réplique amena une lueur de méfiance sur le visage de Pernelle et de Sulien. Ils échangèrent un très bref regard avant que Pernelle ne réponde aussitôt :

— Si vous désirez vraiment que je reste, cela me convient parfaitement. Gunnild saura s'occuper des enfants et ma mère pourra bien se passer de moi pendant une journée.

Cadfael se demanda comment il était possible que Donata, presque à l'article de la mort, s'intéresse autant à son fils cadet et accueille avec tant de plaisir les marques d'attachement envers Sulien de la part de cette charmante jeune fille ? Une mère dotée d'une forte personnalité et se sentant mourir avait peut-être aussi envie de terminer ce qu'elle avait commencé.

Il venait de se rendre compte que c'était ce qui le déroutait le plus chez elle. L'ennemi qui la rongeait, qui lui avait donné ces cheveux gris et ce corps décharné, n'avait pas réussi à la faire paraître vieille. Elle donnait plutôt le sentiment d'être comme ces très jeunes filles malades, flétries avant l'âge, qui n'ont pu profiter de la vie alors qu'elles en étaient encore sur le seuil. A côté de Pernelle, qui éclatait de santé, elle était comme une ombre, le fantôme d'une adolescente. Pourtant, où qu'elle soit, c'était elle qu'on voyait d'abord.

— Puisque c'est ainsi, je vais aller seller, murmura Sulien, du ton qu'il aurait pris pour aller se promener à cheval dans les bois et respirer un peu. Il se baissa pour embrasser la joue ridée de sa mère qui leva une main aussi fine que les nervures dénudées d'une feuille morte quand il effleura sa peau. Il ne dit au revoir à personne, ni à elle ni à Pernelle. Il aurait pu trahir la crainte qu'il éprouvait quant à la menace qu'il sentait peser sur lui. Il quitta la pièce à grands pas et Cadfael se hâta de saluer la compagnie aussi gracieusement qu'il put, avant de courir le rejoindre aux écuries.

Ils montèrent en selle côte à côte dans la cour et se mirent en marche ensemble sans échanger un mot avant d'atteindre la zone boisée.

— Vous savez sûrement, commença Cadfael, que Hugh Beringar a ramené ses hommes aujourd'hui sans en avoir perdu un seul !

— C'est ce que j'ai cru comprendre, répliqua Sulien avec un sourire en coin. Je me suis même demandé de qui venait cette convocation. Mais l'abbé le soutient et cela ne manque pas d'élégance. Bon, alors ? Où va-t-on vraiment ? Au château ou à l'abbaye ?

— A l'abbaye. Je ne vous ai pas menti. Mais racontez-moi un peu. Que sait-elle au juste ?

— Ma mère ? Rien. Elle ignore tout du meurtre, de Gunnild, de Britric et du purgatoire de Ruald. Elle ne sait même pas ce que votre laboureur a découvert sur ce champ qui nous a jadis appartenu. Ni Odon, ni personne ne lui en a soufflé mot. Vous l'avez vu, conclut Sulien avec simplicité. Y a-t-il un seul être au monde qui voudrait ajouter un seul grain de sable au fardeau qu'elle porte ? Merci d'avoir montré la même prévenance.

— Si on peut en rester là, nous n'y manquerons pas. Mais pour être franc, je ne suis pas sûr que ce soit un service à lui rendre. L'un d'entre vous-a-t-il songé qu'elle était peut-être plus forte que vous tous ? Et qu'en définitive le remède sera peut-être pire que le mal ?

Sulien chevaucha à ses côtés, en silence, pendant un moment, la tête levée, regardant droit devant lui. Son profil, qui se dessinait très nettement sur le ciel parcouru de nuages lourds, avait la pâleur et la rigidité d'un masque. Encore un stoïcien. Il tenait décidément beaucoup de sa mère.

— Ce que je regrette le plus, finit-il par déclarer, très décidé, c'est de m'être approché de Pernelle. Je n'en avais pas le droit. Hugh Beringar aurait bien fini par mettre la main sur Gunnild. Quand elle aurait appris ce qui se passait, elle se serait présentée d'elle-même, sans que personne ne s'en mêle. Et regardez tout le mal qui en est sorti.

— Je pense que cette dame a joué un rôle aussi important que le vôtre. Je doute fort *qu'elle* le regrette, répondit Cadfael avec une prudence mêlée de respect.

Sulien précéda son compagnon pour franchir le gué. Sa voix était claire et résolue quand elle parvint aux oreilles de Cadfael.

— Il y a peut-être moyen de remédier à cela. Quant à ma mère, oui, oui, j'ai bien réfléchi. Même pour cela, j'ai pris mes précautions.

CHAPITRE DOUZE

Ils se réunirent tous les quatre après vêpres, les volets tirés, la porte fermée à double tour pour se protéger des intrusions. Ils avaient dû attendre Hugh qui devait s'occuper de sa garnison, payer les hommes avant de les renvoyer dans leur famille, veiller à ce que les quelques blessés soient correctement soignés avant de pouvoir rentrer chez lui, fourbu. Là, il avait enfin pu mettre pied à terre, embrasser sa femme et son fils, enlever ses vêtements sales et s'asseoir à table pour souffler un peu. L'interrogatoire un peu poussé d'un témoin douteux, qui n'était plus vraiment en odeur de sainteté, pouvait sans dommage attendre une heure ou deux.

Il se présenta après vêpres, détendu, rafraîchi, mais épuisé. Il enleva son manteau et s'inclina devant l'abbé qui referma la porte. Il y eut un bref et profond silence. Sulien était assis très droit, immobile, muet sur le banc appuyé aux boiseries du mur. Cadfael s'était installé à l'écart, près de la fenêtre.

— Je tiens d'abord à vous remercier d'avoir mis cette pièce à notre disposition, père, commença Hugh. J'aurais été désolé de devoir imposer ma présence à Longner et, de plus, cette affaire vous concerne au moins autant que moi.

— C'est, je pense, que la vérité et la justice nous importent à tous. Et ce n'est pas parce que ce garçon est retourné dans le siècle que je ne me sens plus responsable de lui. Il le sait, d'ailleurs. Allez-y, Hugh, faites comme bon vous semble.

Il fit de la place au shérif derrière son bureau, dégagé de ses parchemins et de ce qui touchait aux problèmes du jour. Hugh s'assit donc avec un grand soupir. Il était encore tout engourdi de sa longue chevauchée, ses blessures, quoique légères, étaient à peine cicatrisées, mais il avait ramené tout son monde et ça

n'était déjà pas si mal. Quant aux informations qu'il avait rapportées, il allait en parler maintenant aux trois hommes qui étaient avec lui.

— Je suppose qu'il est inutile de vous rappeler le témoignage que vous avez fourni concernant l'anneau de la femme de Ruald et la façon dont vous l'avez obtenu, Sulien. Je vous ai demandé des précisions, que vous m'avez données. Donc, quand notre service a été terminé, de Cambridge, je suis allé à Peterborough. J'ai trouvé Priestgate. J'ai trouvé la boutique. J'ai trouvé John Hinde, à qui j'ai parlé. Et je vais vous donner son témoignage, Sulien. Eh oui, poursuivit-il, implacable, sans détourner le regard du visage très pâle mais calme du jeune homme, Hinde se souvient très bien de vous. Vous êtes effectivement venu chez lui, recommandé par l'abbé Gauthier, et il vous a en effet logé une nuit avant de vous indiquer la route la plus sûre le lendemain. C'est la vérité, il me l'a confirmée.

Se rappelant comment Sulien avait sans la moindre hésitation fourni tous ces détails, Cadfael n'avait pas eu le plus léger doute concernant la véracité de cette partie de l'histoire. Il n'avait pas paru nécessaire alors d'en vérifier le reste. Seulement voilà... pourtant Sulien restait de marbre et tout aussi résolu. Lui non plus ne quittait pas Hugh des yeux.

— Mais quand je lui ai posé des questions sur l'anneau, il m'a demandé de quoi il s'agissait. Quand je le lui ai décrit, il m'a affirmé ne jamais l'avoir eu en sa possession, qu'il n'avait rien acheté à la femme que je lui ai décrite. Il n'aurait pas pu oublier une transaction aussi récente, même si ses livres n'étaient pas bien tenus, ce qui n'est pas le cas. Cet anneau, il ne vous l'a jamais donné, puisqu'il ne l'a jamais eu entre les mains. En d'autres termes, vous nous avez menti.

Le silence écrasant qui tomba sembla se matérialiser dans l'immobilité quasi minérale de Sulien. Il n'ouvrit pas la bouche ni ne baissa les yeux. Seul un mouvement bref, spasmodique de la main puissante de Radulphe sur son bureau rompit la tension dans la pièce. Ce que Cadfael avait prévu en portant la convocation de l'abbé, et en observant la réaction de Sulien quand il la lui avait transmise, fut un véritable choc pour le

prélat, qui avait à peu près tout vu dans sa vie quant à la façon dont les hommes pouvaient agir. Il avait aussi eu affaire à des menteurs mais il avait eu confiance en Sulien.

— Vous nous avez toutefois montré cette alliance, poursuivit Hugh d'une voix ferme, et Ruald l'a reconnue. Puisque ce n'est pas le joaillier qui vous l'a laissée, comment vous est-elle tombée entre les mains ? Votre première histoire s'est révélée fausse, vous voilà à même de nous donner une autre version des faits, exacte cette fois. C'est une chance que n'ont pas tous les menteurs. Allez-y, nous vous écoutons.

Sulien ouvrit la bouche avec un bruit étrange, comme s'il avait tourné une clé dans une serrure rouillée.

— Je l'avais déjà, répondit-il comme malgré lui. Generys me l'avait donnée. Je m'en étais ouvert au père abbé, et il faut maintenant que vous sachiez que j'ai toujours eu pour elle énormément d'affection, plus même que je ne m'en étais rendu compte. Quand j'ai grandi, je n'ai pas vu que ce sentiment avait changé et puis Ruald l'a quittée. Avec sa rage et son désespoir, j'ai enfin compris. Mais ce qui l'a poussée, elle, je n'en sais trop rien. Peut-être voulait-elle se venger des hommes en général et de moi en particulier. Elle m'a pris et s'est servie de moi. Et elle m'a donné sa bague. Ça n'a pas duré longtemps, conclut-il sans amertume. J'étais trop jeune pour espérer la satisfaire. Je n'étais pas Ruald et je manquais de poids et d'expérience pour qu'elle puisse l'oublier avec moi.

« C'est drôle, songea Cadfael, ces mots qu'il emploie. Parfois on sent la passion qui affleure et à d'autres moments, c'est comme s'il s'appliquait et se forçait à trouver l'expression juste. » Radulphe avait dû sentir la même chose, car cette fois il intervint impatiemment pour prier Sulien d'être clair.

— Faut-il comprendre, mon fils, que vous avez été l'amant de cette femme ?

— Non, je voulais simplement vous expliquer que *moi* je l'aimais et qu'elle m'a un tout petit peu laissé partager sa peine, quand elle s'est sentie complètement désemparée. Si en souffrant je l'ai un peu aidée, ça n'aura pas été du temps de perdu. Mais si vous me demandez si nous avons couché ensemble, la réponse est non. Il n'en a jamais été question, je ne

l'en ai jamais priée et ne l'ai jamais espéré. Je n'ai jamais eu autant d'importance à ses yeux.

— Quand elle a disparu, continua Hugh, patient, inflexible, que saviez-vous au juste ?

— Rien de plus que tout un chacun.

— Selon vous, qu'était-elle devenue ?

— Je n'étais plus rien pour elle, elle en avait fini avec moi. J'ai cru ce que tout le monde croyait, qu'elle s'était enfuie d'un lieu qu'elle en était venue à détester.

— Avec un autre homme ? interrogea Hugh d'un ton égal. C'était ça que tout le monde croyait.

— Avec un autre homme ou seule, que vouliez-vous que j'en sache ?

— Ben voyons ! Comme tout un chacun ! Cependant, quand vous êtes revenu, vous avez appris ce qu'on avait découvert dans le champ du potier, vous saviez que ça devait être elle.

— Ce que je savais, c'est que c'était l'opinion générale, répliqua Sulien qui paraissait souffrir, et rien de plus.

— Oui, bien sûr ! Comme vous n'étiez pas spécialement au courant, vous ne pouviez pas savoir non plus que ce n'était pas Generys. Cependant vous vous êtes cru obligé de nous débiter vos fariboles en montrant l'anneau qu'elle vous avait donné comme prétendue preuve qu'elle était toujours vivante, et suffisamment loin pour ne pouvoir se déplacer, cela afin de disculper Ruald une fois pour toutes. Sans tenir compte de son innocence ou de sa culpabilité, parce qu'enfin vous ne saviez pas si elle était encore en vie ou non, ni par conséquent s'il l'avait tuée ou non.

— Non ! s'écria Sulien avec un soudain regain d'énergie et d'indignation qui le projeta en avant sans plus chercher le soutien du mur en boiserie. J'étais sûr d'une chose parce que je le connais : qu'il n'avait pas porté la main sur elle. Cela ne lui ressemblerait pas. Il n'a rien d'un assassin.

— Heureux homme ! Ses amis peuvent répondre de lui ! observa sèchement Hugh. Bon, admettons et voyons la suite. Nous n'avions pas de raison alors de mettre votre parole en doute. Vous nous aviez prouvé, n'est-ce pas, que Generys n'était pas morte. Nous avons donc dû aller chercher ailleurs. On a

découvert une autre femme qui avait traîné dans les parages et qu'on n'avait pas revue depuis longtemps. Et là encore, vous intervenez. Dès que vous apprenez l'arrestation du colporteur, vous vous mettez en chasse pour tenter de retrouver dans les manoirs de la région une femme qui aurait pu chercher à s'y réfugier pour l'hiver, une femme capable de témoigner que Britric ne l'avait pas tuée, et pour cause. Je ne pense pas que vous vous soyez attendu à ce qu'elle soit toujours là, mais ça a dû sérieusement arranger vos affaires. Cela signifiait que vous n'aviez pas besoin d'apparaître en personne, qu'elle viendrait d'elle-même après avoir appris le danger que courait son ancien amant. C'était la deuxième fois, Sulien, que vous jouiez les deus ex machina avec pour seul mobile l'amour que vous portez à la justice. Puisque vous aviez prouvé irréfutablement que cette femme ne pouvait être Generys, comment pouviez-vous être si sûr qu'il ne s'agissait pas de Gunnild ? Vous aviez donc sauvé deux personnes ; vous étiez intervenu une fois de trop, à mon sens. On ne pouvait guère douter que Gunnild était bien vivante, elle s'était présentée en chair et en os, nous avait parlé, c'est entendu. Mais pour Generys, nous n'avions que votre parole, dont nous savons aujourd'hui qu'elle n'était pas fiable. Si vous voulez mon avis, inutile de chercher midi à quatorze heures pour identifier notre mystérieuse inconnue. En lui refusant un nom, vous lui en avez donné un.

Sulien avait fermé la bouche, les dents serrées, comme s'il entendait ne plus ajouter un mot. Il était trop tard pour trouver d'autres mensonges.

— Selon moi, quand vous avez entendu parler de ce qu'avait exhumé la charrue de l'abbaye, vous avez tout de suite compris, je pense que vous saviez très bien qu'elle reposait là, or vous étiez absolument certain de l'innocence de Ruald, ce que je crois sans peine ! Ce genre de certitude est réservé à Dieu, à qui appartient toute certitude. Seul Dieu et vous connaissiez le nom de l'assassin, évidemment.

— Mon enfant, intervint Radulphe, au milieu du silence qui se prolongeait, si vous avez une réponse à cela, ne perdez pas une seconde. Si vous avez quelque chose sur la conscience, ne vous obstinez pas, confessez-vous sur l'instant. Sinon,

répondez-nous, car c'est vous-même qui avez amené ces soupçons sur vous. Il semble que vous n'ayez pas voulu qu'un autre, ami ou étranger, porte le poids d'un crime qui n'était pas le sien et il vous en sera tenu compte. Je n'en attendais pas moins de vous. Mais il ne sert à rien de mentir, même en pareille extrémité. Il est de beaucoup préférable de soulager tous les autres et d'avouer franchement : c'est moi le coupable, ne cherchez pas plus loin.

Le silence retomba et se prolongea si longtemps que, dans l'atmosphère figée de la pièce, Cadfael eut l'impression de porter un poids immense et de respirer avec difficulté. Par la fenêtre on voyait s'amasser le crépuscule en nuages bas, minces et informes, d'un gris plombé qui effaçait toutes les autres couleurs. Immobile, Sulien s'était rassis, pressant ses épaules contre le mur pour en éprouver la solidité, les paupières à demi fermées sur le bleu sombre de ses yeux. Au bout d'un long moment, il revint à la vie, élevant les deux mains qu'il pressa contre ses joues puis il remua les doigts comme si le désespoir qui l'avait saisi l'avait presque paralysé et qu'il lui fallait chasser ce froid terrible avant de pouvoir parler. Pourtant, quand il ouvrit la bouche, il s'exprima d'une voix basse, raisonnable, persuasive. Il leva la tête et défia Hugh du regard comme s'il venait de prendre une décision et qu'il ne serait pas facile de le forcer à changer d'avis.

— Très bien ! J'ai menti autant que j'ai pu et cependant je n'aime pas particulièrement ça, monsieur, pas plus que vous. Mais si je passe un marché avec vous, je vous jure de m'y tenir à la lettre. Je n'ai encore rien avoué. Mais j'avouerai que c'est moi le criminel, à certaines conditions.

— A certaines conditions ? répéta Hugh, amusé, étonné, et dont les sourcils noirs remontèrent en accent circonflexe.

— Ce qui ne veut pas dire que j'entends négocier ma responsabilité, continua Sulien, comme s'il avançait un argument valable auquel tout homme sensé ne pourrait que souscrire après l'avoir entendu. Tout ce que je veux, c'est que mon acte ne jette pas le discrédit sur les miens. Qu'y a-t-il d'absurde à discuter une question de vie ou de mort, si cela peut

épargner ceux qui n'ont rien à se reprocher afin de ne châtier que les coupables ?

— Vous me proposez d'avouer si, en échange, je passe toute cette affaire sous silence ? dit Hugh.

L'abbé avait sauté sur ses pieds, une main levée, indigné.

— Un meurtre ne se négocie pas. Il suffit, mon fils, vous ajoutez l'injure à l'offense.

— Laissez-le, intervint Hugh. Chacun a le droit de parler librement. Continuez. Que me proposez-vous exactement ?

— Oh ! c'est très simple. On m'a prié de venir sur les lieux où j'ai renoncé à ma vocation, commença Sulien de la même voix mesurée, persuasive. Serait-il tellement étrange que je change encore d'avis et que j'y retourne en tant que pénitent ? Je suis prêt à parier que le père abbé n'aurait aucun mal à me convaincre.

Passablement mécontent, non pas de l'usage pernicieux que l'on se proposait de faire de son rôle et de son influence, mais de la note de désespoir et de légèreté qu'il distinguait dans l'intonation du jeune homme, Radulphe fronça les sourcils.

— Ma mère est mourante, mon frère porte un nom respecté, comme notre père avant nous, il est marié, et ils attendent un enfant pour l'an prochain, qui n'a causé de tort à personne, le pauvre. Pour l'amour de Dieu, ne les mêlez pas à tout cela, laissez-leur un nom et une réputation intacts, comme par le passé. Qu'ils croient que je regrette d'être revenu sur mon choix initial et que je suis retourné dans le giron de l'ordre. Mettons que j'ai été envoyé à la recherche de l'abbé Gauthier où qu'il puisse être, afin de me soumettre à sa discipline et mériter ainsi ma réhabilitation. Nul ne le croira capable de refuser ma requête. La règle permet aux brebis égarées de partir et de revenir ainsi jusqu'à trois fois. Voici la faveur que je sollicite et je reconnaîtrai ma culpabilité.

— Donc, en échange de vos aveux, récapitula Hugh, imposant silence à l'abbé d'un geste de la main, je dois vous laisser libre, mais seulement de retourner au couvent ?

— Non, non, vous ne m'avez pas compris. C'est ce que je veux qu'ils croient. Je vous en prie, supplia gravement Sulien

d'une pâleur extrême, et j'irai à la mort qu'il vous plaira de choisir pour moi. Vous me mettrez en terre et on m'oubliera.

— Sans autre forme de procès ?

— A quoi cela m'avancerait-il ? Ce que je veux, c'est qu'on les laisse en paix, dans l'ignorance. Œil pour œil, ça me paraît juste, à quoi bon épiloguer là-dessus ?

Ces propos étaient scandaleux, et il fallait vraiment être aux abois pour oser les tenir à un homme comme Hugh qui exerçait son office d'une façon particulièrement scrupuleuse, même si ses méthodes étaient parfois peu orthodoxes. Et pourtant ce dernier restait assis sans broncher, empêchant l'abbé d'intervenir par un regard de côté. Il pianotait sur le bureau de ses longs doigts, comme s'il réfléchissait. Cadfael voyait à peu près ce qu'il avait en tête, sans pouvoir deviner comment il allait abattre son jeu. Une chose était sûre, cet abominable marché était inacceptable. Supprimer un homme de sang-froid, criminel ou non, et dans le secret, qui plus est, était impensable. Il n'y avait qu'un gamin inexpérimenté, à bout de forces, pour émettre une idée pareille, dans l'espoir qu'on le prendrait au sérieux. « C'est donc à cela qu'il pensait en mentionnant qu'il avait pris ses précautions. Ces enfants ne manquent pas d'audace ! songea Cadfael indigné, qui commençait à comprendre. Non seulement ils insultent leurs parents, mais en plus ils se portent un tort considérable ! »

— Vous m'intéressez, jeune homme, émit enfin Hugh, sans lâcher son interlocuteur du regard. Mais il faut d'abord que j'en sache un peu plus sur ce meurtre avant de vous répondre. Il y a des détails qui peuvent en atténuer la gravité. Autant que cela serve à nous tranquilliser l'un et l'autre. Pour le reste, on verra.

— Je n'en vois pas l'intérêt, murmura Sulien d'une voix lasse mais résignée.

— Tout ou presque dépend de la façon dont c'est arrivé, insista Hugh. Une dispute ? Quand elle vous a abandonné et humilié ? De la malchance, simplement ? Vous vous battez, elle tombe... Parce que, d'après la manière dont elle a été enterrée sous les buissons, près du jardin de Ruald, nous savons...

Il s'interrompit car Sulien s'était vivement redressé et le fixait intensément.

— Oui, qu'est-ce que c'est ?

— Vous ne savez plus où vous en êtes ou vous essayez de m'égarer, lâcha Sulien, épuisé, retombant dans son apathie. Ça ne s'est pas passé là, vous le savez très bien, mais sous le bosquet, au pied de la langue de terre.

— Exact, j'avais oublié. Il s'est produit tant de choses depuis. D'ailleurs, je n'étais pas là quand on a commencé à labourer. Je disais donc que vous l'avez mise en terre avec toutes les marques de la déférence, du regret, du remords même. Vous avez placé une croix entre ses mains. D'argent massif, dont nous n'avons pas pu retrouver la trace, mais elle était là.

Sulien le regarda sans broncher.

— Ce qui m'amène à vous demander, poursuivit Hugh avec délicatesse, si ce n'était pas seulement un malheureux accident ; vous ne vouliez pas la tuer. Il n'en faut pas beaucoup, une querelle, elle s'enfuyait peut-être, un mouvement de colère, une chute, pour briser le crâne d'une femme. Elle n'avait pas d'autre fracture. Racontez-nous comment ça s'est passé ; vous bénéficieriez peut-être de circonstances atténuantes.

Sulien était devenu d'une pâleur de marbre, se défendant d'une façon morne, pleine de méfiance.

— Je n'ai plus rien à ajouter, vous savez tout. Je ne dirai pas un mot de plus.

— Bien, s'écria Hugh, qui se leva brusquement, feignant l'impatience, j'en ai par-dessus la tête. Père, j'ai dehors deux archers montés. Je me propose de garder le prisonnier au château pour le moment, en attendant d'y voir plus clair. Mes hommes peuvent-ils entrer ? Ils ont laissé leurs armes à la porte.

L'abbé n'était pas intervenu pendant tout cet échange, mais il avait suivi la discussion avec beaucoup d'attention et, à en juger par le regard pétillant d'intelligence qui brillait dans son visage austère, il n'y aurait pas grand-chose à lui expliquer.

— Certainement.

Puis, s'adressant à Sulien ce rendant que Hugh se dirigeait vers la porte :

— Même si nous sommes forcés de mentir, mon fils, ou que nous nous y croyons contraints, le seul remède en définitive, c'est la vérité. C'est la seule voie qui ne soit pas mauvaise.

Sulien tourna le visage et la bougie se refléta dans le bleu atone de ses yeux et son visage blême, épuisé. Il prononça péniblement :

— Vous voudrez bien prier pour ma mère et pour mon frère, père ?

— Sans cesse.

— Pour l'âme de mon père ?

— Et aussi pour la vôtre.

Hugh était revenu dans le parloir, les deux archers sur ses talons. Sans qu'on le lui demande, Sulien se leva vivement, soulagé, et il se plaça entre eux sans un mot ni un regard en arrière. Hugh referma la porte.

— Vous l'avez entendu. Quand il savait, il répondait sans hésiter. Mais quand je l'ai serré de plus près, il a vu qu'il ne nous tromperait pas et il a refusé de répondre. Il était là, je veux bien, il a assisté à l'enterrement. Mais il ne l'a ni tuée ni enterrée.

— J'ai cru comprendre, intervint l'abbé, que vous avez essayé de l'amener à se trahir...

— Oh, j'ai réussi.

— Oui, mais comme je ne connais pas tous les détails, je ne puis juger de ce que vous avez obtenu de lui. Il y a certes l'endroit exact où on l'a trouvée. Ça, j'ai compris. Il a rectifié votre affirmation. Pour cela, il était au courant et ça a confirmé sa version. Oui, il a dû voir ce qui s'est passé.

— Mais pas y prendre part et voir de loin, suggéra Cadfael. D'assez loin, en tout cas, pour ne pas savoir que la croix était posée sur sa poitrine et qu'elle n'était pas en argent, mais improvisée avec deux branches. Non, non, il est innocent parce qu'avec sa propension à s'affirmer coupable, il aurait corrigé pour ses blessures ou plus exactement le fait qu'il n'y en avait pas.

Elle n'avait pas de fracture du crâne et on n'a rien pu détecter. Nous le savons tous. S'il avait su comment elle était

morte, il nous l'aurait dit. Seulement il l'ignorait et il est trop perspicace pour se risquer à jouer aux devinettes. Peut-être s'est-il rendu compte que Hugh lui tendait des pièges. Il a opté pour le silence. Si on ne parle pas, on ne peut pas se trahir. Mais avec des yeux comme les siens, le silence est insuffisant. Il a la transparence du cristal, ce garçon.

— Je suis sûr qu'il était effectivement très épris de cette femme, avança Hugh. Il l'aimait sans se poser de questions, sans réfléchir, depuis son enfance, comme une sœur, une nourrice. La colère et la pitié qu'il a éprouvées pour elle quand elle fut abandonnée ont dû libérer la passion en lui. Une passion d'adulte. Il est vrai aussi, je pense, qu'elle s'est tournée vers lui alors et qu'il a pu se croire élu, tandis qu'elle voyait toujours en lui l'enfant qu'elle avait aimé, le petit garçon qui la réconfortait.

— Est-ce également vrai, intervint l'abbé, qu'elle lui ait donné cet anneau ?

Ce fut Cadfael qui répondit « Non ! » aussitôt.

— Je me posais la question, rétorqua gentiment Radulphe, mais pourquoi ce « non » ?

— Il y a quelque chose que je n'ai jamais bien compris, c'est la façon dont il a produit l'argument de l'anneau. Vous vous rappelez, père, il est venu vous demander la permission d'aller chez lui. Il y a passé la nuit, comme vous l'y avez autorisé. Quand il est revenu, il nous a laissé entendre qu'il avait appris ce qui s'était passé par son frère, et pas avant. C'est là qu'il aurait su qu'on soupçonnait Ruald. Et voilà qu'il nous montre cette bague en nous racontant une histoire que nous prenons alors pour argent comptant. Ce que je crois, moi, c'est qu'il a été mis au courant avant. C'est pour cela qu'il devait impérativement se rendre à Longner. Il fallait qu'il aille chez lui parce que c'est là que se trouvait l'anneau. Et il fallait qu'il l'ait en sa possession avant de parler en faveur de Ruald. En mentant, certes, parce que la vérité devait rester cachée. Nous pouvons donc affirmer, à l'heure qu'il est, qu'il savait, le malheureux, qui a enterré Generys et à quel endroit. Sinon, pourquoi se serait-il sauvé dans un cloître et très loin d'un endroit où il était incapable de rester ?

— Il n'y a pas à en sortir, il protège quelqu'un, murmura Radulphe, méditatif. Quelqu'un de très proche et de très cher. Et son intérêt pour sa famille et l'honneur de sa maison ? S'agirait-il de son frère ?

— Non, répondit Hugh. Odon semble être le seul qu'on ne puisse soupçonner. Je ne sais pas ce qui s'est passé dans le champ du potier, mais nulle ombre n'a jamais effleuré Odon. Il est heureux, son seul souci est la maladie de sa mère, il a une épouse charmante et il attend un héritier. Mieux encore, ses terres l'occupent du matin au soir. Il n'a pas le temps de se pencher sur ce qui ronge les gens un peu moins simples. Non, laissons Odon où il est.

— Il y a eu deux personnes à avoir fui Longner après la disparition de Generys. L'une pour le couvent et l'autre pour le champ de bataille.

— Mais oui ! Son père ! s'exclama Radulphe, qui réfléchit en silence un moment. Cet homme à l'excellente réputation, le héros qui a combattu dans l'arrière-garde du roi, à Wilton, et qui y a trouvé la mort. Je crois que Sulien serait bien capable de se sacrifier plutôt que de voir le renom de son père traîné dans la boue. Et tout autant pour sa mère, son frère, l'avenir des fils de son frère que pour la mémoire de son père. Bon, et maintenant ?

Cadfael se posait la même question depuis que les investigations de Hugh avaient forcé les silences de Sulien à parler si éloquemment et confirmé ce dont il avait toujours été obscurément persuadé : Sulien savait quelque chose qui l'obsédait comme s'il était coupable, mais il ne l'était pas. Il savait seulement ce qu'il avait vu. Mais justement, qu'avait-il vu ? Pas le meurtre, sinon il aurait fourni tous les détails nécessaires pour confirmer sa culpabilité. L'enterrement, uniquement. Il s'était trouvé pris dans les rets d'un premier amour impossible, accueilli avec enthousiasme pour se changer en souffrance parce qu'on l'avait rejeté. Et rejeté pourquoi ? Simplement peut-être parce que Generys l'appréciait beaucoup et ne voulait pas l'entraîner dans le feu qui la tourmentait et la dévorait ; il souffrait bien assez comme ça ; ou bien parce qu'un autre avait pris sa place, irrésistiblement attiré dans le même

abîme, quelqu'un que torturait la même faim. Avec, de plus, Donata qui savait depuis des années déjà qu'elle se mourait lentement, forçant Odon Blount, dans la force de l'âge, à une continence aussi stricte que celle qu'aurait pu observer un moine ou un prêtre. Deux êtres assoiffés avaient trouvé la fontaine. Un garçon fou de jalousie les avait observés, peut-être une fois seulement, peut-être plusieurs, mais de toute manière, une fois de trop, nourrissant sa propre angoisse de l'envie qu'il éprouvait envers un rival qu'il ne pouvait même pas haïr, puisqu'il l'adorait.

Ça se tenait, c'était même très possible. Alors, dans quelle mesure le père et le fils avaient-ils réussi à dissimuler l'obsession qui les unissait et les détruisait à la fois ? Et qui, dans cette maison, avait senti le danger venir ?

Eh oui, c'était peut-être ça. Elle aussi, à ce qu'il paraît, avait été très belle.

— Il me semble, père, qu'avec votre permission, ce serait une bonne chose que je retourne à Longner.

— Inutile, émit Hugh, distrairement. On ne pouvait pas laisser cette dame dans l'ignorance toute la nuit, c'est évident. J'ai dépêché un homme de la garnison.

— Pour lui expliquer simplement qu'il ne rentrerait pas cette nuit ? Pour moi, ça a été notre grande erreur depuis le début ; on lui a distillé quelques petits mensonges inoffensifs pour éviter d'éveiller sa curiosité. Ou pire, on l'a complètement laissée en dehors de tout cela. Et on appelle ça de la compassion ! Misère ! Surtout qu'elle ne sache rien ! Surtout qu'elle reste en dehors de tout cela ! On l'a privée de sa force et de son courage, on en a fait un fantôme sans consistance, comme la maladie a affaibli son corps. Alors que si on l'avait traitée comme elle le méritait, leur fardeau à tous eût été allégé de moitié. Si elle n'a pas peur du monstre avec qui elle est forcée de partager sa vie, elle ne doit pas avoir peur de grand-chose. Il est certes naturel pour un fils de penser qu'il doit protéger sa mère, ajouta-t-il, d'un air désabusé, mais ce n'est pas un service à lui rendre. C'est ce que je lui ai expliqué en venant. Elle serait beaucoup plus à même de lui rendre ce service à lui, qu'il le

comprene ou non, et il serait bien préférable qu'il ne s'en rende jamais compte.

— Vous pensez qu'il ne faut rien lui cacher ? émit Radulphe, le regardant d'un air sombre.

— Je pense surtout qu'il aurait fallu tout lui dire depuis que cette histoire a commencé, oui. Il n'est peut-être pas trop tard. Mais cela m'est impossible de le faire, ou de l'autoriser si c'est en mon pouvoir. Je lui ai promis, sans réfléchir, que si on pouvait encore lui cacher la vérité, j'y veillerais personnellement. Eh bien, si vous m'avez évité cela pour cette nuit, qu'il en soit ainsi. De toute manière, il est trop tard pour la déranger maintenant. Mais, si vous me le permettez, j'y retournerai demain à la première heure.

— Si vous jugez que c'est nécessaire, allez, vous avez ma bénédiction. S'il est possible de lui rendre son fils sans dommage et de sauver la mémoire de son mari du déshonneur, tant mieux !

— Une nuit de plus ou de moins ne changera pas grand-chose, observa doucement Hugh, se levant en même temps que Cadfael. Si elle est restée pendant toute cette période dans une heureuse ignorance, et qu'elle va se coucher ce soir en s'imaginant que Sulien a été retenu par le père abbé jusqu'à demain, vous pouvez la laisser se reposer tranquille, n'est-ce pas ? On aura bien le temps de voir ce qu'on pourra lui révéler, une fois que nous aurons persuadé Sulien de parler. Il n'est peut-être pas indispensable d'exagérer la gravité de la chose. A quoi bon salir le renom d'un mort ?

Cela ne manquait pas de bon sens, et pourtant Cadfael secoua la tête, dubitatif, en pensant à ces heures perdues.

— Il faut que j'y aille. J'ai une promesse à tenir. Et je viens de penser que j'ai laissé là-bas quelqu'un qui n'a rien promis. Mieux vaut tard que jamais !

CHAPITRE TREIZE

Cadfael se mit en route à l'aube en prenant tout son temps puisqu'il n'était pas nécessaire qu'il arrive à Longner avant que toute la maisonnée ne soit debout. De plus, il était tout heureux de n'avoir pas à se presser, de réfléchir un peu, même si cela ne l'amenait pas très loin. Il ne savait s'il devait espérer trouver les choses dans l'état où il les avait laissées en partant avec Sulien ou découvrir en arrivant qu'il s'était parjuré et que le secret avait été éventé pendant la nuit. En mettant les choses au pire, Sulien n'était pas en danger. Ils étaient d'accord sur un point, il n'était coupable que d'avoir dissimulé la vérité et si le criminel était déjà mort, à quoi bon le crier sur les toits ? Son sort ne dépendait plus de Hugh ni même d'Étienne, et si l'affaire passait en procès, il n'aurait guère besoin d'avocats. Ce que la défense ou l'accusation pourraient avancer, le Grand Juge le savait déjà.

Il suffirait donc d'un peu d'adresse et d'ingéniosité pour apaiser les scrupules de Sulien et manipuler un tantinet la vérité pour qu'on finisse par oublier cette histoire ; inutile de tourmenter la châtelaine plus que de raison. Avec le temps, même les mauvaises langues se fatiguent et se tournent vers le dernier scandale, ou la crise du moment qui passionne la ville, et ils oublient que leur curiosité n'a jamais été satisfaite, ni qu'on n'a jamais su le nom de l'assassin en définitive.

Il se rendit compte, à ce point de son raisonnement, qu'il fallait absolument qu'il connaisse la vérité, non pas pour la colporter sur la place publique, mais pour satisfaire la justice, sinon il ne serait jamais possible de réconcilier la vie et la mort avec les ordonnances de Dieu.

Entre temps, Cadfael continua à chevaucher en ce matin de novembre semblable à beaucoup d'autres, morne, calme, sans vent, avec le vert des champs qui commençait à passer et à se dessécher. Les arbres, tel un lacis de dentelle, avaient perdu la moitié de leurs feuilles, la surface du fleuve évoquait plus le plomb que l'argent, qu'agitaient quelques rares frémissements là où les courants étaient plus rapides. Mais les oiseaux étaient déjà éveillés et chantaient à tue-tête, tels des hobereaux au seuil de leurs manoirs, défiant les intrus d'approcher.

Il laissa la grand-route à Saint-Gilles et prit par le sentier qui montait en pente douce, mi-prairie, mi-lande et croisait, avec ses quelques arbres, le chemin qui menait au bac. Toute l'animation de la Première Enceinte qui reprenait ses activités, les charrettes aux roues qui grinçaient, les chiens qui aboyaient et les voix qui s'entrecroisaient, la brise qui se changeait en vent frais, s'estompèrent derrière lui. Il gravit la crête bordée d'arbres et regarda en arrière, vers les méandres du fleuve et la pente raide de la berge et des prairies, un peu plus loin. Il s'arrêta brusquement et resta là, stupéfait, vaguement consterné, à contempler le nautonier à mi-course, beaucoup plus bas, mais pas suffisamment pour qu'il ne puisse distinguer clairement ce qu'il transportait sur l'autre rive.

Une litière étroite, fabriquée pour reposer sur quatre pieds courts, solides, qui lui conféraient un équilibre à toute épreuve, était placée au milieu de l'embarcation. Un auvent de toile en protégeait l'avant contre la pluie et les intempéries ; un valet d'écurie râblé la gardait d'un côté et de l'autre, il y avait une jeune femme vêtue d'un manteau foncé, la tête nue, dont les cheveux châtain volaient au vent. A l'arrière du radeau, où le marinier maniait sa gaffe à travers les eaux dormantes, le second porteur tenait par la bride un cheval pommelé qui nageait tranquillement. En réalité, il lui suffisait de nager jusqu'à mi-parcours car, après, il y avait facilement pied. Les porteurs auraient pu servir dans n'importe quel manoir des environs, mais la jeune fille était reconnaissable entre toutes. Et par ce temps relativement clément, seul un malade, un infirme, un vieillard ou un mort pouvait avoir besoin d'une litière pour parcourir ces quelques milles.

Il avait beau être très tôt, il avait entrepris son voyage trop tard. Dame Donata avait quitté son cabinet privé, son manoir et aussi, Dieu sait sous quel prétexte, son fils attentionné afin de venir voir par elle-même ce que l'abbé et le shérif, à Shrewsbury, voulaient à son second fils.

Cadfael dirigea de nouveau sa mule vers la ville et entreprit de redescendre la longue pente du chemin pour se porter à leur rencontre, cependant que le batelier amenait doucement son embarcation le long des sables de la berge.

Pernelle laissa les porteurs ramener le cheval sur la terre ferme et déposer la litière sur la route et elle courut vers Cadfael qui descendait de sa monture. Ses joues étaient toutes roses, en partie à cause de sa précipitation et aussi de l'excitation provoquée par cette invraisemblable expédition. Inquiète, elle le saisit résolument par la manche et le dévisagea intensément.

— C'était son idée à elle ! Elle sait exactement ce qu'elle fait ! Pourquoi ne se sont-ils jamais donné la peine de comprendre ? Saviez-vous qu'on l'a toujours soigneusement maintenue à l'écart de toute cette affaire ? Toute la maison... Odon aurait voulu qu'on la mette dans du coton et qu'on continue à tout lui cacher. Et tous ont agi comme il le voulait ! Par tendresse, mais ce n'est pas de tendresse qu'elle a besoin ! Il n'y avait personne qui restait libre de lui parler franchement, sauf vous et moi.

— Je ne l'étais pas non plus, répliqua brièvement Cadfael. J'avais promis à Sulien de respecter son silence, comme les autres.

— *Respecter* ? souffla Pernelle, stupéfaite. Où voyez-vous du respect là-dedans ? Je l'ai rencontrée hier pour la première fois et il me semble la connaître mieux que tous ceux qui ont vécu jour et nuit sous son toit. Vous l'avez vue ! Elle n'a plus que la peau sur les os. Elle souffre mais elle a du courage à revendre. Quel homme pourrait se permettre de la regarder en face et décréter de cette histoire, aussi terrible qu'elle soit : il ne faut pas que cela lui revienne aux oreilles, *elle ne pourrait pas le supporter* ?

— Je vous comprends, approuva Cadfael, se dirigeant vers la langue de sable où les porteurs avaient tiré la litière au sec. Vous étiez libre, vous, mais vous étiez bien la seule.

— Un seul, c'est suffisant. Oui, je lui ai tout raconté, tout ce que je sais, mais il y a plein de choses que j'ignore et elle veut tout savoir. Elle a un but, maintenant, une raison de vivre, de s'aventurer au-dehors, comme aujourd'hui, même si cela vous semble fou — ça vaut mieux que de rester passif, à attendre la mort.

Une main frêle tira le rideau de toile tandis que Cadfael se penchait à l'avant de la litière. L'armature en était doublée de chanvre, ce qui la rendait aussi légère que souple ; à l'intérieur, Donata reposait sur des couvertures pliées et des oreillers. Elle n'avait pas dû voyager ainsi depuis plus d'un an, date de sa dernière excursion en dehors de Longner. Il était difficile de deviner les prodiges d'endurance que cela avait dû lui demander. Sous l'auvent de toile, elle avait les traits tirés et le visage livide, ses lèvres, d'un gris tirant sur le bleu, étaient crispées et elle parlait avec difficulté. Mais sa voix était toujours claire et elle ne s'était pas départie de sa courtoisie ni de son autorité.

— Vous veniez chez moi, mon frère ? Pernelle se doutait que vous vous rendiez à Longner. Soyez heureux, je suis en route pour l'abbaye. J'ai cru comprendre que mon fils était mêlé à une affaire de haute importance pour le seigneur abbé et le shérif. Je crois pouvoir vous aider à y voir plus clair et en finir avec cette histoire.

— Je serai ravi de repartir avec vous et de vous servir dans la mesure de mes moyens.

Il était inutile à présent de l'exhorter à la prudence et à la modération, encore moins de lui suggérer de retourner sur ses pas. A quoi bon lui demander comment elle avait échappé à la garde inquiète qu'Odon montait autour d'elle, ainsi que son épouse, et entrepris cette équipée ? Le contrôle inflexible qu'elle exerçait sur son visage était suffisamment explicite. Elle poursuivait un but dont nulle souffrance, nul risque n'auraient pu la détourner. Une énergie farouche, telle un feu qu'on attise, brûlait en elle. Et c'était bien cela, cette femme était un feu

qu'on attise, qui s'était résigné trop longtemps à donner une maigre flamme.

— En ce cas, précédez-nous, mon frère, si cela ne vous dérange pas et demandez à Hugh Beringar de bien vouloir nous rejoindre dans les appartements de l'abbé. Nous n'avancerons pas très vite et il se pourrait bien que vous arriviez avant nous. Mais pas mon fils ! ajouta-t-elle en relevant vivement la tête, et une étincelle brilla un instant dans ses yeux. Laissez-le tranquille ! Ne vaut-il pas mieux que les morts se chargent de leurs péchés au lieu de s'en libérer sur les vivants ?

— C'est bien mon avis. Un héritage non grevé de dettes me paraît préférable.

— Parfait ! Ce qu'il y a entre mon fils et moi peut rester ainsi en attendant le bon moment. J'y veillerai. Cela ne regarde personne d'autre.

Un de ses palefreniers s'affairait à frotter la selle et les flancs dégoulinants du poney pour que Pernelle puisse remonter. A petite vitesse, ils ne seraient pas rendus avant une heure. Donata, tendue, immobile, était retombée sur ses oreillers, le stoïcisme marqué sur les traits de son visage décharné. C'est peut-être à cela qu'elle ressemblerait sur son lit de mort et pourtant elle ne laissait jamais échapper ne serait-ce qu'un gémississement. Quand elle serait morte, sa tension se relâcherait aussi sûrement qu'on passe la main sur les yeux des défunt pour les fermer.

Cadfael remonta sur sa mule et repartit le long de la pente, pour la Première Enceinte et la ville.

— Quoi ? Elle *sait* ? s'exclama Hugh, abasourdi. C'est la seule chose sur laquelle Odon ait insisté depuis le jour où j'ai été le voir et la seule personne qu'il voulait ne pas voir mêlée à cette sombre histoire ! C'est aussi le dernier point que vous avez soulevé hier soir, avant qu'on se sépare, cette promesse qui vous avait été extorquée de ne pas lui révéler le pot aux roses. Et c'est vous qui lui avez tout raconté ! C'est trop fort.

— Non, ce n'est pas moi, mais pour savoir, elle sait. Elle a tout appris au cours d'une conversation entre femmes. Et elle est en route pour les appartements de l'abbé, car elle a des

précisions à apporter à l'autorité régulière et au bras séculier, et elle ne les répétera pas deux fois.

— Mais au nom de Dieu, demanda Hugh, bouche bée, où a-t-elle trouvé la force d'entreprendre ce voyage ? Je l'ai vue, il n'y a pas si longtemps, bouger la main l'épuisait. On ne l'a pas croisée hors de chez elle depuis des mois.

— Rien de grave ne l'y poussait, expliqua Cadfael. Maintenant, si. Elle n'avait aucune raison de lutter contre les angoisses et les soucis qu'ils lui imposaient. Maintenant si. Elle a parcouru ces quelques milles à ses risques et périls. Je le sais, mais c'est ce qu'elle voulait et pour ma part, je ne me hasarderai pas à la contredire.

— Elle pourrait fort bien payer de sa vie un tel effort.

— Et si c'était le cas, ne serait-ce pas une belle mort ?

Hugh lui adressa un long regard méditatif mais ne le désapprouva pas.

— Quels arguments a-t-elle mis en avant pour justifier ce pari insensé ?

— Aucun, jusqu'à présent, sauf qu'il fallait laisser les morts se charger de leurs propres péchés au lieu de les donner en héritage aux vivants.

— Le petit ne nous en a pas confié autant ! Bon, qu'il reste où il est, à réfléchir un peu. Il fallait qu'il sauve son père, elle doit s'occuper de son fils. Et quand je pense que pendant tout ce temps ils n'avaient qu'une chose en tête dans cette maison, ses enfants comme les autres, la protéger de ce qui était arrivé. Mais si elle commence à donner le *la*, on entendra peut-être un air différent. Attendez, Cadfael, excusez-moi auprès d'Aline, parce qu'il faut que j'aille seller.

Ils avaient atteint le pont et marchaient si lentement qu'ils donnaient le sentiment de vouloir peser à fond le pour et le contre avant de participer à cette réunion.

— Elle n'a pas voulu que Sulien assiste à cette entrevue ?

— Non, et elle a été très claire là-dessus. Elle s'expliquera avec lui plus tard. Elle sait que si vous ne bougez pas, elle pourra manipuler Odon comme elle voudra. Et il n'y a aucun

intérêt à accuser publiquement un mort. Ce sont les vivants qui devraient payer pour lui.

— Mais Sulien, elle ne le trompera pas. Elle n'aura d'autre choix que de lui dire la vérité. Enfin, ce qu'il en reste, car il en connaît déjà la moitié.

C'est seulement à cet instant que Cadfael se demanda si eux ou Sulien en connaissaient vraiment la moitié. Ils le pensaient parce qu'ils avaient écarté toutes les autres possibilités et que donc seule la vérité demeurait. Mais voilà qu'il éprouvait des doutes, après les avoir rejetés. Il y avait encore une infinité de possibilités qu'il ne pouvait pas toutes éliminer à force de réflexion. Et si on allait par là, Sulien savait-il réellement des choses ou avait-il seulement cru savoir ? Quelle part de ce qu'il pensait avoir vu n'était qu'illusion ? Ils mirent pied à terre aux écuries de l'abbaye et se présentèrent à la porte de l'abbé.

Ils finirent par se rassembler au parloir de l'abbé vers le milieu de la matinée. Hugh avait attendu Donata à la loge afin de s'assurer qu'on l'emmènerait sans délai chez Radulphe. Peut-être sa sollicitude lui rappela-t-elle Odon, car au moment où il la conduisit parmi les parterres de fleurs de l'abbé, dénudés par l'automne, elle le laissa agir à sa guise avec un petit sourire tendu mais tolérant, comme si elle supportait les assiduités excessives des jeunes gens bien portants avec la patience durement acquise des vieillards malades. Elle accepta de s'appuyer sur son bras pour traverser l'antichambre où normalement frère Vitalis, chapelain et secrétaire, aurait dû travailler à cette heure. De l'autre côté, Radulphe lui prit la main et la mena à l'intérieur où l'on avait préparé un siège confortable à son intention, contre le mur de boiserie auquel elle pourrait s'adosser.

Cadfael qui observait tout ce cérémonial sans essayer d'y prendre part, songea qu'il évoquait quelque peu le couronnement d'une reine. Peut-être en riait-elle sous cape. On lui avait quasiment imposé le douteux privilège d'une maladie mortelle, mais il était difficile de savoir ce qu'elle en pensait. Elle était certes d'une absolue dignité, elle comprenait les soucis, voire le malaise qu'elle causait aux autres et s'en

accompmodait avec grâce. Soigneusement vêtue, comme elle l'était pour affronter une épreuve et rendre une visite de courtoisie, elle était d'une élégance admirable et fragile. Sa robe avait le bleu profond de ses yeux, un peu passé aussi, comme eux ; le bliaud qu'elle portait par-dessus, sans manches et descendant sur les hanches, était de la même nuance, avec des broderies roses et argent aux ourlets. Le blanc de sa guimpe de toile rendait translucides ses joues affaissées à la lumière de midi.

Pernelle avait suivi silencieusement dans l'antichambre. Elle resta dans l'encadrement de la porte, son regard d'un brun doré était grave.

— Pernelle Otmere a eu l'amabilité de me tenir compagnie tout au long du chemin, commença Donata, et ce n'est pas la seule raison que j'aie de lui être reconnaissante, mais je ne crois pas utile de lui imposer cette interminable conférence que je vais vous forcer à entendre, messeigneurs. Mais d'abord, si je puis me permettre... où est mon fils ?

— Au château, répondit simplement Hugh.

— Enfermé ? demanda-t-elle carrément. Ou prisonnier sur parole ?

— Il a le droit de se promener dans la cour, répliqua Hugh sans autre commentaire.

— En ce cas, Hugh, voudriez-vous avoir la bonté de donner à Pernelle un moyen quelconque de le voir ? Ils seront certainement plus heureux ensemble que séparés, pendant que nous parlerons. Sans préjuger naturellement de la suite que vous entendez donner aux événements.

Au mouvement oblique, approuvateur, des sourcils noirs de Hugh, Cadfael vit ce dernier se trahir, et il remercia sincèrement Dieu que deux personnes si différentes puissent se comprendre.

— Je vais lui remettre mon gant, murmura le shérif avec un vif coup d'œil appréciateur à la jeune fille, silencieuse, contre le chambranle. Tout le monde le reconnaîtra, ça sera bien suffisant.

Là-dessus, il tourna les talons, prit Pernelle par la main et sortit avec elle.

Il était évident qu'elles avaient dressé leurs plans la veille au soir ou le matin même à Longner, dans le cabinet privé où Donata avait appris ce que savait Pernelle, ou durant le trajet, à l'aube, avant d'arriver au bac qui traversait la Severn, là où Cadfael les avait rencontrées. Les deux femmes avaient ourdi une conspiration dans le manoir d'Odon, qui tenait compte des droits et besoins de ce dernier, de la situation de son heureuse épouse, même si elle permettait à Pernelle Otmere de progresser dans sa poursuite obstinée d'une vérité qui délivrerait le malheureux Sulien du fardeau qu'il avait tenu à porter en preux chevalier. La jeune femme et la plus âgée, plus âgée seulement à cause de sa proximité avec la mort, s'étaient réunies comme le métal et l'aimant pour obtenir une justice bien à elles.

Hugh revint dans la pièce avec aux lèvres un sourire que Cadfael fut seul à distinguer. Un sourire soucieux, toutefois, car lui aussi cherchait la vérité et ce ne serait pas forcément celle de Pernelle. Il referma la porte sur le monde extérieur d'un geste ferme.

— Eh bien, madame, en quoi pouvons-nous vous être utile ?

Elle s'était arrangée pour trouver une position qu'elle pourrait garder pendant toute cette réunion qui promettait d'être longue.

— Je tiens d'abord à vous remercier, messeigneurs, de m'avoir accordé audience. J'aurais dû la solliciter plus tôt mais je ne savais rien avant hier de l'affaire qui vous préoccupe. Mes proches se sont trop inquiétés pour moi dans leur souci de m'éviter toute nouvelle désagréable. C'était une erreur ! Il n'est rien de plus angoissant que de découvrir, si tard, que ceux qui ont arrangé les faits pour vous épargner une souffrance souffrent eux-mêmes le martyre jour et nuit. Et pour rien, qui plus est ! Ne trouvez-vous pas qu'il est indigne d'être protégé par des gens dont on sait pertinemment qu'ils ont beaucoup plus besoin d'être protégés que vous et qu'il en sera toujours ainsi ? C'est une faute, certes, mais due à l'affection. J'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre. Mais je ne vois pas pourquoi j'en pâtirais plus longtemps. Pernelle a eu assez de bon sens pour ne rien me cacher alors que les autres s'obstinaient à se

taire. Mais il y a des choses que j'ignore, car elle-même les ignorait alors. Puis-je poser quelques questions ?

— Demandez-nous tout ce que vous voudrez, répondit l'abbé, à votre rythme, et n'hésitez pas à vous arrêter si vous vous sentez fatiguée.

— C'est vrai, plus rien ne presse, à présent. Les morts ne courent plus de risque et les vivants pris dans cette situation sont également en sécurité, je crois. Si j'ai bien compris, vous avez eu des raisons de soupçonner Sulien du décès qui nous a réunis ici. Est-ce toujours le cas ?

— Non, affirma Hugh, on ne le suspecte certainement pas de meurtre. Bien qu'il nous ait affirmé à plusieurs reprises qu'il est prêt à se reconnaître coupable. Il ne veut pas en démordre et s'il le faut, il est disposé à se laisser exécuter.

Elle hocha lentement la tête. Cela ne la surprenait pas. Les plis raides de la toile de son col frottèrent doucement contre ses joues.

— Je me doutais de quelque chose de ce genre. Quand frère Cadfael est venu le chercher, hier, je n'avais aucune raison d'y voir malice. Je l'ai cru sans hésiter ; j'ai pensé, père, que vous vous demandiez encore s'il n'avait pas pris une décision hâtive et que vous souhaitiez l'inciter à réfléchir davantage avant d'abandonner sa vocation. Mais quand Pernelle m'a parlé de la découverte du corps de Generys et du mal que s'était donné mon fils pour disculper Ruald, en prouvant qu'il ne pouvait s'agir de Generys... Ensuite, elle m'a raconté qu'il s'était mis en quatre pour découvrir que cette Gunnild était vivante... J'ai compris qu'il avait attiré les soupçons sur lui, parce qu'il en savait manifestement trop. Si seulement j'avais su, il n'aurait pas eu à fournir tous ces efforts ! Ainsi, il acceptait de se charger de cela ? Enfin, il semble que vous l'ayez percé à jour, sans aucune aide de ma part. Cela suppose-t-il, Hugh, que vous soyez allé à Peterborough ? Nous avons appris que vous étiez tout juste de retour des Fens, et puisque vous avez convoqué Sulien presque en même temps, je ne pouvais pas ne pas conclure que ces deux faits étaient liés.

— Je suis effectivement allé à Peterborough.

— Où vous avez découvert qu'il vous avait menti ?

— Oui, il avait menti. J'ai pour cela le témoignage du bijoutier qui n'avait jamais vu Generys, ni son alliance.

— Et hier ? Vous l'avez confondu. Qu'a-t-il répondu ?

— Qu'il avait toujours eu cet anneau en sa possession, que Generys le lui avait donné.

— Un mensonge en amène un autre, constata-t-elle avec un profond soupir. Il pensait défendre une juste cause, mais elles ne le sont jamais assez pour ça. Mentir n'a jamais d'heureux résultats. Je ne vois pas pourquoi je vous cacherais où il a trouvé cet anneau. Il l'a pris dans une petite boîte que je conserve dans mon coffre. Il y a également une fibule pour fermer un manteau, un collier en argent massif, un ruban... Des babioles, mais on aurait pu les reconnaître et identifier leur possesseur, après toutes ces années.

— Cela signifie-t-il, demanda Radulphe, ébahi, incrédule devant le calme de celle qui énonçait ces choses incroyables, que vous avez dépouillé un cadavre, et qu'il s'agit bien de Generys, l'épouse de Ruald ?

— Oui, il s'agit d'elle. Je vous l'aurais dit tout de suite si vous me l'aviez demandé. Je vous aurais indiqué son nom. Et ces colifichets lui appartenaient effectivement.

— Mais c'est un effroyable péché que de voler les morts, prononça l'abbé d'un ton lourd.

— Cela n'entrant pas dans nos intentions, poursuivit-elle, sans se départir de son calme. Mais même après plusieurs années, nul n'aurait pu l'identifier sans eux. Vous l'avez constaté par vous-même. Maintenant, si j'avais eu le choix, je n'aurais pas été aussi loin. Mais ce n'était pas à moi de décider. Je pense que c'est quand Sulien a ramené le cadavre de mon mari qu'il a découvert la boîte. Il a reconnu l'alliance, bien sûr. Quand il a eu besoin d'une preuve pour montrer qu'elle était toujours en vie, il est venu la prendre. Sinon, personne n'avait touché à ses affaires ni ne les avait portées. Elles étaient en lieu sûr, c'est tout. Je vous les remettrai à vous ou à quiconque a un droit sur elles. Je n'ai rouvert cette boîte que la nuit dernière. Je ne savais pas ce qu'il avait fait ; Odon non plus. Il ne sait rien de tout cela et il ne saura jamais rien.

Du coin qu'il s'était choisi, d'où il pouvait tout observer à loisir, Cadfael intervint pour la première fois.

— Il me semble que vous non plus n'en savez pas autant que vous aimeriez en ce qui concerne Sulien. Reportez-vous à l'époque où Ruald est entré dans cette maison, après avoir abandonné sa femme. Que savez-vous de ce qu'a éprouvé Sulien à ce moment ? Que savez-vous de l'attachement qu'il portait à Generys ? Un premier amour est souvent le plus désespéré. Savez-vous que dans son désespoir, elle lui a laissé entendre pendant un instant qu'elle pourrait le guérir de celui que *lui* éprouvait ? Mais c'était un malentendu.

Elle avait tourné le visage et fixait sur lui le regard intense de ses yeux creux d'un bleu très soutenu.

— Non, j'ignorais tout cela, prononça-t-elle. Je savais qu'il allait souvent chez eux, depuis qu'il était petit. Ils l'aimaient beaucoup. Mais il n'a jamais rien montré ni soufflé mot d'un changement aussi sensible. Sulien a toujours été quelqu'un de secret. Quand quelque chose troublait Odon, je le savais aussitôt ; il est clair comme le jour. Mais pas Sulien !

— C'est lui qui nous a raconté tout cela. Et savez-vous qu'à cause de cet attachement, il est retourné là-bas, même après qu'elle s'est sentie obligée de lui retirer ses illusions, aussi qu'il était sur place, dans l'obscurité, lors de l'enterrement de Generys ? ajouta Cadfael avec une douceur mêlée de mélancolie.

— Non, je ne savais pas. C'est seulement maintenant que j'ai commencé à craindre cette éventualité. Ou qu'il avait appris quelque chose d'aussi terrible pour lui.

— Assez, en tout cas, pour expliquer beaucoup de choses. Ce qui l'a poussé par exemple à prendre l'habit non pas ici, à Shrewsbury, mais loin de chez lui, à Ramsey. Comment avez-vous interprété cette décision à ce moment ? demanda Hugh.

— Ça n'avait rien d'étrange de sa part, répliqua-t-elle en regardant au loin avec, aux lèvres, un léger sourire un peu triste. Sulien était très capable d'avoir ce genre d'idées. Il a toujours beaucoup réfléchi sans se laisser aller aux confidences. De plus tout n'allait pas pour le mieux dans notre foyer ; il ne pouvait pas ne pas s'en rendre compte et il en a souffert. Je n'ai pas regretté de le voir partir et y échapper. Même s'il fallait qu'il

entre au couvent pour cela. Je pensais que c'était la seule raison. Mais qu'il était là et qu'il a vu... Non, je l'ignorais.

— Ce qu'il a vu, récapitula Hugh, après un silence bref et pesant, c'est son père qui enterrait Generys ?

— Oui, je suppose.

— C'est la seule explication que nous ayons trouvée et je suis désolé d'avoir à étaler cela devant vous. Mais je ne vois toujours pas pourquoi il l'a tuée. Quel mobile pouvait-il bien avoir ?

— Oh non ! s'exclama Donata. Vous n'y êtes pas du tout, il l'a enterrée, oui, mais il ne l'a pas tuée. En effet, il n'avait pas de mobile. Je comprends, c'est ce qu'a cru Sulien et il voulait à tout prix que personne ne l'apprenne. Mais ce n'est pas cela du tout.

— Alors, qui l'a tuée ? demanda Hugh, complètement désorienté. Qui est l'assassin ?

— Personne. Voyez-vous, il n'y a pas eu meurtre.

CHAPITRE QUATORZE

Au milieu du silence empreint de stupéfaction qui s'ensuivit, Hugh s'écria :

— S'il ne s'agissait pas d'un crime, pourquoi cet enterrement à la sauvette ? Pourquoi dissimuler un décès dont personne n'était responsable ?

— Je n'ai jamais affirmé qu'il n'y avait pas de responsable, corrigea Donata, ni qu'il n'y avait pas eu péché. Ce n'est pas à moi de juger. Je suis ici pour établir la vérité. C'est à vous qu'il appartient de juger.

Il n'y avait qu'elle qui puisse éclairer ces événements d'antan et elle s'exprimait en conséquence. Par malheur, c'était la seule à avoir été tenue à l'écart de ce qui s'était passé, alors que son témoignage était capital. Elle continua à parler d'une voix pleine d'attention, d'autorité et de douceur. Elle exposa les faits avec beaucoup de simplicité et de clarté, sans excuses ni regrets.

— Quand Ruald s'est détourné de son épouse, elle s'est trouvée au désespoir. Vous n'avez sûrement pas oublié, père, les doutes très sérieux que vous avez émis quant à sa décision. Quand elle a compris qu'elle ne pourrait pas le retenir, elle est venue en appeler à mon époux qui était à la fois un suzerain et un ami pour eux, afin de raisonner Ruald et d'essayer de le persuader qu'il commettait une erreur effroyable. Je pense qu'il s'est vraiment donné du mal pour l'aider ; il est venu à plusieurs reprises plaider sa cause et il a sûrement tenté de la réconforter et de la rassurer ; elle continuerait à habiter la maison et elle ne pâtirait en rien du geste de Ruald. Mon seigneur et maître était bon envers ses gens. Mais il n'y pas eu moyen de dissuader Ruald. Il est parti. Elle l'avait aimé à la folie, expliqua Donata,

sans passion, attachée uniquement à dire la vérité. Elle se mit à le haïr avec la même démesure. Pendant des jours, des semaines, mon seigneur s'était battu pour elle, sans pouvoir triompher. Jamais auparavant il ne s'était trouvé aussi longtemps en sa compagnie.

Elle s'arrêta un moment, les dévisageant, leur présentant son visage ravagé avec de grands yeux désabusés.

— Regardez-moi, messieurs, depuis cette époque, je me suis peut-être un peu rapprochée de ma tombe, mais il n'y a pas eu grand changement. J'étais déjà ce que je suis maintenant. C'est ainsi depuis plusieurs années. Il y avait au moins trois ans qu'Odon avait partagé mon lit pour la dernière fois, par charité. Mais cela le forçait à une continence très pénible. Il ne s'en plaignait jamais. La beauté que j'ai pu avoir s'est enfuie. Il ne pouvait me toucher sans me causer une souffrance aiguë. Et pour lui, qu'il me touche ou non, c'était encore pire. Et elle, vous vous en souviendrez sûrement si vous l'avez rencontrée, était très belle. C'était l'opinion de tous les hommes ; la mienne également. Elle était superbe, folle de rage, désespérée. Affamée aussi, comme lui. Je crains de vous déranger, messieurs, souffla-t-elle, en les voyant tous les trois glacés, effrayés par son calme et son impitoyable candeur, son intonation dépourvue d'emphase, mais non de sympathie. J'espère me tromper. Je veux simplement que les choses soient claires. C'est indispensable.

— Inutile de vous donner plus de mal, la rassura Radulphe. Ce n'est pas difficile à comprendre. Ça l'est beaucoup plus à entendre et à raconter.

— Non, ça ne me gêne pas. Ne vous inquiétez pas pour moi. Je vous dois la vérité comme je la lui dois à elle. Mais il suffit, en ce cas. Ils s'aimaient. Évitons de nous y attarder. Ils s'aimaient donc, et je le savais. Moi seule. Je ne leur ai rien reproché ni pardonné. Odon était mon seigneur et maître, je l'avais aimé vingt-cinq ans avant de devenir ce que je suis. Il était mien, je ne pouvais accepter de le partager. Il faut maintenant que je vous parle de quelque chose qui s'était produit plus d'un an auparavant. J'utilisais alors les remèdes que vous m'aviez envoyés, frère Cadfael, pour me soulager quand la souffrance

devenait intolérable. Je vous accorde que le sirop de pavot ne manque pas d'efficacité pendant un moment, mais après, le charme s'estompe, le corps s'accoutume ou le démon qui vous ronge devient plus fort.

— C'est exact, reconnut Cadfael. Je l'ai vu perdre son emprise et, au-delà d'un certain dosage, le médicament n'agit plus.

— J'entends bien. Après cela, il n'est plus qu'un seul recours et il nous est interdit d'en user. Je n'en ai pas moins réfléchi à une façon de disparaître, continua Donata, inexorable. C'est un péché mortel, je le sais, mon père, et cependant j'y ai songé. Non, ne regardez pas ainsi frère Cadfael, je ne serais jamais allée le trouver pour qu'il m'en donne le moyen ; si je m'y étais risquée, il aurait refusé. Et je ne voulais pas me sacrifier inutilement. Mais je voyais venir le moment où je ne pourrais plus supporter ce poids et je tenais à avoir quelque chose à portée de la main, une petite fiole qui me délivrerait, une promesse de paix, dont je ne me servirais peut-être jamais, en guise de talisman, si vous voulez, une espèce de facteur de soulagement si les choses tournaient vraiment mal. Il me resterait ainsi un moyen de m'échapper, en tout dernier recours. Une manière de me prémunir, en quelque sorte. Était-ce à me reprocher, mon père ?

L'abbé Rudulphe, qui était resté immobile si longtemps, se secoua brusquement ; il revint à la réalité avec un grand soupir, comme s'il avait pu éprouver quelque chose de ses souffrances par un mystérieux effet de sympathie.

— Je ne suis pas certain de pouvoir me prononcer là-dessus. Vous êtes ici, vous avez résisté à cette tentation. Éviter les pièges du démon, on ne peut guère exiger plus des mortels. Mais vous n'avez pas évoqué les autres consolations offertes aux chrétiens. Je connais votre curé, c'est un saint homme. Ne lui avez-vous pas demandé de vous aider en cette extrémité ?

— Oh ! certes, le père Eadmer est un excellent prêtre, admit Donata avec un petit sourire en coin, et j'ai sans nul doute bénéficié de ses prières, spirituellement parlant, mais la souffrance, on l'éprouve dans son corps et si vous saviez comme elle parle fort. Si bien que parfois je ne m'entendais pas dire

Amen ! à cause des hurlements du démon. Quoi qu'il en soit, j'ai cherché une autre forme de secours.

— Cela a-t-il un rapport avec notre affaire ? demanda doucement Hugh. Tout ça ne doit pas vous être très agréable et vous êtes sûrement épuisée.

— Oh ! oui, vous allez voir. Ayez la gentillesse d'attendre patiemment que j'ai fini. J'avais donc mon talisman. Je tairai seulement la façon dont je l'ai obtenu. J'étais encore capable de me déplacer, d'aller voir les échoppes à la foire ou de me rendre au marché. J'ai eu ce que je voulais d'une voyageuse, qui est peut-être morte à l'heure qu'il est, car elle était âgée. Je ne l'ai jamais revue et je n'ai jamais essayé. Mais elle m'a procuré ce que je désirais ; une potion contenue dans une fiole, ma délivrance, en un mot. Bien fermée, elle m'a affirmé qu'elle ne perdrait pas de son pouvoir. Elle m'en a expliqué les propriétés. A petite dose, on s'en sert pour soulager la douleur quand tout le reste a échoué, mais avec ce qu'elle m'avait donné, je ne souffrirais plus jamais. Cette herbe s'appelle la ciguë.

— Elle est connue pour avoir guéri définitivement des gens qui ne comptaient pas passer de vie à trépas, observa Cadfael d'un ton morne. Je ne m'en sers jamais. Elle est trop dangereuse. Elle peut être utilisée à fabriquer une lotion contre les ulcères et les inflammations diverses, mais il existe d'autres produits plus sûrs.

— Je n'en doute pas ! approuva Donata. Mais ça n'est pas cette sécurité que je recherchais. Je ne me séparais jamais de mon filtre. Je le sortais souvent quand la douleur était insupportable, mais je n'ai jamais été jusqu'à enlever le bouchon. Comme si le simple fait de l'avoir me rendait plus forte. Un peu de patience. J'en arrive à ce qui nous a réunis. L'an passé, quand mon époux a cédé à l'amour de Generys, je suis allée chez elle, à une heure de l'après-midi où Odon avait d'autres obligations concernant le manoir. J'avais emporté une bouteille de bon vin, deux coupes et ma fiole de ciguë. Et je lui ai proposé un marché, une espèce de pari.

Elle s'arrêta uniquement pour reprendre haleine, et se déplacer légèrement après être restée assise si longtemps. Mais aucun de ses auditeurs ne se serait hasardé à rompre le fil de

son récit. Tout ce qu'ils avaient imaginé avait été réduit à néant par le froid détachement avec lequel elle parlait de souffrance, de passion d'une voix calme, unie, presque indifférente comme si elle voulait seulement disperser tous les doutes qui pourraient s'élever.

— Je n'ai jamais été son ennemie. Nous nous connaissions depuis une éternité. J'ai eu de la peine pour elle quand Ruald l'a quittée et j'ai partagé ses sentiments. Ce n'était ni de la haine, ni de l'envie ni du dépit. Nous étions deux femmes qui avions chacune des droits sur le même homme, c'était une situation impossible et nous ne voulions pas le partager ; c'eût été une mutilation. Je lui ai suggéré un moyen de sortir de ce piège. Nous verserions deux coupes de vin et dans l'une on verserait la fiole de ciguë. Si c'était moi qui mourais, elle aurait mon mari pour elle seule et, j'en prends Dieu à témoin, ma bénédiction, si elle pouvait le rendre heureux, car ce n'était plus en mon pouvoir. Si c'était elle, je lui ai juré de vivre jusqu'à la fin, sans jamais chercher de soulagement.

— Generys a accepté une proposition pareille ? demanda Hugh, éberlué.

— Elle était hardie comme moi, amère, prête à tout, et déchirée par cette liaison. Oui, elle a accepté. Avec joie, je crois.

— Il a dû être assez difficile de ne pas arranger le tirage au sort.

— Sans intention de tricher ? Pas du tout. Elle est sortie de la pièce et n'a ni regardé ni écouté pendant que je remplissais les coupes à la même hauteur, sauf que l'une contenait la ciguë. Ensuite, c'est moi qui suis sortie, je suis allée jusqu'au milieu du champ du potier pendant qu'elle déplaçait les coupes à sa guise. Elle en a placé une sur le bahut et l'autre sur la table, puis elle est venue m'appeler et j'ai choisi. C'était au mois de juin, le 28 exactement, par une belle journée de la mi-été. Je me rappelle, les prairies étaient en fleurs ; je suis revenue dans la cabane, ma robe étoilée de l'argent de leurs graines. Nous nous sommes assises ensemble, nous avons bu notre vin ; nous étions apaisées. Après, comme je savais que cette potion provoquait une rigidité de tout le corps, depuis la pointe des pieds jusqu'au cœur, nous avons décidé de nous séparer, d'un commun

accord ; elle resterait tranquillement où elle était et moi je repartirais à Longner, afin que celle que Dieu – je dis Dieu, père, mais « le hasard » ou le « destin » seraient peut-être plus adéquats – avait choisi de rappeler puisse mourir chez elle. Je vous jure, père, que je n'avais pas oublié Dieu, il ne me semblait pas qu'il m'avait rayée du nombre de ses créatures. C'était aussi simple que dans un livre de comptes : de deux, on ôtera un et il restera l'autre. Heure après heure, car c'est très lent, j'attendais de ne plus contrôler mes doigts sur la quenouille, mais ils continuaient à fonctionner ; j'avais conservé toute ma dextérité. J'attendais de me sentir les pieds glacés, le froid monterait à mes chevilles et... mais il n'y avait rien de tout cela et je respirais normalement.

Elle poussa un grand soupir libérateur et laissa retomber sa tête contre les boiseries, soulagée du poids qu'elle leur avait légué.

— Vous aviez gagné votre pari, émit l'abbé d'une voix basse, pleine de chagrin.

— Je l'avais perdu, oui, rétorqua-t-elle, avant d'ajouter, par scrupule : J'avais omis un détail. En nous quittant, nous nous sommes embrassées comme des sœurs.

Elle n'avait pas terminé, elle reprenait seulement des forces pour continuer jusqu'à la fin d'une façon cohérente, mais le silence s'éternisa. Hugh se leva et alla verser une coupe du vin que l'abbé avait sur sa table, avant de la poser à côté d'elle.

— Vous êtes épaisse. Vous ne voulez pas vous reposer un peu ? Vous avez rempli la mission que vous vous étiez assignée. Je ne sais comment qualifier ce geste, mais ce n'était pas un meurtre.

Elle le regarda avec l'indulgence qu'elle éprouvait aujourd'hui envers les jeunes comme si elle avait non pas quarante-cinq mais cent ans et qu'elle avait tout vu, tout connu et que tout finit par s'oublier.

— Merci, je me sens beaucoup mieux, maintenant. Ne vous tracassez pas pour moi. Laissez-moi terminer ; ensuite je me reposerai.

Mais pour lui être agréable, elle tendit la main vers la coupe. Voyant son poignet trembler en la prenant, il la soutint tandis qu'elle buvait. Pendant un instant, le rouge du vin donna à ses lèvres grisâtres la couleur du sang.

— Je n'en ai plus pour longtemps ! Quand Odon est rentré, je lui ai tout raconté. Et que le sort m'avait été favorable. Je voulais que tout se sache et témoigner sincèrement, mais il s'y est obstinément refusé. Il l'avait perdue, mais il ne voulait pas que je me perde moi-même et que son honneur et celui de son fils soient en danger. Il est sorti seul, cette nuit-là et il l'a enterrée. Maintenant, je vois bien que Sulien, qui souffrait lui aussi, l'a suivi et l'a surpris au milieu de ce rite funéraire. Mais son père ne l'a jamais su. Ils n'en ont jamais soufflé mot, ni montré quoi que ce soit. Il l'avait trouvée sur son lit, comme si elle dormait. Quand elle a senti l'ankylose venir, elle a dû s'allonger et laisser venir la mort. Il a emporté tous les petits objets qui pourraient servir à l'identifier et il les a conservés ; j'étais au courant. Il n'y avait plus de secrets entre nous, ni de haine, seulement un chagrin partagé. A-t-il pris ces objets à cause de moi, parce qu'il me considérait comme une criminelle – et je reconnaissais qu'il n'avait pas tort de son point de vue – et qu'il craignait que je n'aie à supporter les conséquences de mon geste, ou parce qu'il les voulait pour lui, car c'était tout ce qu'il pouvait désormais conserver d'elle, je ne l'ai jamais su.

« C'est passé, comme tout le reste. Quand on a constaté sa disparition, personne n'est venu nous poser de questions. Je ne sais qui a répandu le bruit qu'elle était partie de son propre chef avec un amant, mais on n'arrêtera jamais la rumeur, et tout le monde y croyait. Quant à Sulien, il a été le premier à fuir la maison. Mon fils aîné n'avait jamais eu affaire à Ruald ou Generys, mis à part un mot aimable quand ils passaient dans les champs ou se croisaient sur le bac. Il fallait qu'il s'occupe du manoir, et il pensait à son mariage, il n'a jamais éprouvé le malaise qui régnait chez nous. Sulien, c'était autre chose. Lui l'avait perçu avant de prendre la décision d'entrer à Ramsey. Ses raisons étaient meilleures que je ne l'ai cru à l'époque. Mais son départ a profondément chagriné mon époux et il vint un moment où il ne pouvait plus s'approcher du champ du potier

ou regarder l'endroit où elle était morte. Il l'a offert à Haughmond et ensuite, il est parti rejoindre Étienne à Oxford. Vous savez ce qui lui est arrivé après.

« Je ne vous ai pas prié de m'entendre en confession, père, car je ne veux pas avoir de secrets pour ceux qui sont aptes à me juger, que ce soit la justice ou l'Église. Je suis là, agissez à votre convenance. Je ne l'ai pas trompée quand elle était en vie, et c'est également vrai à présent qu'elle est morte. Ce n'était pas un marché de dupes. J'ai tenu ma promesse. Malgré mon état de santé, je ne prends pas de remèdes. Je paie mon dû chaque jour. Et il en sera ainsi jusqu'à ma mort. Vous voyez, je suis forte, malgré tout. Il me reste encore peut-être des années à vivre.

Elle avait terminé. Elle se laissa aller et une étrange satisfaction apparut sur son visage qui se détendit quelque peu. Ils entendirent vaguement, à l'autre bout de la cour, la cloche du réfectoire sonner midi.

L'officier du roi et le représentant de l'Église se contentèrent d'échanger un long regard pour se consulter. Cadfael les observait, se demandant qui parlerait le premier et à qui revenait la priorité dans une affaire aussi inhabituelle. Le crime était l'affaire de Hugh, le péché celle de l'abbé, mais où était la justice dans tout ça, avec ces deux hommes dont les responsabilités se mêlaient tellement qu'ils ne s'y reconnaissaient plus ? Generys était morte, Odon aussi, à quoi bon poursuivre ? Qui en profiterait ? Quand Donata avait suggéré que les morts se chargent de leurs propres péchés, elle se comptait parmi eux. Et si la mort s'approchait avec une infinie lenteur, elle ne devait plus être loin maintenant.

Ce fut Hugh qui se décida.

— Il n'y a rien dans tout cela qui soit de mon ressort. Je ne saurais qualifier ce qui s'est passé ; je sais seulement qu'il n'y a pas eu crime. Si c'est un délit d'inhumer des gens en terre non consacrée, celui qui l'a commis est déjà mort et à quoi cela servirait-il de le crier sur les toits ? Quel bénéfice le roi ou le comté en retireraient-ils ? Personne ne veut ajouter à votre peine, ou causer du désarroi à l'héritier d'Odon, qui est

parfaitement innocent. Pour moi, l'affaire est close, et elle est restée sans solution. J'en prends la responsabilité. Je ne suis pas infaillible ; comme tout le monde, je peux me tromper. Bon. Mais il y a des choses qu'on ne peut passer sous silence, que cette femme est bien Generys, par exemple, même si on ne sait pas comment elle est morte. Elle a droit à un nom qui figure sur sa tombe. Ruald est en droit de savoir qu'elle est morte et de la pleurer comme il convient. Au fil des jours, tout cela retombera dans l'oubli. Mais il vous reste à régler le problème de Sulien.

— Et de Pernelle.

— Et de Pernelle. Elle sait déjà pas mal de choses. Qu'avez-vous décidé en ce qui les concerne ?

— Je leur dois la vérité, affirma-t-elle. Sinon, ils ne connaîtront jamais le repos. Ils méritent la vérité ; ils sont assez forts pour la supporter. Mais pas mon fils aîné ! Laissez-le dans l'ignorance.

— Comment allez-vous vous arranger avec lui ? questionna Hugh, pratique. Est-il au courant de votre escapade ?

— Non, reconnut-elle avec un pâle sourire, il s'est levé de bonne heure et il est parti tout de suite. Il me croira sans doute folle, mais je ne serai pas plus malade au retour qu'à l'aller. Il ne me causera pas de difficultés. Jehanne est au courant. Elle a essayé de me dissuader, mais j'ai refusé de l'écouter ; je ne saurais l'en blâmer. Je lui ai laissé croire que je voulais prier sur la châsse de sainte Winifred, et j'irais volontiers avant de rentrer si vous m'y autorisez, père. A supposer que je puisse rentrer, naturellement.

— Pas d'objection de ma part, lui répondit Hugh, et puisqu'il est question de cela, si le seigneur abbé est d'accord, je vais vous ramener votre fils.

Il attendait le consentement du prélat qui tardait à venir. Cadfael devina, au moins en partie, ce qui se passait sous le front austère de cet homme d'honneur. Jouer avec la vie et la mort, cela ressemble fâcheusement au suicide, et le désespoir qui peut conduire à accepter une telle proposition est déjà en soi un péché mortel. Mais en pensant à Generys, c'était d'abord de la pitié et de la tristesse qu'on éprouvait ; quant à la vivante, il l'avait sous les yeux, murée dans le stoïcisme d'une

interminable agonie, inexorablement vouée à la peine qu'elle s'était infligée en perdant son pari. Un jugement, le dernier, c'était suffisant, et l'heure n'en avait pas encore sonné.

— Très bien ! prononça enfin l'abbé Radulphe. Je ne saurais ni pardonner ni condamner. La justice a peut-être trouvé son compte, en définitive, mais dans le doute, il vaut mieux se tourner vers le soleil que vers la nuit. Vous êtes votre propre châtiment, ma fille, à supposer que Dieu en exige un. Je ne puis désormais que prier pour que tout ce qui demeure contribue à l'œuvre de la grâce. Ce ne sont pas les blessures qui ont manqué, ne cherchons surtout pas à en infliger d'autres. Et plus un mot sur tout cela, sauf à ceux qui ont le droit de savoir, afin de retrouver la paix de l'esprit. Oui, Hugh, allez, si vous y tenez, chercher ce garçon ainsi que la jeune femme qui a, semble-t-il, répandu une lumière très bienvenue sur ces ombres lugubres. Pour vous, madame, quand vous vous serez reposée sous mon toit, vous partagerez mon repas, puis nous vous aiderons à gagner l'église pour y prier à l'autel de sainte Winifred.

— Je me chargerai ensuite de vous éviter tout tracas à l'occasion de votre retour, murmura Hugh. Agissez au mieux envers Sulien et Pernelle. Le père abbé, j'en suis sûr, agira au mieux envers frère Ruald.

— Si vous voulez bien, intervint Cadfael, c'est *moi* qui parlerai à frère Ruald.

— Avec ma bénédiction. Rendez-vous donc auprès de lui à la salle commune après le dîner, qu'il sache que sa femme est morte en paix.

Tout cela fut exécuté point par point avant la fin du jour.

Ils se tenaient auprès du haut mur du cimetière, dans le coin le plus éloigné où les bienfaiteurs laïcs les plus modestes avaient trouvé un lieu de repos, ainsi que les intendants et les bons serviteurs de l'abbaye. Là, sous un tertre bas verdissant, la femme sans nom, l'orpheline, qui, grâce à la compassion des bénédictins, avait trouvé un foyer après sa mort, dormait son dernier sommeil.

Cadfael était sorti avec Ruald, après vêpres, dans la pluie douce qui n'était guère moins discrète qu'une brume passagère

qui vous passe sur le visage, silencieuse, glacée. La nuit n'allait pas tarder à tomber. Déjà, on célébrait vêpres à l'heure d'hiver ; ils étaient seuls, à l'ombre du mur, dans l'herbe humide, parmi les odeurs de terre des feuilles mortes, si caractéristiques de l'atmosphère mélancolique de l'automne. Il ne semblait pas étrange que Ruald n'ait presque pas été surpris d'apprendre que la malheureuse qu'on avait amenée là était bien sa femme. Il avait accepté sans étonnement les manœuvres mal inspirées de Sulien pour détourner les menaces qui pesaient sur lui, et l'histoire invraisemblable qu'il avait inventée pour prouver que Generys était bien en vie. Il ne s'était pas révolté à l'idée qu'il ne saurait probablement jamais comment elle était morte, ni pourquoi on l'avait ainsi enterrée secrètement, avant de reposer à l'abbaye. Ruald avait prononcé le vœu d'obéissance, et il ne le prenait pas plus à la légère que les autres. Il accepta donc tout sans discussion.

— Ce qui est étrange, Cadfael, souffla-t-il, les yeux baissés, méditatif, sur la terre nouvelle qui la recouvrait, c'est que je recommence à me rappeler clairement son visage. Quand je suis entré ici, j'étais comme un malade dévoré par la fièvre, qui ne pense qu'à ce qu'il désire et à ce qu'il va obtenir. Je ne savais plus à quoi elle ressemblait ; c'était comme si elle et tout mon passé n'avaient jamais existé.

— C'est ainsi quand on fixe une lumière trop intense, expliqua calmement Cadfael qui, lui, n'avait pas connu cet éblouissement. Il avait choisi cette vie en toute connaissance de cause, délibérément ; ça n'avait pas été facile, mais il avait entamé son noviciat sans perdre le moins du monde le sens des réalités, sans s'égarter dans les nuages de l'extase. En soi, l'expérience n'est pas intéressante, mais mauvaise pour la vue. Si vous insistez trop longtemps, vous risquez de devenir aveugle, conclut-il.

— Mais maintenant, je la distingue clairement, non pas quand elle était en colère ou amère, mais comme elle était toujours pendant les années que nous avons vécues ensemble. Et jeune, s'exclama Ruald, tout heureux. Tout ce que j'ai connu avant me revient avec elle, la cabane, le four, la place des objets

dans la maison. C'était un endroit très agréable ; de la crête on voyait jusqu'au fleuve, et au-delà.

— C'est toujours vrai. On l'a labouré, on a élagué une partie des buissons sous la langue de terre, les fleurs des champs vous manqueraient, peut-être, et les papillons, en été, quand l'herbe pousse dans les prairies. Mais il va y avoir des pousses vertes le long des sillons et les oiseaux chanteront aussi bien. Oui, c'est joli, là-bas.

Ils revenaient vers la salle capitulaire, foulant l'herbe mouillée, le crépuscule les entourait de sa lumière douce, d'un bleu tirant sur le vert. Les branches des arbres, à demi dénudées, étaient humides.

— Elle n'aurait jamais pu être inhumée ici, prononça Ruald, protégé par sa coule, si on ne l'avait pas découverte en terre abbatiale, sans personne pour prendre soin d'elle. Saint Illtud a chassé sa femme, qui ne lui avait causé aucun tort, comme moi j'ai abandonné Generys ; mais Dieu a fini par la ramener dans le giron de l'ordre et lui a donné une tombe enviable. Le père abbé l'a accueillie généreusement alors que moi, je l'ai maltraitée et méprisée.

— Notre justice, suggéra Cadfael, est peut-être comme un miroir où l'on voit à droite ce qui est à gauche et vice versa, le mal devient un bien et le démon, un ange. Mais si la justice de Dieu ne se hâte pas, elle ne commet jamais d'erreurs.

Table des matières

CHAPITRE UN	3
CHAPITRE DEUX.....	20
CHAPITRE TROIS	35
CHAPITRE QUATRE	51
CHAPITRE CINQ	68
CHAPITRE SIX	84
CHAPITRE SEPT	103
CHAPITRE HUIT.....	122
CHAPITRE NEUF	138
CHAPITRE DIX	156
CHAPITRE ONZE	173
CHAPITRE DOUZE	189
CHAPITRE TREIZE	203
CHAPITRE QUATORZE	216